ANDRÉ CAROFF

Miss Atomos

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

Miss Atomos

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

MISS ATOMOS

COLLECTION ANGOISSE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint Marcel – PARIS – XIII^{e}

© 1965 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

CHAPITRE PREMIER

Kanoto Yoshimuta, alias M^me^ Atomos, était morte depuis quatre mois. Elle avait assassiné des milliers d'Américains, fait régner la panique à New York, à Dallas, à San Francisco ; et le Monde entier s'était plus ou moins affolé. Vivante, elle avait été un monstre. Morte, elle aurait dû être enterrée en plein désert dans un endroit ignoré de tous.

Au lieu de cela, M^me^ Atomos reposait sous un mausolée extraordinaire érigé au beau milieu d'un cimetière de San Francisco !

Les Américains sont des gens curieux. Après la mort du meurtrier de Kennedy, M^me^ Oswald a reçu tant d'argent qu'elle peut désormais vivre sans travailler[1]. Dans ce pays étrange où les femmes des criminels reçoivent une pension, le même phénomène s'était produit en ce qui concernait M^me^ Atomos, et les dons ne cessaient d'affluer au siège de la Ligue pour la Préservation du Souvenir de Kanoto Yoshimuta. L'Amérique est couverte de ligues de ce genre. Preuve qu'elle est bien le pays de la liberté et que tous les déments n'y sont pas systématiquement enfermés…

Néanmoins, les Américains équilibrés – et ils sont heureusement majoritaires – s'efforçaient d'oublier les terribles coups infligés par la sinistre Japonaise.

En tête de ceux qui ne pouvaient trouver l'oubli, venait naturellement Smith Beffort. En compagnie de Yosho Akamatsu, qui était depuis retourné à Tokyo, il avait assisté aux derniers moments de M^me^ Atomos, et les mots prononcés par l'agonisante en ces suprêmes instants étaient encore présents à son esprit[2] :

« Je me suis empoisonnée, mais rien n'est fini, monsieur Beffort. J'ai préparé l'avenir en prévision de cet instant. Catherine Lomakine deviendra Atomos ! Vous vous souvenez, monsieur Beffort ? »

Il se souvenait : Catherine Lomakine était la fille d'un couple de Polonais naturalisés Américains, que M^me^ Atomos avait enlevée afin d'obliger les Lomakine à l'obéissance. Ainsi, précédemment, la maison des pauvres gens, sise au bord du lac Whitney, avait été l'un des refuges de la Japonaise[3].

« Lorsque vous serez morte, s'était écrié Beffort, Catherine reprendra sa liberté ! »

« Lavage de cerveau Beffort ! La petite est ma fille spirituelle. Elle est plus intelligente, plus diabolique et plus ambitieuse que moi ! Je voulais abattre les États-Unis. Atomos s'attaquera au Monde ! Ses moyens seront cent fois plus puissants que les miens, mais moins directs. La peur régnera sur cette planète que des monstres envahiront. Les bébés naîtront aveugles, déformés. Ce sera l'angoisse, monsieur Beffort, l'angoisse ! »

« Où se trouve actuellement Catherine Lomakine ? avait demandé Smith Beffort. »

« Dans le Pacifique. La Cité Atomos est une vaste île flottante qui peut disparaître sous les flots en cas d'alerte. Vous n'avez pas la moindre chance de la découvrir. »

Une minute plus tard, M^me^ Atomos reprenait :

« Je vais mourir, monsieur Beffort. Sachez encore que dans ce que j'ai dit, il y a autant de mensonges que de vérités. Catherine Lomakine est morte, la Cité Atomos n'existe pas, et je n'ai jamais été qu'une exécutante… »

Puis, M^me^ Atomos avait expiré en laissant Beffort et Akamatsu dans la plus complète incertitude.

Maintenant, Beffort épluchait sans se lasser toutes les informations. Il savait que le cycle des interventions de M^me^ Atomos comprenait une période inactive de trois mois. La Japonaise était défunte depuis quatre mois et rien ne s'était encore produit, mais la braise pouvait fort bien couver sous la cendre.

Si la Cité Atomos existait, si une Miss Atomos quelconque se préparait dans le secret de l'île, il était à prévoir qu'un fait nouveau, et de préférence d'apparence anodine, ne tarderait pas à s'inscrire dans les colonnes des journaux.

Or, et c'était là tout le problème, les nouvelles étranges ne manquaient pas : trois objets non identifiés avaient fait un bref passage au-dessus de Miami, des maisons s'étaient mystérieusement écroulées dans le Colorado et un champ avait soudainement jauni en Arizona…

En dehors de ça, le président Johnson avait la grippe, ainsi que la plupart des membres du gouvernement mais, comme les Russes l'avaient aussi, il n'y avait pas de quoi en faire un drame. C'est-à-dire d'en rendre Miss Atomos responsable…

Pour Beffort, cela tournait d'ailleurs à la phobie et jamais un homme n'avait été sur ses gardes autant qu'il l'était. Son service s'en ressentait. La Section 4 du F.B.I. battait de l'aile et le Singe faisait grise mine.

— Oubliez tout ça ! fulminait-il en mâchonnant son cigare. La mère machin est morte et elle vous a raconté des bobards avant de passer l'arme à gauche.

— Elle avait un cerveau moteur dans le crâne, fit Beffort.

— D'accord, mais aucune île nouvelle n'a été repérée dans le Pacifique !

— M^me^ Atomos a bien précisé que nous n'avions pas la plus petite chance de la découvrir, s'entêta Beffort.

Le Singe se laissa choir dans son fauteuil.

— Reginald, attaqua-t-il, vous…

— Ne m'appelez pas Reginald ! coupa Smith Beffort.

— Vous devenez hargneux, continua imperturbablement le Singe, et vous restez là à vous tourner les pouces. De plus, vous avez une mine de papier mâché et vous maigrissez ! J'ai bien envie de vous envoyer en vacances…

Beffort écarquilla les yeux.

— Vous plaisantez ? s'enquit-il d'un ton mal assuré.

— Non ! À partir de cette seconde, vous pouvez vous considérer comme étant disponible. Trouvez une fille agréable et fichez le camp sur une plage ! Je n'ai pas envie que mon meilleur G'man tombe malade…

Il souffla un énorme jet de fumée, s'adossa confortablement et dit encore :

— Vous me donnerez quand même votre adresse. On ne sait jamais…

Beffort ricana.

— Vous n'êtes pas plus rassuré que moi, n'est-ce pas ?

— Possible, mais pas au point d'en faire une maladie. Allez, Smith, faites votre valise et prenez le premier avion pour Palm Beach. Je ne veux plus vous revoir avant un mois. *Okay* ?

Beffort se leva lourdement. Il n'était visiblement pas du tout enchanté.

— Pourquoi Palm Beach ? demanda-t-il.

— Parce que le docteur Soblen s'y trouve déjà depuis quinze jours et que je pense qu'il sera heureux de vous voir.

— Autrement dit, c'est une conspiration ?

— Appelez ça comme vous voudrez, mais disparaissez ! Tenez, voici votre billet. Le zinc décolle dans une heure. Envoyez-moi une carte postale en couleur. Je les collectionne.

Beffort quitta le bureau de son chef, regagna le sien d'un pas fatigué. Il n'était pas heureux d'abandonner pour un mois ce qu'il considérait comme son poste de commandement ; mais il était obligé de reconnaître que le Singe avait raison. M^me^ Atomos lui avait littéralement vidé le sang de ses globules rouges.

Il rangea ses affaires, empocha son briquet et ses cigarettes. Il posait son chapeau sur sa serviette pour ne pas l'oublier lorsque le téléphone sonna. Beffort décrocha, se nomma.

— Une certaine Mie Azusa vous a demandé, fit la standardiste.

— Connais pas. Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Je l'ignore. Elle a dit qu'elle rappellerait. Hum !…

— Quoi, hum ?

— Vous partez en vacances, non ?

— Vous êtes déjà au courant ! Les nouvelles vont vite dans cette boîte. Que savez-vous encore ?

— Le docteur Soblen est descendu au Hilton, fit la fille en confidence, et une voiture vous attend en bas.

— Bravo ! C'est de l'organisation ou je ne m'y connais pas. Et le Singe qui me demandait de lui communiquer mon adresse ! Je suis sûr que ma chambre est retenue à Palm Beach…

— Exact. Numéro trois cent. Vue sur la mer. Bonnes vacances, monsieur Beffort. Que dois-je dire si Mie Azusa rappelle ?

— Qu'elle aille se faire cuire un œuf ! jeta furieusement Beffort en raccrochant.

Il passa son imperméable, coiffa son feutre, saisit sa serviette et ouvrit la porte. Au même instant, le téléphone sonna. Beffort hésita, revint finalement sur ses pas, décrocha et dit :

— Smith Beffort est en vacances ! Adressez-vous à son remplaçant.

— C'est Mie Azusa, monsieur. Ne quittez pas.

Il se produisit deux ou trois craquements, puis une voix mélodieuse se fit entendre :

— Monsieur Beffort ?

— C'est moi. Qui êtes-vous ?

— Mie Azusa. Vous ne me connaissez pas, mais je voudrais vous voir le plus vite possible. C'est très important.

Un tas de gens avaient toujours quelque chose de très important à dire aux agents du F.B.I. Beffort était blindé.

— Impossible, lâcha-t-il. Voyez la réception. Je ne suis plus ici depuis cinq minutes.

Et il raccrocha sèchement, sans savoir que, plus tard, il s'en mordrait les doigts… Cependant, son comportement était normal. Sur les nerfs depuis près d'une année, il venait d'être placé en état de décontraction par le Singe, si bien que le Smith Beffort qui quitta un instant plus tard le siège du F.B.I. n'avait plus rien de commun avec le redoutable G'man qui combattait contre M^me^ Atomos.

Le destin est souvent tortueux mais, dans ce cas précis, il devenait résolument machiavélique !

---oOo---

Beffort s'attendait à trouver un Alan Soblen détendu, déjà hâlé par le soleil de Floride et dégagé de toutes préoccupations professionnelles. Le petit docteur avait maintes fois tenu M^me^ Atomos en échec et, bien qu'étant un intellectuel à sang froid, il n'en avait pas moins été nerveusement court-circuité. Aussi, Beffort pensait que Soblen n'avait pas volé ce séjour à Palm Beach et, qu'en bout de piste, le petit homme devait être gai comme un pinson en regardant atterrir l'avion en provenance de New York.

Beffort saisit sa valise, marcha vers le bar.

Or Soblen était gris, fatigué, comme fané. Ses vêtements légers étaient fripés, pas très propres et le lacet d'une de ses chaussures traînait dans la poussière.

— Hello ! dit-il d'une voix qui semblait venir de très loin, comment allez-vous, Smith ?

Beffort l'examina attentivement et dit :

— Moi ça va, doc, mais vous n'avez pas l'air d'être dans votre meilleure forme ?

Soblen eut un geste d'insouciance.

— Je ne suis pas encore habitué au climat. Quelles nouvelles de New York ?

Beffort saisit sa valise, marcha vers le bar.

— Allons d'abord boire un verre, doc. J'ai le gosier sec comme de l'amadou.

Ils s'installèrent sur des tabourets rembourrés avec des noyaux de pêche et Beffort offrit ses cigarettes. Contrairement à son habitude, Soblen accepta, puis commanda deux whiskies.

— Dites donc, remarqua joyeusement Beffort, est-ce que vous ne feriez pas un peu la bringue ?

Soblen sourit tristement et ses yeux émirent une brève lueur derrière les verres épais de ses lunettes.

— Je suis trop vieux pour cela, Smith, dit-il de cette voix bizarre que Beffort ne lui connaissait pas. En outre, les gens ne sont pas très liants, par ici…

Beffort but une gorgée de Gilbey's, fit tinter les glaçons dans son verre. Il éprouvait soudainement une sensation bizarre et qu'il était incapable de définir. Autour de lui, la vie paraissait s'écouler au ralenti, dans un silence ouaté, reposant, mais anormal. Il est vrai que le soleil tapait dur, que la chaleur ne devait pas inciter les humains à une activité débordante…

— Il fait chaud, n'est-ce pas ? fit lentement Soblen.

Beffort opina, le regarda mieux. Le petit homme avait les traits tirés, l'œil éteint. Ses lèvres blafardes étaient craquelées, ses oreilles exsangues ressemblaient à des ailes de papillon et ses pommettes saillaient sous la peau sèche et tendue.

— Vous n'avez pas engraissé, doc.

Soblen soupira.

— Je ne mange pas beaucoup, Smith.

— Bon sang ! fit le G'man, si ce climat ne vous convient pas, pourquoi restez-vous ? Vous n'êtes pas en résidence surveillée, pas vrai ?

Soblen le dévisagea avec étonnement.

— Ne criez pas ainsi, reprocha-t-il.

Beffort constata que le barman, les serveuses et les quelques clients présents au bar le regardaient curieusement. Pourtant, il avait à peine élevé la voix.

— Je suis bien dans ce pays, continua Soblen, car personne ne s'occupe de mes faits et gestes. Voyez, je suis ici depuis quinze jours et je ne me suis pas fait un seul ami. Un autre verre ?

— Non, merci.

Soblen claqua des doigts et le barman renouvela sa consommation avec une lenteur exaspérante.

— Vous avez tort de ne pas boire, dit Soblen avec indifférence, car cette chaleur va vous déshydrater. Au début, j'agissais comme vous. C'est très mauvais pour la santé…

Il but une longue gorgée, reposa son verre, et dit :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt, Smith ?

Beffort secoua dans le vide la cendre de sa cigarette. Il se sentait mal à l'aise sans raison précise, avait la sensation d'être une mouche volant de nuit dans une salle tendue de toiles d'araignées. C'était grotesque.

— Je n'avais pas l'intention de partir en vacances, répondit-il avec un temps de retard, mais le Singe a insisté. C'est lui qui vous a expédié ici ?

— Non, j'ai eu cette idée tout seul.

— Vous étiez déjà venu en Floride, doc ?

— Non, jamais. C'était une région que je détestais sans la connaître. Vous savez que je suis assez simple, Smith, et que je n'aime pas les endroits trop luxueux. Aussi quand on me parlait de Miami, de Fort Lauderdale et de Palm Beach, mon poil se hérissait malgré moi. Finalement, je suis très content d'y être. Dans l'ensemble, les gens sont agréables.

— Vous disiez à l'instant qu'ils étaient peu liants !

Soblen termina son whisky, sourit économiquement, comme si le fait de plisser les joues le fatiguait énormément et dit :

— C'est sans doute pour cela que je les trouve agréables.

Il claqua la langue.

— Je boirais bien autre chose, Smith. Pas vous ?

Beffort fronça les sourcils. Soblen avait subi une transformation ahurissante depuis qu'il était sur la côte.

— Buvez si cela vous chante, dit-il. Quel est le numéro de votre chambre au Hilton ?

— Trois cent deux, fit Soblen hilare. Vous croyez peut-être que je vais m'enivrer et que vous serez obligé de me ramener sur votre dos ? Dans ce cas détrompez-vous, Smith. Depuis quinze jours je bois beaucoup sans en être le moins du monde dérangé. Il faut lutter contre la déshydratation. Barman !

Beffort serra les dents, attendit que le barman ait une nouvelle fois rempli le verre du savant et dit :

— Tout à l'heure, vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Floride. Dans ces conditions, comment avez-vous eu l'idée de venir y passer votre congé ?

Soblen haussa les épaules.

— Primitivement, murmura-t-il, j'avais l'intention d'aller faire un tour aux Bermudes. Je me suis adressé à une agence de voyages située tout près de chez moi et j'ai acheté un billet me donnant droit à un circuit organisé d'un mois. Le lendemain, une jeune femme de l'agence est venue me voir après m'avoir téléphoné pour prendre rendez-vous. Elle était charmante. Elle m'a dit que le voyage pour les Bermudes était annulé, mais que l'agence me proposait un séjour à Palm Beach. Pour me dédommager, et pour conserver ma clientèle, on m'offrait un mois complet au Hilton de l'endroit à demi-tarif. N'est-ce pas merveilleux, Smith ?

— Vous avez une sacrée chance, admit Beffort. Quel est le nom de cette agence ?

Alan Soblen fouilla dans sa poche, en tira une carte toute froissée et dit en la tendant à Beffort :

— Ce n'est pas la carte de l'agence, mais celle de la jeune fille qui est venue chez moi… Ça revient au même.

Beffort prit le carton et eut un tressaillement car il pouvait lire imprimé en fins caractères : Mie Azusa, Public relations manager, Southern United States…

— C'était une Japonaise, doc ?

— Oui, fit Soblen avec innocence, elle était très jolie.

---

1 Authentique.

2 Voir : *M^me^ Atomos frappe à la tête*. Même auteur, même collection.

3 Voir : *M^me^ Atomos sème la terreur*

CHAPITRE II

Beffort avala son verre d'un trait, en demanda aussitôt un autre.

— Eh ! observa Soblen, vous suivez mon conseil, bravo !

Beffort lui sourit. Maintenant, il savait que le savant n'était pas responsable. Quelque chose s'était passée. Il ignorait encore quoi, mais cette certitude était en lui et y demeurerait quoiqu'il puisse se produire. Inutile d'attaquer Soblen de front. Dans son état actuel, il ne pourrait pas comprendre.

— Elle était si jolie que ça, doc ? demanda-t-il en allumant une autre cigarette.

Le savant eut une moue.

— Allons, Smith, gronda-t-il avec cette gentillesse que seuls les ivrognes comblés peuvent avoir, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Ce n'est pas parce qu'elle est venue chez moi qu'il faut me soupçonner d'avoir manigancé ce rendez-vous…

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, doc. Je sais qu'en ce domaine vous êtes au-dessus de toute suspicion, mais puisque nous sommes en vacances et qu'il faut bien passer le temps pourquoi ne parlerions-nous pas de cette Mie Azusa ?

Son ton aurait dû intriguer Soblen. En tout cas, le Soblen qui avait participé à la lutte contre M^me^ Atomos aurait été instantanément alerté. Ce ne fut pas le cas. Le petit docteur entra dans le jeu avec autant d'inconscience qu'un chiot nouveau-né.

— C'était une jeune fille, dit-il avec dévotion. Comment n'aurait-elle pas été jolie ? Savez-vous, Smith, qu'il n'y a que les Japonaises pour être aussi délicatement belles ?

Il émit un petit hoquet et Beffort demanda :

— Elle était présente à l'agence lorsque vous avez pris ce billet pour les Bermudes ?

— Non, fit dignement Soblen. Ce n'est pas le genre de jeune fille qui reste à moisir dans un magasin. On la réserve pour les visites à domicile. Vous n'avez pas bien regardé sa carte…

Beffort lui colla le carton sous le nez.

— Regardez vous-même, maugréa-t-il, et dites-moi si vous y voyez la raison sociale de l'agence.

— Et puis, que voulez-vous que ça me fasse ? Ma chambre était retenue au Hilton et la moitié de ma pension payée ! Que voulez-vous que ça me fasse, hein ?

Il commençait à être ivre. Son élocution devenait hésitante et il avait tendance à répéter souvent les mêmes mots.

— Vous n'êtes plus aussi méfiant, dit calmement Beffort.

Soblen se redressa en vacillant légèrement sur son tabouret.

— Pourquoi le serais-je ? Qui en voudrait à une gracieuse jeune fille qui lui obtient un séjour à prix réduit dans un hôtel de luxe ? Hi ! Ne seriez-vous pas jaloux, Smith ? Non, je ne suis pas méfiant ! Pas méfiant du tout…, du tout.

Beffort renonça. Il glissa subrepticement la carte dans sa poche, régla les consommations et dit :

— Si ça ne vous fait rien, doc, j'aimerais m'installer au Hilton sans plus tarder. Vous venez ?

Soblen cligna de l'œil.

— Vous croyez que je vais laisser tomber le vieil ami que vous êtes pour me soûler en Suisse ? Non, Smith, non…

Il sortit son portefeuille.

— Juste le temps de payer et je suis à vous.

— J'ai déjà payé.

— Oh ! Alors nous allons encore boire un verre !

— Non.

— Pour fêter votre arrivée, Smith. Rien qu'un verre, eh ? Un tout petit…

Il était aimablement crampon, s'accrochait avec un doux entêtement aux revers de Beffort sous l'œil indifférent du barman et des clients du bar. Beffort avait déjà remarqué que chacun était trop occupé à boire pour s'intéresser à autre chose. Même le barman s'humectait fréquemment le

gosier en utilisant sa caisse enregistreuse comme abri, mais cet écran n'empêchait pas de voir son coude se lever.

En fait, seules les femmes ne buvaient pas exagérément.

Beffort se dégagea sans brutalité de l'étreinte de Soblen et dit sur un ton persuasif :

— À l'hôtel, nous picolerons tant que vous voudrez, doc. Accompagnez-moi.

Soblen s'épanouit.

— Le Singe a veillé à ne pas nous séparer, dit-il sur un ton satisfait. Nos chambres sont voisines. Nous pourrons jouer aux cartes tous les soirs avant d'aller nous coucher. Vous savez jouer aux cartes, Smith ?

— Je sais, confirma Beffort. Vous venez, doc ?

Soblen se laissa enfin entraîner. Il titubait un peu et ses semelles raclaient le sol avec un son de tamis passant du sable.

Beffort héla un taxi, aida Soblen à s'y installer et jeta au conducteur le nom de son hôtel. Le véhicule démarra brusquement, gagna le milieu de la chaussée, revint à droite, obliqua à gauche, et continua sa route sans cesser de zigzaguer entre les autres voitures qui zigzaguaient également. Sur les trottoirs beaucoup d'hommes marchaient de travers, et Beffort vit que tous les bars étaient pleins.

Il pivota vers Soblen et demanda :

— Vous saviez que les habitants de Palm Beach étaient des poivrots, doc ?

Soblen le dévisagea sans aménité.

— Vous venez d'arriver, Smith, et vous ne souffrez pas encore de la chaleur. Au début j'étais comme vous. Si je ne m'étais pas raisonné, j'aurais bouclé ma valise sur-le-champ et serais retourné à New York. Puis, au bout du cinquième jour, j'ai compris que l'air du pays était trop sec et le soleil trop brûlant pour qu'un homme normalement constitué puisse demeurer sobre. Mais, je vous le répète, cela n'est pas mauvais car tout ce que l'on absorbe est aussitôt évacué par la sudation. Bien entendu, c'est une chose qui ne saurait être pratiquée sans danger ailleurs qu'ici et, lorsque mon congé sera terminé, je cesserai naturellement de boire…

Beffort opina afin de ne pas le contrarier. Soblen ne savait plus parler que boisson. Lui qui était une sommité dans le domaine scientifique, lui qui avait dirigé les débats à la dernière réunion de la Commission du Congrès pour l'énergie atomique, lui qui avait vaincu le Pooley – le terrible

champignon de M^me^ Atomos – était maintenant imbibé d'alcool au point que sa santé et son esprit en étaient menacés !

Puis, même en admettant que le docteur Alan Soblen ait tardivement succombé à ce vice, était-il normal que toute une population s'y adonnât avec autant de frénésie ? Beffort jeta son mégot à l'instant où le taxi, parvenu miraculeusement au terme de sa course, stoppait devant la grande entrée du Hilton. Il laissa Soblen régler le chauffeur ivre, abandonna sa valise à un jeune groom dont la démarche était chancelante.

— Mon nom est Beffort, dit-il. Une chambre a été retenue…

— Il faut voir la réception, piailla le groom.

Il était très gai. Trop gai. Son pantalon et ses souliers étaient poussiéreux, ses mains sales et ses cheveux trop longs bouclaient sur son col de chemise douteux. Beffort le suivit à l'intérieur du hall. Le réceptionniste était un gros type sanguin qui avait l'air d'un ballon exagérément gonflé et qu'une simple bourrade pouvait faire exploser. Lui aussi manquait de netteté.

— La chambre de monsieur Bradford, piailla le groom.

— Beffort, rectifia Smith.

Le réceptionniste ouvrit un registre. Son index suivit une colonne et son ongle noir se figea sur un nom.

— Beffort, annonça-t-il d'une voix sonore, chambre trois cent cinquante-quatre…

Smith se pencha.

— Vous faites erreur, dit-il. Je sais qu'il s'agissait de la chambre trois cent.

Le gros homme leva sur lui un regard trouble et dit :

— Quelqu'un a téléphoné pour modifier cette réservation et nous avons loué ce matin la chambre trois cent. Mais la trois cent cinquante-quatre est aussi confortable et donne également sur la mer.

— Cela m'est égal. Qui a téléphoné, et quand ?

— Une femme nous a appelés à la première heure, monsieur.

— De New York ? insista Beffort.

— Certainement pas. Cet appel venait sans aucun doute de Palm Beach ou d'un endroit très proche car la personne utilisait l'automatique. Avant une communication en provenance de New York, nous avons affaire à une standardiste…

Comme Beffort, pensif, restait muet, il ajouta :

— Je puis vous (il rota discrètement derrière sa main), vous assurer que votre nouvelle chambre est excellente. Presque mieux que l'autre…

— C'est vrai, piailla le groom hilare.

Lui et le réceptionniste se mirent à rire silencieusement, apparemment sans raison, et Beffort sentit l'agacement le gagner. Il évoluait depuis son arrivée dans un monde déséquilibré. Les femmes étaient d'un côté de la barrière, les hommes de l'autre. Entre les deux, l'alcool se dressait.

— Qui occupe la chambre trois cent ?

Le groom et le réceptionniste cessèrent de rire.

— Le chef de la police, fit respectueusement le réceptionniste. Sa maison s'est écroulée la nuit dernière. Heureusement, il ne s'y trouvait pas, mais sa bonne a été écrasée sous les décombres. C'est la première fois qu'une maison s'écroule dans notre ville !

À cet instant, le docteur Soblen arriva. À son haleine, Beffort devina qu'il avait effectué un détour par le bar du Hilton. Le savant devait avoir atteint une limite bien déterminée en ce qui concernait son pouvoir d'absorption en alcool, car maintenant il était de fort méchante humeur.

— Comment ! s'exclama-t-il en bombant la poitrine, vous êtes toujours là, Smith ? J'espère que vous n'avez pas d'ennui !

On le sentait prêt à risquer sa vie pour défendre les intérêts de Beffort. C'était si disproportionné que ça frôlait le ridicule. En toute autre occasion, Beffort s'en fût amusé, mais il avait, lui aussi, atteint une espèce de saturation qui lui permettait de faire de façon très clairvoyante la part du drame et du mélodrame. La tragédie trop poussée se rapproche bien souvent du burlesque et les pires situations peuvent déclencher les rires au lieu d'affoler ou d'émouvoir. Beffort se souvenait que M^me^ Atomos avait eu un don particulier pour susciter ce genre de confusion. Les États-Unis avaient éclaté de rire lorsque le terrain du vieux Pooley avait disparu sous un champignon géant. Les rires ne s'étaient éteints que lorsque ce même champignon s'était étendu sur toute la région de Dallas après avoir tué près de trois cents Américains.

Actuellement, l'ivresse de Soblen et des habitants de Palm Beach était comique. Restait à savoir quelle menace sous-jacente se dissimulait derrière cette façade paillarde.

— Ne vous excitez pas, fit Beffort, on m'a tout simplement changé de chambre.

Soblen se hérissa brusquement.

— De quel droit ? cria-t-il en fixant le gros réceptionniste avec fureur. Qui a pris la chambre de M. Beffort ?

— Le chef de la police, répliqua le réceptionniste.

— Parfait ! clama Soblen. Je vais lui dire deux mots !

Il était si déterminé que Beffort n'eut point le temps de le retenir. Soblen s'éloigna à toute allure, bondit dans l'ascenseur qui s'éleva d'un jet vers le troisième étage. Beffort haussa les épaules et dit :

— Voulez-vous me donner ma clé ?

Le réceptionniste la lui tendit et Beffort, suivi du jeune groom qui portait toujours sa valise, s'éloigna, grimpa dans le second ascenseur et pressa le bouton du numéro 3.

Peu après, il prenait pied sur le palier du troisième étage et donnait une pièce à son groom avant de le renvoyer. L'ascenseur redescendit et Smith Beffort se retrouva seul dans le long couloir désert. Il s'était attendu à percevoir un bruit de dispute, car il était à prévoir que le chef de la police ne serait pas disposé à se laisser injurier par Soblen sans réagir, mais le silence le plus complet régnait dans le bâtiment.

Beffort avança en cherchant la chambre trois cent cinquante-quatre et, soudainement, une porte s'ouvrit et Soblen parut. Il n'était qu'à quelques mètres de Beffort et celui-ci vit qu'il avait le teint livide.

Soblen aperçut le G'man, vint vers lui et dit, d'une voix tremblante :

— Smith, c'est horrible. L'homme qui a pris votre chambre est mort !

Il semblait dégrisé. Beffort l'empoigna par le bras, le secoua sans ménagement.

— Ne dites pas de sottises, doc ! fit-il hargneusement. Si ce type est endormi…

— Il est mort ! coupa Soblen avec un regain d'énergie. Je ne suis peut-être pas très lucide, mais je sais quand même reconnaître si un homme est mort ou vivant. Celui-là a cessé de vivre depuis plus de deux heures. Venez voir vous-même…

Beffort le suivit jusqu'à la chambre trois cent. Soblen n'en avait pas refermé la porte et du couloir on voyait le corps qui gisait dans la minuscule entrée.

Le chef de la police n'avait visiblement pas eu le loisir de prendre possession des lieux. Sa valise était encore contre la cloison, et son chapeau avait roulé un peu plus loin. Beffort se pencha, constata au premier coup d'œil que Soblen avait dit vrai.

— Il a été étranglé, n'est-ce pas, doc ?

— C'est indéniable… Il faut prévenir la police.

— Descendez à la réception. La direction de l'hôtel prendra les dispositions qui s'imposent… Comment a-t-on pu étrangler cet homme aussi facilement ?

Soblen ne répondit pas. Il transpirait à grosses gouttes, paraissait devoir faire un effort pour se tenir sur ses jambes.

— Vous voulez que je descende à votre place ? proposa Beffort.

— S'il vous plaît, Smith. Je ne me sens pas bien.

— C'est la vue de ce cadavre qui vous indispose tout d'un coup ? ironisa Beffort.

— Vous savez bien que non.

— Alors, vous commencez à avoir trop d'alcool dans le sang. En quinze jours, vous avez brûlé les étapes, doc. Pourquoi buvez-vous ainsi ?

Soblen eut un geste d'énervement.

— Je ne bois pas ! jeta-t-il, et je ne suis pas si mal en point que vous le supposez.

— Parfait. Descendez donc avertir la réception si vous en êtes capable.

Soblen releva le défi, sortit dans le couloir et s'éloigna vers l'ascenseur en titubant. Lorsque la cabine l'eut emporté en direction du rez-de-chaussée, Beffort quitta la chambre trois cent, claqua la porte derrière lui et chercha sa propre chambre.

Il la trouva au bout du couloir, y pénétra et s'empara aussitôt du téléphone. Il demanda New York, patienta un instant et fut mis en communication avec le siège du F.B.I.

— Allô ! lança le Singe, qu'est-ce qui se passe, Smith ?

— Rien. Je voudrais simplement savoir pourquoi vous m'avez envoyé dans ce bled.

— Vous devriez le savoir, si vous avez vu Soblen.

— C'était donc ça !

Le Singe ricana.

— Vous pensiez réellement que j'allais vous offrir des vacances alors que toute la Floride se noie dans l'alcool ? Il faut m'éclaircir ce mystère, Smith, sans quoi nous allons être obligés de déclarer la Prohibition dans tout l'État !

— Bon sang ! râla Beffort, comment les journalistes…

— Censure, fit froidement le Singe. Le gouvernement ne tient pas à ce que le monde entier sache que la Floride est ivre morte ! Notez bien que cela a coïncidé avec l'arrivée du docteur Soblen, il y a aujourd'hui exactement quinze jours.

— Voulez-vous insinuer que la Floride picole seulement depuis que Soblen y est ?

— Absolument ! Autre chose à me demander, Smith ?

— Oui. Est-ce vous qui avez donné des consignes au Hilton pour que l'on me change de chambre ?

— Non. Quoi encore ?

— Savez-vous dans quelle agence Soblen avait acheté son billet pour les Bermudes ?

— Non, mais cela est facile à trouver.

— Alors, fit Beffort, trouvez-la et assurez-vous si une certaine Mie Azusa y travaille.

— *Okay*, fit le Singe, restez où vous êtes. Je vous fais transmettre ce renseignement dans dix minutes.

Il raccrocha. Beffort en fit autant, rangea ses vêtements dans l'armoire, plaça son nécessaire de toilette dans la salle de bains et commença à se raser. Il terminait la joue gauche lorsque le téléphone sonna. C'était New York.

En deux mots, Beffort apprit que Mie Azusa était inconnue à l'agence Star and C^{ie}, et que la place retenue par Soblen n'avait pas été utilisée en temps voulu pour ce voyage aux Bermudes qui se déroulait actuellement. Pensif, Beffort retourna devant la glace. Il reprenait son rasoir lorsqu'une idée soudaine lui vint à l'esprit : si on ne l'avait pas changé de chambre, c'est lui qui reposerait en ce moment à la place qu'occupait le chef de la police…

CHAPITRE III

Alan Soblen fut interrogé par les enquêteurs, mais cela ne dépassa pas le cadre d'une simple formalité. Twain, le chef de la police, était mort depuis un bon moment lorsqu'il l'avait découvert et il ne pouvait être suspecté.

Le décès se situait aux environs de dix-sept heures, et il fut établi que Twain n'avait eu que le temps de refermer la porte de sa chambre avant d'être attaqué et étranglé.

Le meurtre avait eu lieu à une heure où l'hôtel était pratiquement vide. Les clients se trouvant en ville, sur la plage ou dans les drugstores, la recherche d'un éventuel témoin devenait une entreprise sans espoir.

D'ailleurs, Beffort constata que l'enquête n'irait pas loin. Les policiers, comme le reste de la population, avaient le plus grand mal à marcher en ligne droite. Les hommes étant, à des degrés divers, pris de boisson, Beffort se rabattit sur les femmes. Il rôda longuement dans l'hôtel et finit par jeter son dévolu sur une jeune fille qui tenait un stand dans le hall du Hilton. Elle avait l'air intelligent, spirituel, et ne devait pas manquer de sens critique.

Sans aucune gêne, Smith Beffort pénétra dans le petit magasin qui proposait des articles féminins aux touristes. Cela allait de la bijouterie aux soutiens-gorge, en passant par l'article bon marché, mais ayant l'attrait éphémère d'appartenir à ce genre de petites bricoles dont raffolent les femmes qui aiment à se convertir en vitrines d'exposition. Beffort ôta son chapeau, regarda les colliers, les bagues, souleva d'un index prudent un serpent articulé fort bien imité et qui devait pouvoir s'enrouler autour d'un bras, d'un poignet ou d'un cou.

— C'est sans doute le machin à la mode ? dit-il rêveusement.

— Toutes les femmes en ont, répliqua la vendeuse. C'est un bébé crotale desséché et traité spécialement par les Indiens Séminoles de la Grande

Réserve des Everglades. Vous pouvez indifféremment le porter au bras, à la cheville, au cou…

— Tututu, coupa Beffort, je ne porterai jamais ce truc-là ! Cependant, je vais en prendre un. Je l'expédierai à New York par le prochain avion et ma secrétaire sera ravie. Voilà, enveloppez-moi ce machin, dites-moi combien je vous dois et veuillez noter que je suis un homme exceptionnel.

— Tiens, pourquoi ?

— Je ne suis pas ivre, dit modestement Beffort.

— Cela ne saurait tarder, dit-elle avec certitude. Vous venez sans doute d'arriver en Floride ?

— Il y a de cela une couple d'heures, confirma Beffort.

— Dans quatre ou cinq jours, vous boirez comme un trou.

— C'est donc une épidémie ?

— Presque. Mon père n'avait jamais bu que des jus de fruits et il s'est mis si soudainement à l'alcool qu'il ne dessoûle plus depuis quinze jours ! Le plus curieux, c'est qu'il n'aime pas ça. Vous voulez un ruban autour ?

Elle montrait le paquet terminé.

— Va pour un ruban, fit Beffort.

— Jaune ou bleu ?

— Bleu, soupira le G'man, et n'oubliez pas le mode d'emploi.

La vendeuse saisit un bébé crotale, l'entortilla habilement autour de son poignet en expliquant :

— Bébé crotale est très souple. Il prend la forme que vous désirez. Certaines clientes pensent qu'un jour il pourrait les mordre de ses crochets empoisonnés, mais il n'y a rien à craindre, car bébé crotale est mort. En outre, les Indiens Séminoles lui ont retiré son venin avant de le naturaliser. Si votre petite secrétaire a des ennuis, le bon de garantie…

— *Okay* ! coupa Beffort, vous connaissez votre métier ! Revenons plutôt à cette épidémie. Pourquoi ne buvez-vous pas ?

La vendeuse sourit, comme pour mordre.

— Je suis sûre que vous êtes journaliste.

— Je suis journaliste, mentit Beffort.

Le visage de la fille se ferma. Un masque.

— Vous me devez un dollar, dit-elle.

— Tenez. Vous n'aimez pas les journalistes ?

— Pas du tout.

— Pourquoi ?

— Ils boivent. Voici votre paquet… Au revoir.

Une cliente entra et Beffort sortit. Il n'aurait pu le prouver, mais il était certain que la vendeuse n'était pas normale.

Son paquet sous le bras, il marcha vers la standardiste. Elle était installée dans un angle du hall, entre deux autres stands, derrière un comptoir par-dessus lequel ses yeux observaient distraitement les rares clients qui circulaient.

— Demandez-moi New York, fit Beffort.

— Quel numéro ?

Beffort le lui donna et la fille s'activa sur son cadran. Au bout d'un instant de palabres avec son invisible collègue du central, elle dit :

— Cabine deux, vous avez New York.

Beffort fila dans la cabine, décrocha et se trouva aussitôt en communication avec la standardiste du F.B.I.

— Bonsoir, Jennie, dit-il, aimez-vous les serpents ?

— Je les déteste ! Vous êtes au Hilton de Palm Beach ?

— Exact. Je vais vous expédier un serpent, mon petit. C'est un bébé crotale qu'on porte en guise de collier ou de bracelet. J'espère qu'il vous plaira.

— S'il est en or, vous pouvez en être sûr !

— Je l'ai payé un dollar, fit lugubrement Beffort.

Jennie émit un petit rire de dérision.

— Aussi, ça m'épatait que le beau G'man tombe brusquement amoureux de la pauvre fille que je suis ! Mon mari et mes trois gosses auraient été suffoqués… À part ça m'sieur Beffort ?

— Vous souvenez-vous de Mie Azusa ?

— Évidemment ! C'est la fille que vous avez envoyée sur les roses ce matin, s'pas ?

— C'est cela. Savez-vous d'où provenait son appel ?

— Un moment…

Et, après un instant de recherche dans ses fiches, elle dit :

— L'appel venait de Palm Beach. Cabine publique. Neuf heures[4].

— Merci, Jennie, vous recevrez le serpent demain…

Il raccrocha, quitta la cabine et alla s'accouder au comptoir de la standardiste. Il régla le montant de sa communication et demanda :

— Étiez-vous en service ce matin entre neuf heures et neuf heures trente ?

— J'étais ici à huit heures cinquante, répondit la fille. Vous enquêtez aussi à propos de ce coup de téléphone ?

Beffort fut surpris. Il avait sous-estimé la police de Palm Beach.

— Je n'enquête pas réellement, dit-il. C'est moi qui devais occuper la chambre trois cents et je serais heureux de connaître la personne qui a modifié ma réservation. Que savez-vous à son sujet ?

La fille lissa une mèche rebelle qui pendait sur son front et Beffort remarqua qu'elle portait un bébé crotale au poignet.

— J'ai déjà répondu à la police, dit-elle. Cette femme a téléphoné vers neuf heures quinze…

— Vous lui avez parlé ?

— Non, c'est la réception qui s'occupe des chambres. Je n'ai fait que mon travail en la branchant sur le poste intéressé…

Beffort essayait vainement de trouver son regard. La fille regardait tout, sauf lui. Jusqu'à présent, il n'avait vu que ses paupières aux longs cils recourbés et il éprouvait la sensation désagréable de tenir une conversation téléphonique.

— Pourquoi les hommes boivent-ils, ici ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Spontanée, la réponse percuta :

— Parce qu'ils ont soif.

Beffort grimaça. Il ne détestait pas l'humour mais, en ce cas précis, il savait que ça n'en était pas. À Palm Beach, les femmes avaient une curieuse propension à excuser l'ivrognerie.

— Il y a de cela un mois, dit-il, les hommes ne buvaient pas. Comment expliquez-vous ce goût soudain pour l'alcool ?

La fille haussa les épaules.

— Je n'ai rien à expliquer. Les hommes boivent, les femmes portent des bébés crotales, voilà tout.

— À chacun son vice ?

— Ne crânez pas. Dans quelques jours, vous passerez le plus clair de votre temps avec un verre à la main. Maintenant, laissez-moi travailler, je vous prie…

Beffort s'éloigna, retrouva Soblen au bar du Hilton. Le petit docteur s'était mis au Cinzano Americano. Le bar était bondé mais étrangement silencieux. On avait l'impression de se trouver dans un temple dédié à Bacchus. Soblen vira vers Beffort, le dévisagea d'un œil brumeux et grogna :

— C'était pas la peine de vous raser… Ici, on ne fait pas de manières. Vous pensiez peut-être vous mettre en smoking pour le dîner ? Qu'est-ce que vous buvez ?

— Merci, je n'ai pas soif, dit Beffort.

Soblen éclata de rire.

— Il n'a pas soif ! scanda-t-il à haute voix.

Un brouhaha éclata autour de Beffort et un gros type lui tapa sur l'épaule en disant :

— Vous êtes nouveau, mon vieux, pas vrai ?

— Il vient d'arriver, fit Soblen.

— Je m'en doutais, exulta le gros type.

Son haleine empestait. Beffort recula d'un pas.

— Il faut boire, dit d'une voix pâteuse un homme élégant qui portait une barbe de huit jours. Je n'y croyais pas non plus, mais je vous assure que, sous ce climat, c'est la seule sauvegarde, mon cher… Barman ! Donnez-lui un scotch sur mon compte !

Le verre glissa jusqu'à Beffort et un silence religieux tomba sur l'assistance. Beffort leva son verre.

— À votre santé ! dit-il.

Et il but, car il était impossible d'agir autrement.

Ça n'avait l'air de rien, mais le G'man venait de faire le premier pas vers un lac où clapotait l'alcool.

La sonnerie du téléphone lui pénétra le crâne comme une vrille. Il tâtonna un instant avant de trouver l'appareil sans avoir à ouvrir les yeux, finit par saisir le combiné et lâcha :

— Beffort, j'écoute ?

— Ici Mie Azusa, monsieur Beffort.

Il sursauta, se retrouva assis, yeux grands ouverts sur l'éblouissante clarté qui inondait sa chambre et, instantanément, un marteau pneumatique se mit à lui défoncer les tempes. Depuis sa dernière promotion, il ne se souvenait pas avoir pris une cuite aussi magistrale.

— Puis-je monter ? demanda Mie Azusa.

— Oui… Non ! Je suis encore au lit et…

— Je n'ai pas beaucoup de temps, fit Mie Azusa d'une voix qui tremblait d'angoisse, et chaque minute compte.

Malgré l'inertie de son cerveau noyé dans les vapeurs d'alcool, il comprit que la chose était grave.

— Montez, dit-il. Ma chambre porte le numéro…

Il s'interrompit, car Mie Azusa venait de couper la communication. Avec la sensation d'être un scaphandrier évoluant sur une patinoire, il se traîna jusqu'à la salle de bains, fit couler l'eau froide et y plongea la tête. Une partie de sa lucidité lui revint aussitôt. Il s'épongea, passa dans l'entrée afin de tirer le verrou et s'aperçut qu'il avait omis de le bloquer la veille.

Il pensait « la veille » afin d'avoir un point de repère dans le temps. Pourtant, il était incapable de se souvenir de ses faits et gestes au-delà de son dixième verre. Ç'avait été une immonde beuverie, silencieuse comme un rite païen d'initiation à la débauche, dont il gardait une immense impression d'écœurement.

Il revenait dans la chambre lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez ! jeta-t-il en plongeant dans son lit.

Le battant grinça, claqua, et Mie Azusa pénétra dans la pièce.

Soblen ne s'était pas trompé en prétendant qu'elle était jeune et jolie, mais il était encore en dessous de la vérité. Beffort en fut stupéfait.

— Excusez-moi de vous recevoir ainsi, dit-il avec gêne. Prenez cette chaise et dites-moi ce qui vous amène.

Il se rendait compte qu'il n'agissait pas comme il aurait dû, qu'il n'était pas à la hauteur des circonstances ; mais il ne pouvait lutter contre l'état comateux dans lequel il flottait.

Mie Azusa négligea le siège offert, s'assit lentement sur le bord du lit, tout près de Beffort. Elle l'observait fixement et son frais parfum se répandait dans la chambre où les odeurs étaient à l'étroit. Beffort avait le sentiment d'être un crapaud placé près d'un bouquet de fleurs.

— Vous avez bu, n'est-ce pas ? demanda Mie Azusa.

La tristesse de son ton le figea.

— Ne vous occupez pas de ça, dit-il avec brusquerie. Qui êtes-vous en réalité, et pourquoi avoir expédié ici le docteur Soblen ?

— Ainsi, c'est moi qui suis à l'origine de tout ceci ?

Beffort ricana.

— Ne dites pas que vous l'ignoriez !

— Je n'en étais pas certaine, murmura la jeune fille. Maintenant, je sais que je ne me suis pas trompée. Monsieur Beffort, vous avez devant vous Mie Azusa, mais dans une heure, je redeviendrai Miss Atomos !

Beffort soupira.

— Vous êtes gentille, dit-il, mais je ne suis pas producteur de films. Hollywood n'est pas très loin de Palm Beach. Prenez le train et vous y serez avant midi…

Mie Azusa regarda sa montre et dit :

— Il est neuf heures et quart. J'ai encore trois quarts d'heure pour vous convaincre.

Elle se rapprocha de lui et proposa :

— Voulez-vous déboutonner mon corsage ?

— Certainement pas ! Retournez chez votre maman, mon petit. Vous n'avez pas de soutien-gorge et je n'ai pas envie d'être arrêté pour détournement de mineure !

Froidement, Mie Azusa déboutonna son corsage, l'ouvrit sans un mot. Elle possédait des petits seins en poire très appétissants, mais Beffort se pétrifia. Le mot Hiroshima était tatoué sur le sein droit. Le mot Nagasaki était tatoué sur le sein gauche.

— Ce sont de vrais tatouages, fit tranquillement la Japonaise. Croyez-vous qu'une jeune fille irait jusque-là pour faire du cinéma ? Voulez-vous vérifier de plus près, monsieur Beffort ?

Sans aucune pensée trouble, Smith effleura chaque sein, du bout des doigts, avec une pudeur effrayante. Il aurait cent fois préféré basculer cette jeune fille sur le lit, la violer et être condamné, plutôt que d'avoir à subir l'assaut de cette horrible vérité à laquelle il refusait encore son aval.

— Monsieur Beffort, reprit Mie Azusa d'une voix altérée, je vous prie à présent de regarder ceci…

Elle écarta sa lourde chevelure brune, se pencha. Beffort crispa les mâchoires. Il venait de reconnaître la terrible cicatrice en demi-lune que portait M^me^ Atomos.

— Quand avez-vous été opérée ? souffla-t-il.

— Il y a un an, répondit Mie Azusa. À cette époque, j'étais à Tokyo. J'étudiais le chant à l'école Takarazuka lorsque j'ai fait la connaissance de Mikonosuke Watanabe. J'ai accepté de sortir un soir avec lui. Il a drogué mon thé et j'ai complètement perdu le sens de la réalité. Je ne suis moi-même que pendant une heure par jour. Le reste du temps, je suppose que je dois obéir aux impulsions du cerveau-moteur que je porte en moi…

Sa voix se brisa et une larme glissa sur sa joue. Complètement dégrisé, Beffort demanda :

— Qu'avez-vous fait depuis un an ?

— J'ai vécu sur une île isolée en plein océan. Une énorme construction métallique chargée d'étranges appareils auxquels nous étions soumis…

— Nous ?

— Catherine Lomakine, Bob Sanders, Jean Marchand, Youri Belof, et beaucoup d'autres, Monsieur Beffort, beaucoup d'autres ! Une heure sur vingt-quatre, nous savions qui nous étions…

Beffort lui saisit le poignet.

— Attendez ! Intima-t-il. Si vous dites vrai, il ne reste que trente minutes avant que vous ne redeveniez Miss Atomos. Dites-moi immédiatement à qui vous obéissez, maintenant que M^me^ Atomos est morte.

Mie Azusa baissa le front.

— Je ne sais pas, monsieur Beffort. J'ai deux existences absolument indépendantes. En ce moment, je suis une jeune fille comme toutes les autres, mais dans trente minutes, je tenterai peut-être de vous tuer !

---

4 Le F.B.I. ne tient aucun compte des coups de téléphone anonymes. Aussi chaque demandeur est-il tenu de donner son nom et d'indiquer le lieu d'où provient son appel. Le tout est ensuite inscrit sur une fiche de contrôle.

CHAPITRE IV

Beffort quitta son lit.

— Regardez le mur et reboutonnez votre corsage. Je vais m'habiller…

Il passa derrière elle et dit, en commençant de se vêtir :

— Où irez-vous, lorsque vous sortirez du Hilton ?

— Je ne sais pas exactement.

— Cependant, vous venez bien de quelque part !

— Quand je reprends conscience, c'est très progressif. Généralement, je suis déjà loin de mon point de départ et je n'ai aucune souvenance du chemin que j'ai parcouru auparavant. Je pense que le cerveau-moteur qui me dirige se remet en marche insensiblement ensuite, car je me retrouve vingt-trois heures plus tard dans un lieu différent.

— C'est incroyable ! pesta Beffort.

— Madame Atomos l'était-elle moins ?

— Certes non !

Il revint s'asseoir à côté d'elle et dit en terminant de nouer sa cravate :

— Que se passerait-il si je vous empêchais de repartir ?

— Je crois que mon cerveau-moteur me tuerait.

— Comment pouvez-vous échapper à son contrôle chaque jour pendant soixante minutes ?

Mie Azusa passa une main lasse dans ses cheveux.

— C'est une longue histoire, dit-elle. En premier lieu, il faut comprendre que M^me^ Atomos était elle-même devenue l'esclave de la machine qu'elle avait construite. Dans l'île, tout le monde est dirigé par un gigantesque cerveau électronique auquel M^me^ Atomos a donné ses instructions pour des dizaines et des dizaines d'années. Ne sachant si elle aurait assez de volonté pour mener à bien sa vengeance, M^me^ Atomos s'est fait opérer. Des

chirurgiens soumis au cerveau électronique lui ont donc placé dans la tête un cerveau-moteur, et l'horrible femme s'est transformée en robot.

— Vous voulez dire qu'une machine poursuit actuellement la vengeance de M^me^ Atomos en dirigeant des femmes, des hommes, et vous-même par l'intermédiaire des cerveaux-moteurs ?

— C'est cela. Une heure sur vingt-quatre, et sans doute aussi pendant notre sommeil, le cerveau électronique nous abandonne, afin que notre organisme se régénère selon les lois de la nature. Lorsqu'il reprend possession de nous, nous devons exécuter ses ordres.

Beffort alluma machinalement une cigarette.

— Plus que quinze minutes, fit Mie Azusa.

Puis, sur un tout autre ton, elle ajouta :

— Croyez-vous que vous pourrez me sauver un jour, monsieur Beffort ?

Ému, il lui prit la main.

— Vous songez à une nouvelle opération, n'est-ce pas ?

Elle secoua ses mèches brunes.

— En soixante minutes, dit-elle, c'est impossible. Si vous connaissez un chirurgien capable d'accomplir ce tour de force, je m'en remettrai à lui, mais le cerveau électronique me tuera en cours d'opération si ce laps de temps est dépassé.

— Je crois, en effet, que ce n'est pas possible, avoua Beffort. Une opération de ce genre demande au moins trois heures.

Il regretta immédiatement d'avoir été aussi affirmatif, car Mie Azusa s'abattit contre sa poitrine en murmurant :

— Alors, tuez-moi, monsieur Beffort ! J'ai en moi l'esprit de madame Atomos ! Je reçois ses directives par le truchement du cerveau électronique et je vais devenir un monstre !

Beffort lui caressa l'épaule.

— Si vous mourez, dit-il, quelqu'un prendra votre place et tout sera à refaire. Vous avez pensé à me prévenir malgré le peu de temps dont vous disposez. C'est un acte que votre remplaçant n'aura peut-être pas le courage d'accomplir.

Il lui releva le menton et reprit, en la fixant droit dans les yeux :

— C'est vous qui avez téléphoné pour qu'on me change de chambre ?

— J'ai d'abord essayé de vous joindre à New York…

— Parfait ! coupa Beffort. Ceci prouve que vous saviez que je devais être tué dans la chambre trois cents et il est désormais établi que vous gardez un

certain souvenir des ordres que vous recevez lorsque vous êtes miss Atomos !

Très pâle, Mie Azusa se dressa.

— C'est affreux, dit-elle, car l'inverse doit être vrai. Tout à l'heure, je me souviendrai de notre conversation, du numéro de votre chambre ! Si je reçois l'ordre de vous tuer…

— Ne vous inquiétez pas de cela, trancha Beffort. Il ne vous reste que deux minutes. Que savez-vous de cette brusque flambée d'alcoolisme qui sévit sur la Floride ?

— Rien, je ne sais rien…

Beffort tira de sa poche la carte que lui avait remise le docteur Soblen, souligna du pouce les quelques mots : Mie Azusa. Public relations manager, Southern United States.

— Connaissez-vous ceci ?

— Non… Il faut que je parte, monsieur Beffort.

— Reviendrez-vous demain matin ?

— Si cela est en mon pouvoir, je reviendrai… Il faut que je parte ! Je sens que l'on m'appelle !

Son regard passait au-dessus de Beffort, sa voix devenait rauque, coupée de stridulations métalliques, et une vibration interne donnait à ses gestes un rythme étrange, presque mécanique.

Beffort, comprenant qu'elle n'était déjà plus avec lui, s'effaça pour la laisser passer. Mie Azusa tourna la poignée de la porte, tira le battant et disparut.

Beffort enfila son veston, coiffa son feutre et franchit le seuil à son tour. Mie Azusa attendait calmement l'ascenseur en compagnie d'un couple de touristes. Le G'man dévala l'escalier à toute allure, atteignit le hall et gagna la rue sans hésiter. Il avait l'intention de suivre la jeune Japonaise jusqu'à son logis, si c'était là qu'elle se rendait. Sinon, il s'attacherait à ses pas et finirait bien par découvrir un lien quelconque la rattachant à la cité Atomos. Mie Azusa n'en avait pas conscience, mais il était évident que le cerveau électronique ne pouvait la laisser agir seule.

Feu M^me^ Atomos avait toujours disposé de refuges, d'installations scientifiques d'où avaient fulguré ses attaques contre les États-Unis. Puisque la sinistre femme avait transmis ses pouvoirs à une machine avant de mourir, il était impensable qu'elle ne lui eût pas également légué ses méthodes.

Mie Azusa croyait qu'elle ne pourrait être sauvée que par une opération qui la délivrerait de son cerveau-moteur. Beffort pensait qu'en détruisant l'île qu'était la cité Atomos et qui abritait l'inimaginable cerveau électronique, il débarrasserait à tout jamais l'humanité de l'épouvantable menace qui planait au-dessus de la planète.

Mie Azusa parut, et Beffort se dissimula. La jeune fille marchait vite, d'une allure très souple. Elle était parfaitement naturelle, et les petits malaises qui avaient précédé sa « transformation » s'étaient apparemment dissipés.

Les rues de Palm Beach étaient encore désertes. Cela se comprenait. Ses habitants devaient cuver leur cuite dans ces immeubles aveugles que le soleil chauffait déjà à blanc. Quand ils s'éveilleraient, la chaleur les conduirait tout droit vers le plus proche drugstore… Si c'était là le moyen qu'avait choisi le cerveau électronique pour décimer les U.S.A. – en prenant tout d'abord la Floride pour cobaye – il fallait reconnaître que son expérience était en bonne voie.

Mie Azusa allait toujours aussi vivement devant Beffort. Elle traversa l'avenue après dix minutes de marche, s'immobilisa soudain face à une vitrine dans laquelle se reflétait la rue.

Beffort avait assez de métier pour deviner que miss Atomos – car maintenant, c'était bien elle qu'il suivait – venait de s'apercevoir de la filature dont elle faisait l'objet.

Restait à savoir si miss Atomos le connaissait.

C'était un essai à tenter puisqu'il ne pourrait désormais la suivre sans éveiller sa méfiance. Il traversa à son tour la chaussée, s'approcha nonchalamment de la jeune fille en repoussant son feutre sur sa nuque, et dit, l'air équivoque :

— On est toute seule, ma mignonne ?

Miss Atomos pivota brusquement, braqua l'automatique qu'elle venait d'extraire de dessous sa jupe et ouvrit le feu. Beffort sentit la première balle lui frôler la joue. Il plongea sous une voiture en stationnement, et la deuxième balle lui trancha net l'auriculaire de la main gauche. Mâchoires soudées par la douleur, il roula sous le véhicule tandis que les impacts de deux autres projectiles sonnaient sur la carrosserie, et il s'allongea à l'abri d'une roue.

Dans le même temps, une cinquième balle pulvérisait une vitre dont les éclats cascadèrent sur le bitume, et un hurlement de moteur lacérait le

silence revenu.

Beffort bondit sur ses pieds, entrevit une Buick beige décapotable qui filait en direction du carrefour. Il reconnut la chevelure brune de miss Atomos qui flottait au vent, et la Buick prit le virage dans un grincement de pneus, puis disparut.

Alors, un grand bonhomme nerveux jaillit d'une porte cochère, fonça sur Beffort et s'accrocha à lui, en criant à plein gosier :

— Ciel ! Il est vivant ! Merci, mon Dieu, merci !

C'était un pasteur. Il était plein comme une barrique, puait l'alcool à vingt pas, et l'éthylisme le rendait tenace.

Beffort se laissa entraîner vers l'hôpital.

---oOo---

Encore traumatisé, Beffort quitta l'hôpital aux environs de midi. Il lui manquait un doigt, un gros pansement emprisonnait complètement sa main gauche et Soblen, toujours aussi ivre, s'appuyait sur lui plus qu'il ne le soutenait.

— Nous allons prendre un taxi, Smith, balbutia-t-il, et vous resterez bien tranquille dans votre chambre…

— Fichez-moi la paix, doc ! gronda Beffort. Je désire manger un steak et boire de l'eau minérale dans un coin peinard ! Regagnez le Hilton et attendez-moi au bar.

Soblen tourna vers lui des yeux affectueux. L'émotion qui s'en dégageait était à base de whisky et embuait les verres de ses lunettes.

— Voyons, Smith, voyons, soyez raisonnable, que diable ! Cette fille veut votre mort. Elle a tiré sur vous à bout portant et c'est miracle que vous soyez encore vivant ! Si vous continuez à rôder dans les rues, elle ne vous manquera pas !

— Maintenant, je suis sur mes gardes, doc.

— Vous n'êtes même pas armé !

Beffort héla un taxi qui arrivait en zigzaguant. La voiture stoppa sèchement, une roue sur le trottoir, moteur calé, et un car qui la suivait l'évita de justesse. Beffort poussa Soblen dans le taxi, claqua la portière.

— Conduisez cet homme au Hilton en vitesse ! ordonna-t-il au conducteur.

Ce dernier ricana. Le taxi démarra en trombe, emportant dans ses flancs un Soblen gesticulant et tout proche du désespoir.

Beffort soupira de soulagement. Il n'avait jamais aimé les ivrognes mais à présent, il les détestait cordialement. À Palm Beach, il y en avait partout. Dans les rues, dans les bars et dans l'hôpital ! Malades ou en blouse blanche, charcutés ou charcutant, ils possédaient tous la même haleine à occire les mouches en plein vol…

À New York, à Philadelphie ou à Bishop, un type aurait ramassé son doigt et des chirurgiens l'auraient recousu. Ici, on l'avait soigné il ne savait trop comment, après une anesthésie locale qui ne l'avait pas empêché d'entendre les crissements du bistouri tranchant la chair…

Beffort grogna tout seul, comme un chien malade, s'efforça de ne plus penser à sa main où le sang battait sourdement et pénétra dans une cafétéria. Il commanda un steak à une femme attentive et s'enferma dans la cabine téléphonique.

En attendant d'être mis en ligne, il examina la salle. Elle était presque vide. Cela s'expliquait par le fait que l'établissement n'avait pas de licence l'autorisant à débiter des boissons alcoolisées. Eh face de la cabine, deux vieilles dames mangeaient placidement en papotant. Plus loin, une serveuse épongeait le comptoir. La patronne devait être dans la cuisine afin de préparer le steak de Beffort.

L'endroit était calme, reposant ; mais les deux clientes, la serveuse et la patronne portaient des bébés crotales au cou ou au poignet.

— Demandeur, parlez !

— Bonjour, Jennie, fit Beffort, voulez-vous me passer le bureau du patron ?

— Tout de suite… J'attends toujours mon serpent.

— Je l'ai perdu, avoua Beffort qui venait seulement de s'en apercevoir. Je vous en ramènerai un en rentrant.

— *Okay* ! Ne vous tracassez pas… Je vous passe le boss.

Un déclic se produisit et la voix du Singe vibra dans l'écouteur :

— Hello, Smith ! Que se passe-t-il, en Floride ?

— Installez-vous bien à l'aise, prévint Beffort, et allumez un cigare. J'ai une longue histoire à vous raconter…

Il détailla son emploi du temps depuis son arrivée, parla de Mie Azusa, de son doigt coupé, etc. Le Singe l'écouta sans émettre un son et Beffort dit, en terminant son exposé :

— En bref, il faut que je ne compte sur personne. J'ai encore droit à trois ou quatre jours de répit avant de succomber à l'appel de l'alcool, et il faut

que le problème soit résolu avant cette fatale échéance. Je crois qu'il est temps d'expédier un télégramme à Yosho Akamatsu !

— C'est déjà fait, grommela le Singe. Yosho sera à Palm Beach dans la soirée. Je savais que vous auriez besoin de lui, car un État ne se met pas brusquement à la boisson sans que la main de M^me^ Atomos y soit pour quelque chose.

— Miss Atomos, rectifia Beffort.

— Cela revient au même, trancha le Singe. À propos, comment allez-vous opérer avec cette fille ?

— Je ne sais pas encore. Elle n'est pas responsable de ses actes…

Le Singe marqua un silence et dit, après avoir mûrement pesé ses paroles :

— Je vous laisse carte blanche, Smith, mais tâchez de ne pas vous faire transformer en écumoire. Cette Mie Azusa est bien jolie. Méfiez-vous, n'est-ce pas ?

— Au revoir, fit Beffort, mon steak refroidit.

Il raccrocha, quitta la cabine et s'assit à une table. Il dévora sa viande en buvant de l'eau, termina par une tarte aux pommes et deux tasses de café.

Une demi-heure plus tard, il louait une De Soto. Il avait dû faire couper son steak par la serveuse, mais l'embrayage automatique lui permettait de conduire d'une main. En se dirigeant vers l'aérodrome, il fut témoin de quatre accidents, en évita lui-même quelques-uns d'extrême justesse. Les automobilistes avaient perdu leurs réflexes en buvant, et circuler en ville devenait aussi dangereux que de chasser le tigre avec une épuisette.

---oOo---

Dans le hall du terrain d'aviation, on lui confirma que le jet en provenance de New York toucherait Palm Beach à 18 h 30. Cela lui laissait beaucoup de temps, mais il ne savait comment l'employer. En fait, il ne pouvait rien entreprendre de solide avant la prochaine visite de Mie Azusa le lendemain matin. Essayer de la retrouver dans Palm Beach était aussi utopique que de vouloir découvrir un grain de sucre en poudre dans un sac de sel fin.

Cependant, il n'avait pas oublié que la maison du mort de la chambre trois cents s'était « mystérieusement » écroulée. Ne pas établir un rapport entre cet effondrement et ceux qui s'étaient produits quelques jours auparavant dans le Colorado était impossible.

Puis, il s'agissait de la maison du chef de la police. Parmi tant d'autres, pourquoi était-ce justement celle-ci que le mauvais sort avait frappée ?

Beffort remonta en voiture et repartit lentement en direction du centre. En cours de route, il se renseigna à plusieurs reprises, finit par se retrouver devant la maison de Twain. Elle paraissait avoir été sciée de haut en bas. Beffort fut étonné car ce n'était pas le genre d'écroulement auquel il avait pensé. Là, c'était exactement semblable au travail d'un fil coupant en son milieu, et verticalement, une motte de beurre.

La partie gauche de l'habitation n'était plus qu'une ruine informe, faite de pierres, de poutres, de meubles éclatés et d'ustensiles divers gisant en tas dans le jardin. Par contre, toute la partie droite était intacte, du toit aux fondations.

Beffort en fit le tour, vit que deux gardiens en uniforme étaient en faction de part et d'autre du jardin que clôturait un muret surmonté d'une grille. On n'avait pas commencé le déblaiement, et cela n'était probablement pas près de se faire.

Twain, propriétaire de la maison, étant décédé au Hilton, il faudrait retrouver ses héritiers avant d'entreprendre quoi que ce soit.

Si Beffort n'avait eu la conviction que Twain était mort à sa place, victime d'une tragique méprise, il aurait pu croire qu'on l'avait assassiné uniquement dans le but d'utiliser sa maison branlante, mais désormais inhabitée.

Beffort jeta un dernier regard sur le bâtiment et s'éloigna.

Moins fatigué, il aurait creusé la question et se serait souvenu que feu M^me^ Atomos adorait les ruines pour y dissimuler ses appareils destructeurs.

CHAPITRE V

Au volant de sa De Soto, Beffort sillonna Palm Beach tout l'après-midi. Il bénéficiait ainsi d'un peu d'air frais et se reposait tout en prenant la température de la ville.

Apparemment, cette température ne cessait de monter. Maintenant, il était fréquent de voir des hommes ivres morts étendus sur les trottoirs. Le pire était que nul ne leur prêtait attention. Palm Beach partait à la dérive. Seuls les feux de signalisation plantés aux carrefours fonctionnaient encore convenablement. Certes, les magasins étaient ouverts, mais on n'y voyait aucun client et le personnel présent était uniquement composé d'éléments féminins.

Les hommes s'agglutinaient dans les débits de boissons…

Vers 17 heures, Beffort stoppa sur le front de mer et descendit. Ce ne fut qu'en allumant sa cigarette qu'il réalisa qu'aucun souffle d'air ne venait du large. La flamme du briquet montait comme un fil. La chaleur était accablante. La mer aussi plate qu'un tapis de billard.

Bec ouvert, les mouettes crevaient de soif sur le sommet de la digue. Beffort était certain que la Floride n'avait pas reçu une goutte de pluie depuis quinze jours car, lorsque les mouettes souffrent, la sécheresse n'est pas loin. Il s'assit sous un palmier, ôta son veston, desserra sa cravate. Sa main était engourdie, mais il avait la sensation que son auriculaire absent manquait d'espace vital. Par association d'idées, il pensa à Mie Azusa, se demanda comment elle se comporterait vis-à-vis de lui le lendemain matin.

À 18 heures, il remonta en voiture, se dirigea à petite allure vers l'aéroport voisin. Il trouva aisément une place de stationnement dans le parking situé devant le hall central et s'en alla sans se presser jusqu'à la terrasse d'où l'on pouvait surveiller les pistes.

Il avait terriblement chaud. Sa langue était soudée à son palais, mais il s'interdisait de boire, car la seule boisson dont il eût envie était obligatoirement fortement alcoolisée. C'était les prémices de l'irrésistible besoin dont souffrait le pays. Beffort savait qu'il céderait finalement. Il espérait seulement que ce serait le plus tard possible…

À 18 h 30, l'avion en provenance de New York se posa. Beffort repéra immédiatement Akamatsu qui descendait de la passerelle au milieu d'un groupe de voyageurs parmi lesquels se trouvaient deux silhouettes connues. Que le Singe ait estimé utile d'envoyer Witturst et Cadogan à Palm Beach n'étonnait pas Beffort. Les deux G'men s'étaient déjà heurtés à M^me^ Atomos lors de l'affaire de Dallas et formaient, avec Akamatsu un redoutable commando. Beffort se porta à leur rencontre.

— Hello, Smith ! lança le Japonais. Ikasa déska[5] ?

— Pas très bien, répondit Beffort en serrant les mains tendues. Je suppose que le Singe vous a expliqué ?

Witturst sourit.

— Il nous a surtout recommandé de ne boire que de l'eau.

— Suivez son conseil, dit Beffort. Lorsque vous aurez vu le docteur Soblen vous comprendrez que ce n'est pas une plaisanterie. Il n'est ici que depuis une quinzaine, mais dès son retour à New York il devra faire une cure de désintoxication.

Akamatsu lui prit amicalement le bras.

— Parlez-nous de miss Atomos, Smith.

— J'ai dit le principal au Singe. Vous en savez donc autant que moi.

— Nous savons qu'elle a bavardé gentiment avec vous dans votre chambre, puis qu'elle vous a ensuite pris pour cible. Nous savons qu'elle a pratiquement obligé Soblen à venir passer son congé en Floride. Son but consistait, selon toute évidence, à attirer en un point choisi ceux qui avaient contribué à la défaite de M^me^ Atomos. Désormais, c'est chose faite, Smith ! Nous sommes tous présents – à part le Singe – et miss Atomos n'a plus que l'unique souci de choisir ses armes. Quand et comment pensez-vous qu'elle frappera ?

Beffort entraînait le petit groupe vers le parking. Il leva sa main gauche et dit :

— C'est déjà fait, Yosho. Ce matin, elle m'a lâché presque tout un chargeur à bout portant et je n'y ai laissé qu'un doigt. Son intention ne devait cependant pas être clairement définie à l'instant où je l'ai abordée. Je

crois qu'elle a cédé à un ordre violemment exprimé par son cerveau-moteur. Ses réflexes n'ont pas suivi avec autant de spontanéité et elle m'a manqué, alors que j'étais pratiquement immanquable. Voyez-vous, Yosho, Mie Azusa se transforme en robot en devenant miss Atomos. C'est pourquoi je ne crois pas à une action violente. La menace viendra d'une manière plus subtile, après une préparation insidieuse, une « mise en condition » de la population…

Comme ils atteignaient la De Soto, Beffort interrompit son exposé pour dire à Witturst :

— Prenez le volant, Eddy, je vous indiquerai le chemin.

Witturst et Cadogan s'installèrent à l'avant, Akamatsu et Beffort à l'arrière. Les trois valises étaient sur la banquette.

— Il ne fait aucun doute, dit le Japonais tandis que la voiture démarrait, que l'action psychologique à laquelle vous faites allusion est commencée ?

— Les hommes boivent, car la chaleur est insupportable. Cependant, ils n'absorbent que de l'alcool ! C'est inexplicable, mais je commence moi-même à ressentir ce besoin et, après n'avoir avalé que de l'eau hier après-midi, j'ai pris une cuite monumentale hier soir ! Aujourd'hui, je me suis remis à l'eau, au café, et mon organisme demeure insatisfait…

Witturst donna un violent coup de frein. Un camion passa à une vitesse folle malgré le feu rouge, disparut en ferraillant.

— Bon Dieu ! souffla Witturst qui était blafard, il s'en est fallu d'un rien !

— Roulez doucement, recommanda Beffort, et surveillez votre rétroviseur. Tout le monde est ivre, à Palm Beach, hormis les femmes. N'allez pas pour autant vous figurer que le sexe faible n'a pas de vice ! Ici, jeunes et vieilles sont complètement folles d'un serpent nommé bébé crotale…

— C'est donc ça ! s'exclama Cadogan. Depuis notre escale à Jacksonville nous avons remarqué à plusieurs reprises ce serpent que les femmes portent en guise de bracelet ou de collier. Entre nous, ce n'est pas le genre de bijou que j'offrirais à ma femme ! Il est répugnant, ce bébé crotale !

— Qui fabrique cette mocheté ? s'enquit Witturst.

— Les Séminoles de la réserve des Everglades. Du moins, c'est le bruit qui court… Tournez à droite, Eddy ; le Hilton est juste après ce rond-point. J'espère que nous trouverons Soblen sur ses jambes.

Il n'était ni sur ses jambes ni allongé.

On ne l'avait pas revu depuis son départ pour l'hôpital et il fut impossible de le découvrir dans l'hôtel, pas plus que dans les bars avoisinants.

À dix heures du soir, il fallut se rendre à l'évidence : le petit docteur Soblen avait tout bonnement disparu…

---oOo---

Dès huit heures du matin, Smith Beffort était prêt à recevoir Mie Azusa. Akamatsu rôdait dans le hall du Hilton. Witturst stationnait sur le trottoir d'en face et Cadogan se tenait en bordure du parking où était garée la De Soto. Chaque éventualité avait été envisagée, et Mie Azusa n'avait pas la moindre chance d'échapper à la vigilance des deux G'men, au cas bien improbable où elle parviendrait à semer Yosho Akamatsu, l'as de la Tokkoka japonaise[6].

À neuf heures précises, la sonnerie du téléphone précipita Beffort sur l'appareil. Il saisit le combiné, se nomma et poussa un soupir en reconnaissant le timbre harmonieux de Mie Azusa :

— Je suis dans le hall, monsieur Beffort.

— Montez, Mie. Ce matin, je suis présentable.

Elle raccrocha sans un mot et il alla entrouvrir la porte.

Dissimulé dans l'ombre de la petite entrée il entendit l'ascenseur stopper à son étage le claquement assourdi de ses battants vitrés, puis un pas menu foula la moquette du couloir.

Le petit doigt coupé du G'man était encore assez douloureux pour lui conseiller la prudence. Après tout, Mie Azusa pouvait fort bien n'être jamais elle-même, mais croire et dire le contraire tout simplement parce que le cerveau électronique s'exprimait par sa bouche…

Mie Azusa s'arrêta derrière le panneau entrebâillé et resta immobile. Smith Beffort était si près d'elle qu'il entendait son souffle précipité. Pourquoi n'entrait-elle pas ? Vingt-quatre heures plus tôt, elle n'avait pas hésité à franchir le seuil de sa chambre, à ouvrir son corsage et à pleurer dans ses bras en se confiant à lui. Aujourd'hui, elle restait à l'écoute, figée dans le couloir désert comme si elle s'apprêtait à affronter une épreuve particulièrement dangereuse.

Beffort se déplaça insensiblement, risqua un regard. Mie Azusa remettait dans son sac à main le peigne avec lequel elle venait de discipliner son abondante chevelure. Elle portait une robe très moulante, des escarpins à hauts talons et ses lèvres pleines étaient maquillées. Ainsi, elle était

terriblement femme et il devenait difficile de l'imaginer maniant une arme à feu.

Beffort se glissa silencieusement dans la chambre, s'assit dans un fauteuil et cacha sa main bandée et soignée par Cadogan le matin même. S'il agissait comme cela, ce n'était certes pas par souci de coquetterie. Il voulait savoir si Mie Azusa réagirait lorsqu'il lui montrerait brusquement sa main amputée.

D'autre part, il n'avait pas négligé sa propre sécurité en s'installant dans ce fauteuil. La table se trouvait entre lui et l'entrée. Il pourrait l'utiliser comme bouclier, puis comme bélier, si la jeune femme le prenait à nouveau pour cible en apparaissant.

Mie Azusa toqua enfin doucement contre le panneau et Beffort lança avec une fausse jovialité :

— Entrez ! La porte est ouverte.

Les gonds grincèrent, la serrure claqua lorsque le battant se referma, et Mie Azusa pénétra dans la pièce. Elle souriait. Ses mains étaient bien en vue. Beffort se demanda où elle dissimulait son automatique.

— Bonjour, monsieur Beffort.

— Vous êtes ravissante, Mie, dit-il, sincère. Asseyez-vous et appelez-moi Smith. Cela rendra nos rapports moins guindés.

Elle déposa son sac sur la table, d'un geste très naturel, s'assit en tirant sur sa robe, Beffort ne la quittait pas des yeux. Il était fasciné par la différence d'expression qui séparait Mie Azusa de miss Atomos. Elle était la même femme, mais il ne pourrait oublier la férocité du visage de celle qui lui avait tiré dessus la veille.

Mie Azusa baissa les paupières.

— Ne me regardez pas ainsi, Smith, pria-t-elle. Vous me donnez l'impression que je suis une criminelle.

Ils étaient très près l'un de l'autre. Beffort posa sa main valide sur le bras de sa séduisante visiteuse.

— Savez-vous ce que vous avez fait depuis hier matin, Mie ?

— Non. C'est presque comme si je ne vous avais pas quitté.

— Vous ne vous souvenez de rien ?

Elle eut un geste las.

— Je sais que je suis sortie de votre chambre. Ensuite, il y a eu un trou noir qui ne m'a laissé aucune sensation, puis j'ai repris conscience à une centaine de mètres du Hilton. Je marchais, j'étais habillée comme ceci et

j'avais ce sac à la main. Alors, j'ai compris qu'un jour et une nuit s'étaient écoulés depuis notre première rencontre…

Ses yeux plongèrent dans ceux de Beffort et elle ajouta :

— C'est un état auquel je suis accoutumée, Smith, mais depuis que je vous connais, il me semble vraiment que j'ai perdu tout contact avec l'humanité. C'est comme si j'étais déjà morte. J'ai vingt ans et je ne vis réellement qu'une heure par jour, mais mon corps se fatigue tant pendant que je suis l'autre que je serai vieille sans avoir vu couler les années.

— Ne désespérez pas, Mie, fit Beffort avec bonté. Nous avons vaincu M^me^ Atomos, nous parviendrons certainement à détruire le cerveau électronique dont vous êtes l'esclave. Pour cela, il faudrait que je sache où se trouve la cité Atomos. Vous seule pouvez m'aider dans cette tâche.

— Je ne puis vous aider, Smith !

Beffort se pencha vers elle.

— Faites un effort, demanda-t-il. Certains détails peuvent vous rappeler d'où vous venez, ce que vous avez fait depuis que vous êtes sur le territoire américain, et surtout l'endroit où vous logez. Voyez, Mie. Votre robe est froissée comme si vous aviez effectué une longue course en voiture !

— En voiture ?

Beffort s'empara du sac qu'elle avait posé sur la table. Il l'ouvrit, trouva très vite un trousseau de clés et dit en le brandissant :

— Ce sont des clés de voiture, Mie ! Vous n'êtes pas venue à pied jusqu'au Hilton.

La jeune Japonaise cacha son visage dans ses mains.

— Je ne sais pas, gémit-elle.

Beffort lui agrippa le poignet, l'obligea à le regarder.

— Voulez-vous croiser les jambes ? proposa-t-il.

C'était si inattendu que Mie Azusa en resta bouche bée.

— Croisez les jambes ! insista Beffort.

La jeune fille essaya, mais cela lui fut impossible. Ses yeux se dilatèrent et elle dit :

— Je ne peux pas, Smith !

— Quelque chose vous gêne, n'est-ce pas ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Je vous le dirai dans un instant. Maintenant, levez-vous et retirez l'objet auquel vous êtes si habituée que vous ne le sentez plus, mais qui vous interdit certains mouvements naturels.

Mie Azusa quitta son siège. Elle se tourna vers la cloison, releva sa robe, poussa un petit cri et fit volte-face.

— Smith !

Beffort grimaça. Le holster contenant l'automatique était si fortement bouclé sur la cuisse que la chair était violette, boursouflée autour de la courroie de cuir.

— Enlevez ça ! jeta-t-il.

Mie Azusa tira sur la boucle et le holster tomba sur le sol. Beffort le ramassa, saisit l'automatique, libéra le chargeur. Celui-ci avait été changé ou réapprovisionné car il n'y manquait pas une balle.

— Et voilà, fit-il en montrant sa main bandée. C'est avec cette arme que vous m'avez supprimé un doigt…

Mie Azusa blêmit, se laissa retomber dans le fauteuil.

— Que voulez-vous dire ?

— Hier matin, je vous ai suivie. Ignorant que vous portiez une arme, je vous ai abordée. Vous m'avez canardé à bout portant avant de fuir dans une Buick beige décapotable.

— Ce n'était pas moi !

— Non, c'était miss Atomos, Mie.

Des larmes perlèrent aux paupières de la jeune fille.

— C'est affreux, dit-elle, j'aurais pu vous tuer !

Elle se mit à sangloter comme une enfant et Beffort s'approcha, lui prit les épaules et dit :

— Ne pleurez pas, petite Mie, ceci est du passé. En ce moment, vous êtes vous-même et il faut seulement envisager l'avenir.

Elle s'accrocha à lui, d'un mouvement instinctif.

— Je veux rester avec vous, Smith. Gardez-moi ici, dans cette chambre. Protégez-moi, je vous en prie !

— Mie…

— Ne refusez pas, Smith !

— Vous savez que ce n'est pas possible. Vous redeviendrez miss Atomos à l'instant que le cerveau électronique choisira.

— Alors, attachez-moi.

— Si vous ne répondez pas à son appel, il vous tuera.

Elle se leva brusquement, se colla à lui et souffla :

— Combien de temps me reste-t-il, Smith ?

Il consulta sa montre.

— Trente minutes.

Elle approcha son visage du sien, et il sentit son haleine fraîche sur sa bouche.

— Cela suffit pour que je sois à vous avant de devenir un monstre, rauqua-t-elle avec désespoir. Si je meurs, j'aurai au moins été femme…

— Ne faites pas un acte que vous regretterez quand…

Elle le fit taire en soudant ses lèvres aux siennes, et ils basculèrent sur le lit. Mie Azusa était belle, désirable, et Smith Beffort n'était qu'un homme.

---oOo---

À 10 h 05, une jeune et jolie Japonaise passa rapidement devant Yosho Akamatsu. À la description que lui en avait faite Beffort, il l'avait reconnue sans peine lorsqu'elle s'était introduite dans l'hôtel une heure auparavant. Il lui emboîta le pas, sortit derrière elle, et fit un signe discret à Witturst. Ce dernier se mit en marche sur le trottoir d'en face et ôta son chapeau pour alerter Cadogan qui fit démarrer la De Soto.

De sa fenêtre, Beffort regarda Mie Azusa et ses anges gardiens s'éloigner. Mie tenait désormais une grande place dans sa vie et dans son cœur. Il aurait voulu pouvoir l'aider mais, selon les conventions établies avec Akamatsu, il devait rester dans sa chambre et attendre auprès du téléphone…

---

5 Comment ça va ?

6 Police supérieure japonaise.

CHAPITRE VI

Elle était encore Mie Azusa en sortant de chez Beffort. Dans la cabine de l'ascenseur, elle posa son doigt sur ses lèvres comme pour chercher les traces des baisers du G'man et sa main descendit sur sa poitrine, sur son ventre plat. Elle tentait de se raccrocher à elle-même, mais le bourdonnement qui emplissait sa tête s'amplifiait de seconde en seconde, devenait un formidable grondement, un effroyable et irrésistible raz de marée…

Dans le hall, à l'instant précis où elle passa devant Akamatsu, elle n'était plus rien. Rien qu'une jeune fille se hâtant vers une destination inconnue. Sur le trottoir, longeant la façade du Hilton, elle dormait profondément, yeux grands ouverts, et c'était l'âme damnée de M^me^ Atomos qui revivait en elle par l'intermédiaire d'une fantastique machine.

Les yeux de Mie Azusa étaient des caméras qui retransmettaient au cerveau-moteur les images enregistrées. Le cerveau-moteur les expédiait à son tour jusqu'à la cité Atomos où le prodigieux cerveau électronique les réceptionnait, les triait, tout en émettant les ondes qui faisaient se mouvoir celle qui était devenue miss Atomos.

Akamatsu, Witturst et Cadogan virent la jeune Japonaise traverser l'avenue et prendre place dans une Buick beige décapotable. Cadogan vint immédiatement à la hauteur de ses collègues. Ceux-ci montèrent dans la De Soto à l'instant où la Buick décollait du trottoir et la filature prévue commença.

La Buick fila d'abord plein sud, sortit de Palm Beach et s'engagea sur le tronçon est-ouest de la fédérale 441 en direction de Belle Glade et du lac Okeechobee.

— M^me^ Atomos aimait bien les lacs, fit Witturst. Son héritière ne serait-elle pas en train de nous préparer un coup dans le genre du Whitney ?

— Possible, admit Akamatsu, mais cela m'étonnerait. M^me^ Atomos avait assez d'imagination pour ne point répéter deux fois la même opération. Avec elle, nous devons toujours nous attendre à de l'inédit.

Cadogan, qui conduisait, frappa sur son volant.

— Bon sang ! protesta-t-il avec irritation vous parlez de cette femme comme si elle était encore vivante ! J'ai été voir sa tombe à San Francisco et je peux vous assurer qu'avec le bloc de marbre qu'elle a sur le ventre…

— Il ne s'agit pas de ça ! coupa Witturst. La mère machin a enregistré ses dernières volontés avant de mourir et, maintenant, une machine se charge de les exécuter.

— Je ne comprends pas, râla Cadogan.

— Gary Cooper est mort, fit patiemment Witturst, mais quand tu vas au cinéma, il est toujours vivant. Tu entends sa voix et tu le vois sourire sur l'écran. Pour M^me^ Atomos, disons que tout se déroule de cette façon, avec la différence que c'est son cerveau qui survit. Elle ne parle pas, elle demeure invisible. Cependant, elle continue d'agir.

— Je ne comprends pas, répéta Cadogan.

— Ça ne fait rien, intervint Akamatsu. Tournez à gauche…

La Buick venait, en effet, de virer et empruntait à présent le tronçon sud de la 441, qui longe les vastes marais – les Everglades – et s'en va mourir à Miami après avoir traversé toute la Floride.

Cadogan se maintenait à bonne distance de la Buick. La route était absolument rectiligne, la circulation pratiquement nulle. Les deux véhicules passèrent devant l'Autorama (Antique auto collection), continuèrent à vive allure vers le sud.

— Si elle ne nous repère pas sur ce billard, grommela Cadogan, ce sera un vrai coup de chance ! Elle doit nous voir gros comme une maison dans son rétro…

Encore loin devant, un camion déboucha de la 6. Il croisa la Buick de miss Atomos et se plaça tout de suite après en plein milieu de la chaussée. Il roulait assez vite, se rapprochait à vue d'œil, et sa masse dissimulait la Buick aux yeux des occupants de la De Soto.

— Bon Dieu ! Jura Cadogan, qu'est-ce qu'il fabrique ?

Le camion fonçait droit sur eux. La route, large et complètement déserte, n'excusait aucune manœuvre de ce genre.

— Attention ! hurla Witturst.

À grande vitesse, tout se déroula en un éclair. Cadogan se dit simplement qu'il ne fallait pas freiner. Il écrasa l'accélérateur, feinta à gauche par pur réflexe. Le camion obliqua instantanément pour intercepter la De Soto, mais Cadogan se dégagea au dernier moment, plongea dans le trou libre, à droite de la chaussée. Les énormes pare-chocs du camion frôlèrent la carrosserie, accrochèrent l'aile arrière de la De Soto. Il y eut un déchirement bref de tôle arrachée, puis la voiture tangua un peu, se remit en ligne et continua sur sa lancée.

Derrière, le camion était déjà loin, s'apprêtait à virer dans la 46 qui mène à Delray Beach.

Devant, la 441 était nue comme la main…

— Shhh, siffla Akamatsu, elle nous a eus ! Le camion devait être en position pour parer à toute éventualité et la Buick en a profité pour quitter la route… Méfions-nous des camions, Cadogan ! Hier soir nous avons failli être heurtés à proximité du Hilton par un poids lourd qui ressemblait furieusement à celui-là !

Witturst scrutait la route déserte avec stupeur.

— Elle ne s'est tout de même pas enfoncée dans les Everglades !

— Faut croire que si, dit Cadogan. Depuis que nous avons évité le camion, nous n'avons vu aucune route secondaire. D'autre part la Buick n'a pu dépasser l'endroit où nous sommes actuellement. Le temps lui a manqué.

— C'est juste, approuva Akamatsu. Il faut revenir en arrière et chercher des traces de roues sur les chemins s'enfonçant dans les marais.

Cadogan stoppa, fit demi-tour et se mit à rouler lentement sur le bord gauche de la route. Il n'était que dix heures trente, mais la chaleur était déjà terrifiante. Il semblait que l'air allait d'un instant à l'autre entrer en fusion. Le paysage tremblotait sous les ondes de chaleur que le sol dégageait. Les Everglades s'étalaient sur des miles, immobiles, figés dans leurs eaux stagnantes où les alligators se tenaient à l'affût, aussi rigides dans la vase nauséabonde que des troncs d'arbres pourrissants.

Là, commençait un monde étrange que la civilisation avait soigneusement écarté. Les plages snobs de la côte est étaient toutes proches, mais elles cachaient à peine ce chancre que sont les Everglades sur le ventre de la belle Floride.

La De Soto carburait mal dans ce four et son moteur haletait comme une bête.

— Je crève de soif, fit Cadogan. Jamais subi une pareille canicule… Je comprendrais le docteur Soblen s'il s'était noyé dans une cuve de bière !

Witturst pointa soudain son index.

— Regardez ! jeta-t-il, il y a des traces de pneus là-bas dans cette terre molle.

Akamatsu se pencha par la vitre grande ouverte, vit le double sillon qui courait sur le sol spongieux et dit :

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas nous engager en voiture dans ce bourbier.

— Pourquoi pas, protesta Cadogan, la fille l'a bien fait !

— Elle connaît probablement des passages, murmura Akamatsu. Écoutez, Cadogan, vous allez filer à Palm Beach afin d'avertir Beffort. Witturst et moi allons suivre cette piste à pied. Lorsque vous serez de retour avec Beffort, attendez-nous en cet endroit…, à moins que Beffort en décide autrement. *Okay* ?

— *Okay* ! répliqua Cadogan. J'irais m'en jeter un derrière la cravate à votre santé !

Akamatsu et Witturst descendirent. Cadogan repéra les lieux, fit un petit signe de la main et démarra sur les chapeaux de roues. L'homme de la Tokkoka et le G'man regardèrent la voiture disparaître, puis s'engagèrent dans les marais.

Progressant chacun dans une trace, ils marchèrent pendant dix minutes entre les herbes hautes, les flaques jaunâtres, sans voir un seul oiseau ni un moustique ni rien de vivant.

— Sale bled, fit Witturst. Je suis prêt à parier que personne n'est passé ici depuis des années… Il est vrai que ce coin n'a rien d'attirant !

— Vous devriez parler moins haut, conseilla flegmatiquement le Japonais. Souvenez-vous des micros et des caméras utilisés par M^me^ Atomos…

Witturst sentit un frisson lui courir le long de l'échine. Il n'avait pas oublié comment M^me^ Atomos avait réussi à les surprendre huit mois auparavant dans ce souterrain de Dallas[7].

— Vous pensez que Miss Atomos emploie les mêmes méthodes ? demanda-t-il un ton plus bas.

— C'est vraisemblable, répondit Akamatsu qui épiait sans trêve les marais.

Depuis quelques secondes, il avait la sensation d'être observé et cela lui était infiniment désagréable. Puis, il ressentait un malaise naissant qu'il ne

parvenait pas à analyser. Cela pouvait venir de la chaleur écrasante, ou du terrible et inhumain silence qui régnait sur les marais. Akamatsu était un instinctif. Il avait conseillé à Cadogan d'aller chercher Beffort uniquement pour que la De Soto repasse devant la secondaire numéro 46. C'était là que le camion avait tourné et c'était probablement de là qu'il devait continuer à surveiller leurs faits et gestes.

Voyant la De Soto retourner vers Palm Beach, le camionneur en avait évidemment déduit que ses occupants abandonnaient la partie. Cet état de choses représentait une sécurité. Du moins, Akamatsu l'espérait-il…

Ils escaladèrent un talus et la Buick leur apparut. Elle se trouvait garée au bord d'un vaste étang parsemé d'îlots, de bancs de sable, de masses flottantes en décomposition et formées d'un magma de bois mort et d'herbes sous-marines.

La Buick était, bien entendu, inoccupée.

Witturst et Akamatsu se dissimulèrent dans les hautes herbes et le Japonais dit :

— La voiture ne pouvait pas aller plus loin. Devant, c'est l'étang. Sur les côtés, ce sont les roseaux. Miss Atomos a donc continué à pied…

— Ou en bateau, suggéra Witturst.

Le Japonais hocha la tête.

— C'est juste, reconnut-il. Les Everglades peuvent être le refuge de Miss Atomos…

Il s'interrompit car Witturst venait de lui signaler d'avoir à faire le silence. Une main en l'air, le G'man écoutait un bruit qu'il était seul à entendre. Akamatsu changea de place, perçut à son tour un faible ronronnement qui s'élevait par-dessus les herbes et les roseaux. Cela ressemblait au ronflement d'une dynamo. Le Japonais serra les dents. Chaque fois qu'il avait entendu ce genre de son indéterminé, une foule de catastrophes s'étaient abattues sur les États-Unis.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Witturst dans un souffle.

Akamatsu lui imposa silence, dégagea son Colt Cobra de sa gaine et s'enfonça dans les herbes qui bruissaient à chacun de ses gestes. Arme au poing, Witturst le suivit. Ils eurent rapidement de l'eau jusqu'aux genoux, puis ils pataugèrent dans la vase, dans la boue. Le ronronnement devenait plus perceptible et la température montait de façon insolite.

Les deux hommes ruisselaient, leurs vêtements collaient à leur peau et leurs chaussures menaçaient de rester dans la fange à chaque pas.

Maintenant, ils étaient pris jusqu'à la taille.

— Nous ne devrions pas aller plus loin, grimaça Witturst.

Le Japonais essuya d'un revers de manche la sueur qui coulait dans ses yeux et dit en souriant :

— Ne vous inquiétez pas. Chez moi aussi il y a des marais et je les connais comme ma poche. Si un danger doit nous surprendre, il ne viendra pas de la nature… Je crains beaucoup plus ce ronflement dont nous ne parvenons pas à situer la source, mais qui paraît posséder la faculté de dessécher l'air qui nous entoure.

— Hon, grogna Witturst, elle ferait du bon travail en asséchant ces marécages !

Akamatsu sursauta.

— Vous avez dit elle alors que je parlais d'un ronflement ! Vous pensez donc qu'il s'agit d'une machine ! Une machine reproduite à des centaines d'exemplaires, disséminés dans toute la Floride et qui rendrait l'air si sec que les hommes ne pourraient résister à l'envie de boire ?

Witturst le considéra avec ahurissement.

— Cela nécessiterait une installation gigantesque !

— Qui vous dit que ces appareils ne sont pas installés dans cet État depuis un ou deux ans ? M^me^ Atomos a préparé pendant vingt années sa vengeance contre les Américains. Il a été prouvé que tous ses abris, ses tours bétonnées, ses souterrains, avaient été construits et creusés avant que les États-Unis n'eussent entendu le nom de cette femme diabolique. Sur le même plan, croyez-vous que l'Île flottante, la fameuse cité Atomos, ait été fabriquée en un jour ?

Witturst secoua le front, examina avec dégoût le cloaque dans lequel il baignait et dit :

— Vous êtes là-dedans comme dans votre baignoire ; mais moi, je commence à avoir l'impression de fondre. Remettons cette conversation à plus tard et revenons sur nos pas…

Akamatsu comprit qu'il était épuisé. Witturst était réellement efficace tant que ses pieds reposaient sur un sol ferme.

— Retournez sur le chemin, conseilla-t-il.

— Bon Dieu ! Vous n'allez pas continuer seul ! Ces marécages sont un piège préparé à notre intention. Maintenant, nous sommes coincés jusqu'à la taille. Si nous progressons encore, nous allons nous enliser jusqu'aux

épaules. Regardez autour de vous. C'est le néant. Même les animaux ne peuvent vivre dans cet enfer !

Akamatsu savait que le G'man avait raison. L'air devenait absolument irrespirable et, en cas d'accident, il ne faudrait pas espérer de secours. Cadogan et Beffort suivraient peut-être les traces de pneus, mais ils n'auraient aucune raison de pousser en dehors du chemin tracé par la Buick. Or, Akamatsu et Witturst se trouvaient loin de leur point de départ. Il n'était pas certain qu'un appel serait entendu au-delà du marais dans lequel ils pataugeaient.

— Retournez sur le chemin, répéta Akamatsu. La clé du problème qui nous préoccupe est à portée de main. Si je parviens à identifier l'appareil qui pompe l'air de la Floride et à comprendre son fonctionnement, la moitié de notre tâche sera accomplie.

— Je ne puis vous laisser là !

— Vous me serez beaucoup plus utile en regagnant la terre ferme, assura le Japonais. Cadogan et Beffort ne vont pas tarder. Si je ne suis pas de retour dans trente minutes, organisez les secours.

— Comment pensez-vous que nous pourrons vous retrouver dans les marécages ?

Akamatsu pointa le pouce vers l'Est.

— Le terrain d'aviation n'est pas loin, dit-il froidement. Avec la voiture, vous y serez en cinq minutes. Affréter un hélicoptère et revenir ici par la voie des airs ne prendra pas plus de temps… Faites demi-tour, Witturst.

Le G'man capitula sans trop d'effort. La boue gluante et nauséabonde était une matière qu'il supportait péniblement.

— *Okay*, dit-il en consultant sa montre. Il est onze heures. Nous vous attendons jusqu'à la demie.

— À tout à l'heure, fit Akamatsu.

Il se remit en marche, écarta des roseaux, leva les jambes pour échapper à l'emprise d'herbes tentaculaires. Lorsqu'il songea à se retourner, Witturst n'était plus visible. Il reprit sa lente et épuisante progression en direction du bourdonnement qui devenait de plus en plus audible, et atteignit enfin une zone moins boueuse. Dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, il parcourut encore une cinquantaine de mètres. Sa marche était plus aisée. Le terrain remonta insensiblement et Akamatsu se retrouva sur un îlot en pain de sucre où nulle végétation ne poussait.

Au sommet de ce pain de sucre, le Japonais découvrit l'appareil qu'il cherchait, mais ne put s'en approcher tant la chaleur qu'il dégageait était grande. À trois mètres, il vit néanmoins une grosse sphère métallique percée d'ouvertures munies de volets orientables. Elle étincelait sous le soleil et comme aucun fil n'y était relié, et qu'il fallait bien qu'elle tirât son énergie d'une source quelconque, Akamatsu voulut faire un essai.

Il revint dans le marais, brisa et ramassa une grande quantité de roseaux et remonta sur l'îlot. De deux mètres, il jeta son chargement sur le sommet de l'appareil, refit un autre aller-retour avant que la sphère ne soit complètement recouverte par les roseaux.

Ceci fait, Akamatsu s'assit et attendit. Quinze minutes s'écoulèrent. La chaleur diminua progressivement et au bout de ce laps de temps, l'intensité du bourdonnement avait perdu de son volume.

Il faudrait probablement plusieurs heures avant que l'appareil ne tombe définitivement en panne. Akamatsu se releva et repartit vers le chemin où Witturst l'attendait.

Maintenant, il savait que les appareils de Miss Atomos fonctionnaient grâce à l'énergie solaire.

---

7 *M^me^ Atomos sème la terreur*

CHAPITRE VII

Tandis qu'Akamatsu faisait cette découverte, Cadogan et Smith Beffort constataient de leur côté que Palm Beach demeurait une ville morte. Les rues étaient vides et aucun client de l'hôtel Hilton n'avait quitté sa chambre.

Les deux hommes errèrent dans le bâtiment. Le personnel était absent, les cuisines, le hall et le bar déserts.

— C'est fantastique, grinça Beffort. Lorsque Mie Azusa m'a rendu visite, une certaine animation régnait dans la ville !

— Dans l'hôtel aussi, fit Cadogan. Le portier, le barman et le réceptionniste, étaient à leur place quand nous avons commencé la filature de la fille. J'ai même discuté avec la standardiste avant d'aller prendre mon poste au-dehors.

Beffort frappa à la porte du directeur du Hilton, n'obtint pas de réponse et se décida finalement à pénétrer dans l'appartement. Suivi de Cadogan, il visita le salon, le bureau traversa le grand living réservé aux clients de marque et se planta enfin devant une dernière porte.

— C'est la chambre à coucher, chuchota Cadogan.

Beffort frappa vainement, poussa le battant et donna la lumière. Le directeur dormait tout habillé dans un fauteuil. Enfouie sous les draps, sa femme dormait tout aussi profondément. Beffort secoua l'homme sans obtenir d'autre résultat qu'un vague grognement.

— Il est ivre mort ! fit Cadogan. Il s'est levé pour prendre sa cuite, puis ses jambes l'ont lâché !

Beffort s'approcha du lit, secoua la femme sans ménagement. Elle ne broncha point, mais son bras glissa et sa main tomba sur le sol avec une inquiétante mollesse. Beffort jura sourdement, se pencha sur elle, souleva ses paupières. Il rencontra le regard terne de ses yeux sans vie, posa sa main sur sa poitrine, se releva lentement.

— Elle est morte, dit-il.

Cadogan, qui avait abandonné ses études de médecine pour devenir agent du F.B.I. se pencha à son tour et écarta les draps.

— Elle a été étranglée, constata-t-il. Ceci s'est produit récemment. Elle est encore tiède…

— Récemment ? s'enquit Beffort d'une voix lointaine.

— Je ne suis pas très calé, avoua Cadogan, mais je crois pouvoir avancer que le décès ne remonte pas à plus d'une heure.

Beffort regarda autour de lui. Il n'y avait aucune trace de désordre dans la chambre. Les vêtements de la femme étaient posés sur un portemanteau à pieds muni d'une tablette vide-poches qui supportait deux bagues, un bracelet fantaisie et un Bébé Crotale.

— Il faut alerter la police, dit Cadogan.

— Vous avez raison. Venez, nous allons téléphoner du standard.

Ils sortirent de l'appartement, se rendirent dans le hall toujours aussi désert. Cadogan contourna le comptoir du standard, buta sur un corps étendu en travers du passage étroit.

— Beffort ! jeta-t-il, venez voir !

La standardiste était morte. Elle avait également été étranglée sans pouvoir se défendre, et son cou portait une trace violette d'un bon centimètre d'épaisseur.

Du coup, les deux G'man remirent à plus tard leur décision de prévenir la police, ils visitèrent l'hôtel, firent sauter des serrures, découvrirent vingt-huit femmes étranglées et une trentaine d'hommes ivres morts.

Cinq personnes, trois femmes et deux hommes, avaient échappé à cette hécatombe : ils étaient en Floride depuis la veille…

Cadogan se suspendit au téléphone, mais en fut pour ses frais. La police ne répondait pas plus que l'hôpital, ni que le bureau central des postes. Aidés par les touristes fraîchement débarqués à Palm Beach, Beffort et Cadogan inspectèrent plusieurs immeubles voisins de l'hôtel. Partout, ils se trouvèrent face à des hommes abrutis par l'alcool, à des femmes étranglées, à des enfants plongés dans une torpeur inexplicable. C'était un spectacle épouvantable. Dans la De Soto, les G'man se rendirent à l'aéroport. Là, les équipages et les passagers tournaient en rond au milieu des morts comme un troupeau affolé. Beffort utilisa la radio de l'un des appareils et, en passant par plusieurs relais, il parvint à entrer en contact avec le Singe Cette fois, la nouvelle avait passé les frontières de l'État.

— La Floride vient d'être déclarée territoire interdit, fit le Singe d'une voix enrouée. Il y a des milliers d'hommes inconscients dans toutes les villes de l'État, des milliers de femmes mortes étouffées ! Les enfants sont comme hébétés et il est impossible de leur tirer un mot. Bon Dieu ! Smith ! Savez-vous que cette catastrophe s'est produite en moins d'une heure ?

— Je sais, fit Beffort. Quelles mesures comptez-vous prendre pour éviter qu'il y ait de nouvelles victimes ?

— Johnson en personne vient de prendre l'affaire en main. La Floride sera évacuée aussi rapidement que possible. Actuellement, les trains, les avions, les bateaux, ont reçu l'ordre d'éviter cet État. Ceux qui s'y trouvent déjà doivent en sortir aussi vite qu'ils le peuvent. La radio et la télévision diffusent des communiqués toutes les cinq minutes, mais nous craignons que beaucoup de voyageurs nouvellement arrivés en Floride ne soient pas à l'écoute.

— Il n'y a rien à faire, estima Beffort. Ceux qui resteront tiendront le coup pendant quatre ou cinq jours avant d'éprouver le besoin de boire. Espérons que d'ici là, nous aurons trouvé le moyen de stopper l'action de Miss Atomos !

— Vous êtes sur place, s'énerva le Singe vous devriez savoir ce qui se passe ! Pourquoi les hommes boivent-ils, comment les femmes ont-elles été étranglées, pourquoi les enfants sont-ils plongés dans cet état comateux ?

C'étaient trop de questions. Beffort montra les dents :

— Je ne suis ici que depuis quarante-huit heures, aboya-t-il. J'ai un doigt en moins, Soblen a disparu, et Akamatsu est en ce moment quelque part dans les Everglades en compagnie de Witturst ! Il y a des morts et des inconscients à chaque coin de rue. Les survivants sont affolés et nous ne savons pas si un quelconque rayon de la mort ne va pas nous gommer de Palm Beach dans les minutes qui vont suivre ! Si vous n'êtes pas content, et si le Président s'impatiente, prenez-le par le bras et amenez-vous tous les deux ici !

Il y eut un petit silence, puis le Singe ricana :

— Vous perdez votre sang-froid, Reginald… Ne vous figurez pas que je vais tranquillement dormir dans mon fauteuil. Je serai sur place avant midi.

— Feriez mieux de rester où vous êtes, grogna Beffort qui regrettait déjà son éclat. Ici il fait une chaleur à crever.

— Alors, nous crèverons ensemble fit le Singe. N'oubliez pas, Smith : je serai vers midi sur l'aéroport de Palm Beach !

Il coupa et Beffort descendit du Jet. Il avait la sensation d'avoir plus ou moins poussé le Singe à prendre sa décision, en ressentait presque un sentiment de culpabilité.

— Alors ? demanda Cadogan qui était resté avec la foule des passagers.

Tous se tournèrent vers Beffort.

— La Floride est évacuée. Tous les avions doivent faire route immédiatement sur la Géorgie, l'Alabama ou n'importe quelle autre destination. Les chefs de bord ont d'ailleurs reçu des ordres en ce sens.

— C'est la guerre ! hurla un homme aux cheveux blancs.

— Presque ! lança Beffort. Vous savez bien que lorsque le mot Atomos est prononcé, il ne s'agit pas d'une partie de base-ball !

Un silence compact s'abattit sur la base. Chacun se souvenait des terribles attaques de M^me^ Atomos à New York, Dallas et San Francisco.

— M^me^ Atomos est morte, fit une femme.

— Elle est enterrée, ajouta quelqu'un.

Beffort ne répondit pas. Il entraîna Cadogan vers les bâtiments déserts, il savait où les avions repartiraient pleins comme des œufs et n'avaient pas le temps de se préoccuper des traînards.

— Où allons-nous ? s'enquit Cadogan.

— Là où vous avez laissé Akamatsu et Witturst. S'ils sont sur une piste, ils risquent automatiquement leur peau dans l'aventure. Je suis certain que nous ne serons pas de trop pour les aider…

Il monta dans la De Soto dont l'aile arrière gauche manquait, et Cadogan se glissa sous le volant. Un instant plus tard, la voiture sortait de Palm Beach et filait sur la fédérale 441.

Cadogan retrouva sans peine l'endroit où commençaient les traces laissées par la Buick de Miss Atomos. Il stoppa le long du talus et dit :

— Bizarre qu'ils ne soient pas encore de retour…

À la même seconde Witturst et le Japonais se montrèrent. Ils étaient dans un état de saleté repoussante, mais en parfaite santé. Akamatsu courut vers la voiture et dit :

— Qu'avez-vous fait, Smith ? Nous patientons dans le marais depuis vingt minutes !

Beffort expliqua brièvement ce qui l'avait retardé et les traits d'Akamatsu se tendirent.

Cependant il ne fit aucun commentaire. Il était trop entraîné aux actions redoutables de M^me^ Atomos pour s'étonner.

— C'était prévisible, dit-il simplement puis, il enchaîna aussitôt :

— J'ai fait une découverte, Smith. Miss Atomos dessèche la Floride à l'aide d'appareils fonctionnant grâce à l'énergie solaire. En recouvrant ces appareils d'une toile, ou d'un objet quelconque pouvant faire écran, nous les mettrons automatiquement en panne !

— Formidable ! jeta Cadogan.

Beffort resta de marbre.

— Vous avez trouvé combien d'appareils, Yosho ?

Le Japonais hocha la tête.

— J'y ai pensé, dit-il. Certes, ce ne sera pas facile, mais je crois qu'avec un hélicoptère nous pourrions faire du bon travail. Les sphères sont brillantes. On doit pouvoir les repérer facilement, même en volant à une certaine altitude !

Beffort montra les dents.

— Nous ne sommes que quatre, dit-il avec une agressivité injustifiée, et il est probable qu'à l'heure qu'il est il ne reste plus un seul hélico sur le terrain de Palm Beach. Johnson a donné l'ordre d'évacuation, je vous l'ai dit !

Sans un mot, Witturst monta dans la voiture et s'assit. Il paraissait à bout de force et ses lèvres étaient craquelées par la chaleur. Akamatsu s'appuya à la carrosserie.

— C'est entendu, dit-il doucement, nous ne sommes que quatre. Néanmoins, nous savons que Miss Atomos se cache dans ces marécages. Sa voiture est toujours au bord du marais et elle ne s'en servira évidemment pas avant demain matin. En ce moment, elle doit être dans un laboratoire souterrain taillé sur le modèle que nous connaissons, et c'est à partir de là qu'elle conduit les opérations sous la haute direction du cerveau électronique ! Je crois fermement que nous avons une chance de découvrir ce laboratoire avant ce soir. Il faut que nous nous procurions une barque à fond plat.

Sa proposition n'obtint pas d'échos. Akamatsu fut surpris du manque de réaction de Beffort. En fait, il ne le reconnaissait pas. Le Beffort qu'il avait quitté quatre mois plus tôt éclatait de santé et de dynamisme. Celui qu'il avait sous les yeux n'était plus que l'ombre de ce souvenir.

— Smith, dit-il, depuis que vous êtes ici n'avez-vous pas le sentiment d'avoir subi une transformation ?

Le G'man passa une main lasse sur son visage.

— Je lutte constamment contre l'envie de boire, Yosho, dit-il avec franchise. Je me doutais d'ailleurs que cela se produirait quand j'ai constaté à quel point le docteur Soblen était touché. Vous savez quelle était sa volonté. Pour qu'un homme comme lui devienne un ivrogne en moins de quinze jours, il faut que le besoin d'alcool soit irrésistible… Depuis ce matin, je me sens sans force, dégoûté de tout. Il y a un instant, j'ai dit au Singe des mots susceptibles de provoquer ma révocation…

Akamatsu se mordilla la joue. Si Witturst était déjà au bout de son rouleau, il n'était pas surprenant que Beffort ait atteint le point de rupture. Cela laissait présager qu'une crise générale les frapperait prochainement.

— Le Singe va arriver dans moins d'une heure, dit Cadogan en dévisageant Beffort. Vous devriez le décider à retourner hors des limites de l'État… et repartir avec lui.

— Ne dites pas d'idioties ! grinça Beffort.

— Je suis de son avis, déclara Akamatsu. Ici, vous ne servirez à rien. Demain, vous ne pourrez résister au besoin de vous imbiber d'alcool et nous vous découvrirons ivre mort sur un tabouret de bar. Smith, il faut que nous organisions une espèce de navette entre la Floride et la Géorgie ! Partez avec Witturst. Occupez-vous de déclencher une opération de vaste envergure contre les appareils de Miss Atomos. L'aviation des États-Unis est suffisamment entraînée et équipée pour détruire en vingt-quatre heures tous les appareils sur lesquels le soleil brille ! Quand vous aurez récupéré, vous viendrez nous remplacer…

— Je ne peux pas partir, dit Beffort. Demain matin, Miss Atomos viendra me rendre visite au Hilton…

— Je la recevrai à votre place.

— Impossible.

Akamatsu fronça les sourcils. Il commençait sérieusement à croire que Beffort n'était plus dans son état normal.

— Elle n'a confiance qu'en moi, reprit le G'man d'un ton mal assuré, et je suis persuadé que je parviendrai à fondre ses deux personnalités. Il faut qu'elle se souvienne, quand elle est Mie Azusa, de ce qu'elle doit faire quand elle devient Miss Atomos ! Croyez-moi, Yosho, c'est l'unique façon d'arriver à vaincre le cerveau électronique installé dans l'île !

— Si vous êtes ivre, comment la ferez-vous parler ?

— Je ne boirai pas.

— À l'instant, vous reconnaissiez que vous ne pourriez pas résister très longtemps. Croyez-vous avoir plus de volonté que le docteur Soblen, ou que les milliers de types qui gisent en ce moment dans les rues de toutes les villes de Floride ?

Beffort lui jeta un regard torve et Akamatsu fut certain qu'il avait en face de lui un malade. Il ne comprenait pas comment cela pouvait se produire, mais il était évident que celui qui refusait l'alcool s'infligeait une contrainte néfaste à son organisme et peut-être à sa raison.

— Je ne boirai pas, répéta Beffort, et je ne partirai pas !

Akamatsu rencontra le regard de Cadogan et les deux hommes se comprirent : il fallait obliger Beffort à grimper dans l'avion du Singe. Seule une rapide évacuation pouvait le sauver.

— Ce sera comme vous l'entendez, Smith, fit le Japonais en détournant les yeux. Quand devez-vous accueillir le Singe ?

Beffort parut soulagé. Il consulta sa montre et dit :

— Il doit arriver vers midi.

— Cela nous laisse à peine le temps d'aller à l'aéroport, constata Akamatsu. Embarquons, Cadogan, et prenez le volant puisque vous avez commencé à faire le chauffeur…

Il monta à l'avant, obligeant ainsi Beffort à prendre place à l'arrière en compagnie de Witturst. Cadogan lança le moteur, fit demi-tour et accéléra.

À midi moins dix, la De Soto pénétra sur le terrain d'aviation de Palm Beach. À travers les vitres des bâtiments, des femmes mortes par strangulation et des hommes inconscients occupaient toujours leur poste, mais rien ne bougeait alentour. Les pistes d'envol étaient désertes, les hangars vides. Trois camions-citernes stationnaient sous le soleil et plusieurs passerelles, abandonnées sur la plate-forme bétonnée, se dressaient incongrûment, noires et décharnées sur l'horizon d'un bleu éclatant.

Au large, une longue file de bateaux, de tous types et de tous tonnages, remontait vers le Nord.

— Pour une évacuation, maugréa Cadogan, c'est une évacuation !

Il stoppa la De Soto en bordure de piste et les quatre hommes descendirent. Les tôles de la voiture brûlaient, mais il ne faisait guère moins chaud à l'extérieur.

— Nous ferions mieux d'aller attendre à l'ombre, articula péniblement Beffort.

Son élocution était mauvaise, il ruisselait sous l'infernale chaleur et sa pâleur s'était encore accentuée. Akamatsu allait lui conseiller de remonter s'asseoir dans la voiture lorsqu'un sifflement aigu lui fit lever la tête. L'avion effectua un passage foudroyant au-dessus de Palm Beach, vira plein Sud, perdit de l'altitude et se posa en bout de piste.

Un instant plus tard, le Singe apparaissait, le cigare aux lèvres, mais le visage figé comme un masque mortuaire.

En titubant, Beffort marcha à sa rencontre. Le Singe fronça les sourcils, ôta son cigare de sa bouche, et jeta d'un ton incertain :

— Hello, Smith ! Vous n'avez pas l'air en train…

D'un atemi, Akamatsu assomma Beffort, le retint dans sa chute et dit avec aigreur :

— J'étais obligé, monsieur. Il est malade comme un chien, mais refusait de partir. Je crois qu'il est amoureux de cette fille…

Le Singe plissa les yeux.

— Chargez-le dans l'avion, dit-il simplement.

CHAPITRE VIII

Le docteur Alan Soblen s'éveilla, se retourna. Il se sentait merveilleusement reposé, régénéré et retardait le moment d'ouvrir les yeux. Il éprouvait la sensation réconfortante d'être redevenu lui-même. Il n'avait jamais été malade au point de connaître le bien-être qu'on ressent à se savoir définitivement guéri, mais c'était cependant cette impression qui prédominait en lui.

Tout d'abord, sa langue ne collait plus à son palais. Ensuite, il n'avait pas soif et l'air de sa chambre était frais… il ouvrit les yeux, vit un plafond de béton qu'éclairait une lueur diffuse, bleuâtre.

Du coup, Soblen se dressa. Il était couché sur un lit de camp installé dans une étroite cellule.

La pièce était rectangulaire et ne possédait pas de fenêtre. Une porte d'acier occupait tout un côté du rectangle, et le plafond était percé d'une bouche d'aération, d'environ soixante-dix centimètres de diamètre, qu'une grille métallique scellée dans le béton isolait.

Soblen se leva et constata qu'il était nu comme un ver. Vaguement effrayé, il fit le tour de sa prison. Cinq pas sur dix, le plafond à portée de la main tendue, une température oscillant vraisemblablement entre vingt et vingt-cinq degrés…

Dans l'angle de la porte, il y avait des volets métalliques hermétiquement clos mais qui devaient pouvoir se relever afin de permettre à un gardien de surveiller le prisonnier.

Soblen chercha ses vêtements, mais ne les trouva pas. À part le lit, son matelas, un drap, une couverture et un oreiller, la petite pièce n'abritait nul autre objet. La lumière provenait du sol mais sa source était invisible.

Soblen s'assit sur le lit. Il ne comprenait pas comment il pouvait se trouver là. Ses derniers souvenirs remontaient au moment où il avait été

chercher Smith Beffort à l'hôpital. L'ultime image qu'il en conservait était assez trouble : lui dans un taxi, et Beffort planté sur le bord du trottoir avec un gros pansement lui entourant la main gauche…

Ensuite, il avait dû s'endormir.

Pour ce qui était du présent, Soblen savait simplement qu'il venait enfin d'émerger d'une période stupéfiante pendant laquelle il n'avait vécu que d'alcool, et qu'il se trouvait sans aucun doute aux mains de miss Atomos. Son ami Sam Forbes était mort dans une cellule semblable à celle-ci et May Maxwell ne s'en était échappée que grâce à un miracle.

Soudain, les volets placés dans l'épaisseur de la porte se relevèrent et une voix féminine jeta :

— Recouchez-vous, docteur. La vue de votre anatomie ne nous choque pas, mais nous préférons ménager votre pudeur.

Soblen resta assis, se contenta de se couvrir de la couverture. Il n'avait entendu qu'une seule fois la voix de Mie Azusa. Pourtant il était persuadé que c'était elle qui l'épiait à travers les volets.

— Vous pouvez entrer, dit-il avec un calme qu'il ne ressentait pas.

Des verrous claquèrent et la lourde porte pivota, instantanément, Soblen reconnut Mie Azusa. Néanmoins, il comprit que c'était à Miss Atomos qu'il aurait affaire. La jeune fille portait une combinaison noire très moulante, de courtes bottes. L'homme qui l'accompagnait était un géant. Il était vêtu de la même façon, mais tenait un fusil désintégrateur.

— Avez-vous bien dormi, docteur ? demanda Miss Atomos.

— J'aimerais sortir d'ici, fit Soblen. Votre amabilité est agréable, mais je suis assez grand pour m'occuper seul de ma santé. Un temps.

— Ne vous vantez pas, docteur. Lorsque vous êtes arrivé ici, vous étiez ivre, et votre sang charriait tellement d'alcool que votre mort était prévisible dans les huit jours. Au cours de la nuit, nous vous avons fait subir une cure de désintoxication accélérée, mais vous n'êtes pour rien dans ce rétablissement. De nouveau livré à vous-même dans l'État de Floride, vous recommenceriez à boire de plus belle…

Les yeux noirs de Miss Atomos restaient braqués sur Soblen et il avait malgré tout le sentiment qu'elle ne le voyait pas.

— Si nous avons pris soin de vous, reprit Miss Atomos, c'est uniquement parce que vous représentez une valeur sur le plan scientifique. Demain, vous serez dirigé sur la cité Atomos. Là-bas, l'on vous opérera afin que vous soyez apte à servir notre cause.

Soblen se leva d'un élan.

— Vous êtes folle ! cria-t-il.

L'homme qui accompagnait Miss Atomos le renvoya sur le lit d'une pichenette.

— Restez tranquille, dit-il d'une voix métallique.

— Restez tranquille, répéta Miss Atomos en écho.

Il y eut un bref silence et la jeune fille dit :

— Vous serez opéré et vous travaillerez dans notre laboratoire d'essais. Beaucoup de savants vous attendent avec impatience car ils savent qu'après votre opération vos facultés créatrices seront multipliées.

— Qui sont ces savants ? demanda Soblen.

Après un nouveau silence, Miss Atomos répondit :

— Ils viennent de toutes les parties du globe. Le Monde a cru qu'ils avaient été enlevés par des puissances impérialistes ou communistes. En fait, certains d'entre eux sont dans la cité Atomos depuis plus de cinq ans. Nous avons également des chirurgiens, des médecins, qui sont parvenus à rendre notre race immortelle.

Soblen ricana.

— Foutaises ! M^me^ Atomos est morte depuis quatre mois !

Cette fois, le silence fut un peu plus long. Soblen imagina que le cerveau électronique, qui dictait ses paroles à Miss Atomos, venait d'avoir une panne, mais il n'en fut rien.

— M^me^ Atomos s'était empoisonnée, dit enfin la jeune fille de son ton monocorde, et elle aurait évidemment ressuscité si vos médecins légistes ne l'avaient autopsiée. En lui retirant son cerveau moteur et en la réduisant en charpie, vous l'avez condamnée à mort. Remerciez-la de son indulgence car, aujourd'hui, elle vous condamne à vivre éternellement. Vous appartiendrez au Grand Cerveau qui vous apportera ses connaissances et auquel vous apporterez les vôtres. Bientôt, docteur, vous parlerez toutes les langues, vous connaîtrez toutes les sciences et la vie que vous avez menée jusqu'alors vous paraîtra ridiculement banale. Dans quelque temps, les États-Unis seront vaincus. Nous attaquerons alors l'Amérique du Sud, puis l'Europe. Plus tard, le Monde nous appartiendra et nous serons unis car nos actes et nos pensées seront dirigés par le Grand Cerveau.

Soblen était pétrifié. Il demeura longtemps silencieux sans que ni Miss Atomos ni son compagnon ne fassent un mouvement. Ils se contentaient de le regarder fixement et il n'y avait rien d'humain dans leur attitude. Soblen

comprenait qu'ils n'étaient que des robots incapables d'initiatives personnelles. En bref, il ne discutait pas avec Miss Atomos mais avec une machine fantastique située sur une île en plein Pacifique.

La jeune fille et son garde du corps ne représentaient rien. Les réduire à l'impuissance serait un acte gratuit. Pour obtenir un résultat réellement efficace, il fallait détruire le cerveau électronique. Or, Miss Atomos l'avait affirmé, demain Soblen serait conduit sur la cité Atomos. C'était une occasion unique d'approcher le Grand Cerveau et de le court-circuiter… Comme il était vain de se rebeller, Soblen décida de ruser.

— Avant d'accepter, dit-il comme si on lui avait proposé un choix, j'aimerais savoir ce qui se passe actuellement en Floride.

La réponse se fit attendre quelques secondes.

— Actuellement, dit enfin Miss Atomos, et grâce à nos appareils, l'air que respire la Floride ne possède plus la moindre trace de vapeur d'eau. Demain, d'autres appareils disséminés sur toute la surface de l'État entreront en action. Alors, l'air deviendra irrespirable car il sera composé de cinquante pour cent de gaz carbonique. Ceci afin que la Floride devienne un désert. Mais déjà, un résultat très intéressant a été obtenu. Les hommes sont hors d'état de nuire en raison des quantités d'alcool absorbé et nos Bébés Crotales ont étranglé presque toutes les femmes.

Soblen réprima un hurlement.

— C'est impossible, dit-il d'une voix enrouée. Les Bébés Crotales sont morts !

— Ils sont vivants, docteur. Nous leur avons simplement retiré leur venin afin de pouvoir les traiter sans danger, mais ils sont en état d'hibernation et il est très facile de les réveiller par une décharge d'ondes magnétiques. C'est ce que nous avons fait ce matin. Ils ont tué des milliers de femmes américaines en moins de cinq minutes avant de retomber en léthargie. Les hommes et les enfants mourront demain.

— Étouffés ?

— Oui. Personne ne pourra respirer un air ne comportant plus que dix parties d'oxygène, quarante parties d'azote, contre cinquante parties de gaz carbonique. De plus nous escomptons la disparition totale de l'argon du néon, du krypton, du xénon et de l'hélium. Indépendamment des conséquences que nous venons de vous citer, il est évident que l'air ne véhiculera plus le son. En outre, son poids s'en trouvera modifié.

Soblen était atterré. Il ne mettait pas en doute une seule seconde les affirmations de la jeune fille. Il se rendait compte que le cerveau électronique, Miss Atomos, son garde du corps, et probablement d'autres hommes et femmes, formaient une entité indissoluble. C'était comme une énorme pieuvre dotée de milliers de tentacules dont chaque ventouse possédait une mortelle efficacité. Miss Atomos s'était exprimée au nom de la communauté. Elle n'avait jamais parlé à la première personne.

— Nous sommes invincibles dans tous les domaines, continuait la jeune fille, et nous dominerons le Monde en mécanique, en électronique, en cybernétique, en biologie, en neurologie, et en bionique. Les armes dites classiques qu'utilisent toutes les armées sont à nos yeux des jouets grotesques, aussi désuets que les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki.

Elle se tut, marcha à reculons vers la porte. Son garde du corps la suivit sans lâcher Soblen du regard. Ils franchirent le seuil et Miss Atomos demanda :

— Avez-vous d'autres questions à nous poser, docteur ?

Soblen se secoua.

— Je voudrais savoir où nous sommes ?

— Voulez-vous répéter ? fit le garde du corps.

— Voulez-vous répéter ? fit Miss Atomos.

Soblen grinça des dents. Il avait parlé à haute voix, et n'importe quelle personne en possession de toutes ses facultés naturelles aurait compris sa question. Il devinait que la transmission de ses paroles jusqu'au Grand Cerveau avait été mauvaise.

C'était hallucinant de converser avec une machine électronique par l'intermédiaire d'êtres humains !

— Je voudrais savoir où est situé cet abri, scanda-t-il en modifiant quelque peu sa demande.

L'habituel temps de silence se prolongea anormalement. Soblen ferma les yeux. Il ne pouvait supporter les regards morts qui pesaient sur lui.

— Docteur, dit plus lentement Miss Atomos, vous êtes en ce moment sous les Everglades, à quelques miles de Palm Beach.

— Quand serai-je transféré sur l'île ?

— Demain matin à la première heure, nous partirons d'ici…

Autre temps de silence, puis :

— Nous savons que vous espérez pouvoir nous détruire. D'autres avaient avant vous tenté cette folle entreprise. Ils pensaient en effet faire le sacrifice

de leur vie pour sauver l'humanité. Il ne s'agissait que de faire sauter une île peuplée d'inconnus et cela paraissait facile. Or, des hommes plus aptes que vous ont renoncé en retrouvant des êtres chers dans la cité Atomos. Docteur, vous réagirez comme eux car, sur l'île, vous allez revoir vos morts.

Livide, Soblen se dressa.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il la voix tremblante.

— Veuillez écouter cette liste de noms, docteur. Il s'agit d'hommes et de femmes que nous avons dû tuer, mais dont les cadavres n'ont jamais été retrouvés. Morts pour leurs familles et leurs amis, ils vivent éternellement sur notre île. Voici cette liste : Sam Forbes, Maggy Fairbanks, Gregory Maxwell, May Maxwell et leurs deux fils Jack et Greg…

— Non ! hurla Soblen, c'est impossible ! Vous mentez ! Le cadavre de Sam Forbes a été complètement calciné sous les yeux de Beffort et d'Akamatsu !

— Certainement pas, assura Miss Atomos de son ton monocorde. Sam Forbes était indestructible car il était déjà équipé d'un cerveau-moteur. Il s'est écroulé dans les flammes d'un bloc et son enveloppe charnelle a souffert, mais nous l'avons par la suite récupéré. Il était de nouveau sur pied trente minutes après le départ de Beffort et d'Akamatsu. Souvenez-vous, docteur, que son corps est demeuré introuvable.

— Je ne vous crois pas !

— Cela n'a pas d'importance, docteur. Demain, vous pourrez à nouveau voir Sam Forbes et tous ceux dont je viens de vous donner les noms. Vous reconnaîtrez également beaucoup d'autres personnes que vous supposiez défuntes et que nous avons sauvées. Il en est ainsi de John Twain, le chef de la police de Palm Beach, étranglé par erreur à la place de Smith Beffort.

— Twain a été transporté à la morgue ! cria Soblen.

— Il n'y est plus, docteur. C'était un homme intelligent et ses services seront fort appréciés sur l'île. Avez-vous besoin de renseignements complémentaires ?

Soblen la regarda avec horreur. Certes, elle n'était rien de plus qu'une espèce de mécanique humaine ; mais, pour l'instant, elle symbolisait tout ce que Soblen avait voulu détruire. En outre, il ne pouvait encore, bien qu'il s'y efforçât, parvenir à admettre que Mie Azusa était complètement ignorante du rôle diabolique qu'elle jouait en tant que Miss Atomos. comme Smith Beffort, il pensait que la jeune fille ne pouvait pas ne pas se souvenir…

— Ce matin, dit-il, vous êtes retournée au Hilton ?

— Nous n'avons pas compris, fit le garde du corps.

— Nous n'avons pas compris, répéta Miss Atomos.

Soblen crispa les mâchoires. S'il insistait, le Grand Cerveau apprendrait que Miss Atomos trahissait lorsqu'elle devenait Mie Azusa. N'était-il pas plus habile de se taire, de conserver cette inestimable alliée ?

— Vous m'avez appris, dit-il, que nous partirions pour l'île demain matin à la première heure. Le départ aura-t-il lieu avant que votre Grand Cerveau se repose ?

Sa question était insidieuse, tendait à faire avouer à la machine électronique qu'elle était hors de service chaque jour entre neuf et dix heures. Par ailleurs, c'était également un test. Si la machine répondait affirmativement, Soblen pourrait en conclure qu'elle raisonnait mais qu'elle était incapable de ruser.

— À l'heure de notre repos, répondit le Grand Cerveau par la voix de Miss Atomos, vous serez déjà dans notre cité. Ceci afin que vous puissiez reprendre contact normalement avec vos amis. Ensuite, l'on vous opérera, docteur, et vous deviendrez immortel. Maintenant, nous allons vous laisser. Avez-vous besoin de nourriture ?

— Non, fit Soblen. Quelle heure est-il ?

— Midi. Mais nous vous avons alimenté au cours de la nuit et vous pouvez attendre jusqu'à demain sans ressentir les effets de la faim ou de la soif. Néanmoins, si cela se produisait, veuillez simplement presser sur la porte. Une sonnerie préviendra votre gardien. Bonne journée, docteur…

Le garde du corps tira l'épais battant et celui-ci se referma avec un bruit sec. Les verrous grincèrent en rentrant dans leur logement et le silence retomba.

Soblen se retrouva solitaire, nimbé de lumière bleue dans sa prison de béton. Il avait la sensation d'être un cobaye enfermé dans sa cage avant la grande expérience. Ainsi, s'il ne trouvait pas, entre-temps, le moyen de fuir, il serait le lendemain transformé en robot à l'image de Mie Azusa, de Sam Forbes et de tous ceux qu'il avait crus à jamais disparus.

Il fit le tour de sa cellule, se suspendit à la grille de la bouche d'aération, essaya vainement de la faire remuer. C'était ainsi que May Maxwell avait réussi à s'enfuir de sa prison du lac Whitney, mais il était évident que ce genre de miracle ne pouvait se reproduire deux fois.

Découragé, Soblen s'allongea sur le lit. Il pensait que, dans vingt heures, l'air de la Floride deviendrait irrespirable, qu'il y aurait encore des milliers de morts, parmi lesquels on découvrirait fatalement Beffort, Akamatsu, Witturst et Cadogan…

CHAPITRE IX

Le Singe regarda la ville morte qui s'étendait devant lui et jeta son cigare. C'était un geste qu'il faisait rarement, et ce rouleau de tabac se consumant dans la poussière devenait l'emblème de sa perplexité, de son anxiété.

— Pour la première fois, dit-il, nous ne savons pas contre qui nous devons lutter. Les habitants mâles de cet État se sont mis à boire sans raison précise, et nous ignorons comment les femmes ont été étranglées…

— Depuis ce matin, coupa Akamatsu, tout a été très vite mais Witturst et moi avons tout de même travaillé. Nous avons suivi miss Atomos jusqu'aux marécages des Everglades. Là, elle nous a semés, après avoir abandonné sa voiture sur la rive d'un vaste étang. Ceci démontre que son refuge se trouve quelque part dans les marais.

— Vous auriez dû la suivre coûte que coûte, explosa le Singe.

Akamatsu resta de marbre.

— La découverte d'un étrange appareil fonctionnant grâce à l'énergie solaire nous a stoppés, dit-il calmement.

Il raconta tout ce qu'il savait sur ce sujet, signala que les sphères métalliques devaient pouvoir être facilement repérables du ciel et, en bref, répéta ce qu'il avait déjà dit à Beffort peu d'instants auparavant.

Maintenant, les yeux du Singe avaient repris leur éclat.

— Je comprends votre point de vue, Yosho, dit-il, mais il ne faut pas oublier que vous n'avez découvert qu'un seul appareil. Avant de mobiliser l'aviation des États-Unis dans cette œuvre de destruction, il faudrait obtenir la certitude que l'État est effectivement truffé d'engins de ce genre.

Cadogan s'interposa avec vigueur.

— Au point où nous en sommes, fulmina-t-il, j'ai dans l'idée que chaque minute qui passe ne fait qu'aggraver les choses ! La chaleur ne cesse de monter, Beffort est pratiquement hors de combat et dans quelques heures

nous ne vaudrons guère mieux. En outre, avez-vous pensé aux hommes et aux enfants qui…

— Assez ! trancha le Singe. Je veux bien admettre que ce climat vous rende tous agressifs, mais faites-moi au moins le plaisir de croire que je ne suis pas encore gâteux ! J'ai parlé d'évacuation. Si nous sauvons d'abord ceux qui tiennent sur leurs jambes, cela ne signifie pas que nous abandonnons les autres ! Palm Beach est au sud de la Floride. Les secours arriveront donc plus tard, mais ils arriveront ! En ce moment le nord de l'État est en pleine évacuation. L'armée de terre la marine et l'aviation ramènent les survivants sur la Géorgie et l'Alabama. C'est pourquoi je désire acquérir une certitude quant à l'existence des engins déshydrateurs avant de faire des avions un autre usage ! On ne transforme pas une ambulance en forteresse volante sans raison…

Il épongea la sueur qui coulait sur ses joues et ajouta :

— Je vais embarquer Beffort immédiatement, ainsi que Witturst. Pendant le trajet, j'observerai le sol et, si je repère de nombreuses sphères, l'aviation entrera en action sur-le-champ. Je suppose que vous avez l'intention de retourner dans les Everglades ?

— Tout juste, fit Cadogan. Nous allons nous procurer une barque légère afin d'inspecter les marais.

Le Singe grimaça.

— Tenez-vous sur vos gardes, prévint-il. Quand l'aviation attaquera, il ne fera pas bon se trouver à proximité d'une sphère. Par ailleurs, je vous expédie un hélicoptère dans l'heure qui suit. Il vous apportera des talkies-walkies et restera à votre disposition sur ce terrain. Au cours de votre expédition, je vous demande de garder le contact avec lui qui, de son côté, demeurera en contact avec mon Q.G. de Saint-George en Géorgie. Pas de zèle, pas d'actes téméraires. C'est bien compris ?

Akamatsu sourit.

— C'est compris.

Le Singe tourna les talons, grimpa dans l'avion où Witturst avait rejoint Beffort et fit un petit signe de la main avant de disparaître. L'appareil relança ses réacteurs, effectua un long et lent virage pour se placer face à la piste. Deux minutes plus tard, il décollait…

Cadogan fourra ses mains dans ses poches, claqua la langue.

— Et voilà ! dit-il, comme si un fait définitif venait de se produire.

Akamatsu l'entraîna vers la De Soto, se mit au volant et dit :

— Vous avez l'impression d'être coupé du monde ?

— C'est un peu ça. Après tout, nous ne sommes plus que deux à tenir debout dans cette ville. Je n'ai jamais été entouré d'autant de morts et d'agonisants…

Akamatsu mit le contact, passa les vitesses. La voiture quitta les limites du terrain, se glissa entre les bâtiments, lugubres avec leurs employés écroulés à leur poste, et prit la direction du port.

Dans les rues silencieuses, des véhicules divers étaient arrêtés le long des trottoirs, au beau milieu de la chaussée, et leurs conducteurs inertes paraissaient attendre un quelconque signal pour se remettre en route. Un peu partout, des hommes, des femmes et des enfants étaient allongés. Le soleil tapait sur cette incroyable immobilité de fin du monde, dispensait une intolérable chaleur dans laquelle tout semblait devoir prochainement se consumer comme dans les flammes de l'enfer.

Une odeur terrible commençait à planer sur la ville. Dans la fournaise, les chairs mortes entraient déjà en décomposition…

— Il nous faut une embarcation très légère, dit Akamatsu en s'efforçant de ne voir que sa route. Dans les marécages, nous serons quelquefois obligés de la porter…

Blafard, Cadogan alluma deux cigarettes, en tendit une à son compagnon et dit :

— Ce n'est pas que j'aie envie de fumer, mais l'odeur du tabac vaut mieux que cela, n'est-ce pas ? Si les services compétents n'interviennent pas rapidement, la Floride va crever sous les épidémies… À part ça, je pense, en effet, qu'il nous faudrait au moins un canot pneumatique.

Ils le trouvèrent à bord d'un yacht, l'arrimèrent sur le toit de la De Soto après en avoir détaché le moteur. Le canot était du type Océanic, parfaitement étanche, pouvant s'équiper d'une voile qu'il fallut également rejeter en raison de l'absence de vent. Cadogan rafla une paire de pagaies qui traînaient sur le pont du yacht abandonné, revint vers la voiture et dit à Akamatsu qui terminait de nouer la corde retenant le canot :

— Encore une trentaine de minutes avant l'arrivée de l'hélicoptère. Que diriez-vous d'un petit gueuleton ?

Akamatsu opina.

— L'idée est bonne, dit-il. Vous avez trouvé un frigidaire ?

— Suivez-moi.

Ils remontèrent sur le yacht, trouvèrent la cuisine. Une petite cabine qui la jouxtait renfermait une installation radio en parfait état.

— En cas de pépin, dit Cadogan en dévorant une cuisse de poulet froid, ce yacht pourrait très bien nous tirer d'affaire. Il est rapide, taillé pour la haute mer et son réservoir est plein à ras bord.

— Vous savez naviguer ?

— Assez pour mener ce rafiot au Mexique…

Tout en parlant, il furetait dans les placards de la cuisine. Brusquement, il tomba en arrêt devant un spectacle qui lui fit pousser un sifflement. Akamatsu quitta son siège.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il.

— Une réserve de whisky !

Le Japonais s'avança. Le fond du placard était garni de bouteilles non décapsulées, mais ceci ne pouvait justifier l'étonnement du G'man.

— Je ne vois rien de surprenant là-dedans, dit Akamatsu.

— Regardez mieux. Ces bouteilles sont couvertes de poussière !

— En effet. Et alors ?

Cadogan haussa les épaules, referma la porte et dit :

— Je trouve cela bizarre. Dans ce pays tout le monde picole ferme depuis quinze jours. Dites-moi pourquoi les propriétaires de ce bateau ne buvaient pas.

— Ma foi, je n'en sais rien. Croyez-vous que ce soit réellement d'une importance quelconque ? D'ailleurs, il se peut que ce yacht ne soit ici que depuis hier.

— Non, réfuta Cadogan. J'ai vu ses câbles d'amarrage, sa chaîne d'ancrage, et je puis affirmer que ce rafiot est au mouillage depuis au moins un mois.

Akamatsu alluma une cigarette, but un verre d'eau et dit :

— Tout ceci ne m'intéresse pas, Cadogan. Il est temps de retourner sur le terrain.

— *Okay*, vous avez certainement raison.

Ils remontèrent sur le pont, sautèrent sur le quai. Cadogan prit place dans la De Soto aux côtés d'Akamatsu et dit, tandis que la voiture démarrait :

— En tout cas, ce yacht peut nous être utile.

— C'est aussi mon avis. Comment s'appelle-t-il ?

— Le « Somota ».

La voiture traversa de nouveau la partie est de Palm Beach et pénétra sur le terrain d'aviation trois minutes avant l'heure fixée.

---oOo---

Le pilote de l'hélicoptère se nommait Gaylord. Il était roux, taillé dans la masse. Ses mains étaient d'énormes battoirs, mais il avait la voix aussi douce qu'une coulée de miel. Son mécanicien s'appelait Robinson. Il était long, sec, avec des angles partout. Ses gestes étaient lents, mesurés, économiques. C'était un très bon mécanicien et un très bon mitrailleur.

L'hélicoptère pouvait contenir dix hommes, volait à 300 kilomètres à l'heure, possédait un système de climatisation que Cadogan et Akamatsu appréciaient particulièrement. L'appareil avait été placé sous un hangar vide et les quatre hommes l'occupaient.

— Ces talkies-walkies, disait Gaylord, ont une portée maxi de cinquante kilomètres en terrain plat. Ils sont assez légers et vous pourrez les transporter sans peine, même dans les marais. Je vous signale qu'ils sont étanches et qu'en cas de bain forcé, ils resteront en état de marche. Le Singe demande que vous émettiez toutes les quinze minutes. Nous resterons à l'écoute. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas.

— Quoi de neuf au sujet des sphères ? demanda Akamatsu que la question préoccupait.

Gaylord tapota son poste émetteur-récepteur.

— Nous avons capté un message du Singe alors que nous survolions le Cap Kennedy. L'aviation doit s'apprêter à décoller à l'heure qu'il est. De Cap Kennedy à Palm Beach, nous avons personnellement repéré une bonne vingtaine d'engins brillants répondant aux caractéristiques signalées par le Singe. Si vous voulez mon avis, les chasseurs vont les percer comme des écumoires !

Robinson demanda :

— À Saint-George, on dit que miss Atomos est traquée et qu'on va la coincer d'un moment à l'autre ?

Cadogan ricana.

— Si quelqu'un la traque, je voudrais bien savoir où il se planque ! Dites-vous que nous ne sommes que quatre sur ce coin de Floride.

— Nous avons aperçu des employés dans les bâtiments.

— Ouais. Vous avez aperçu des hommes inconscients et des femmes mortes ! Ici c'est le désert, mon vieux. Dans une heure ou deux, vous

sentirez l'odeur des cadavres pour peu que vous sortiez de cette banane… J'ignore ce qu'on raconte à Saint-George, mais je sais que miss Atomos a tué plus de monde en soixante minutes que M^me^ Atomos pendant toute son existence !

Il chargea son talkie-walkie sur son dos et dit, avec une certaine amertume :

— Quant à la traquer et à l'arrêter, c'est plus vite dit que fait. Nous savons qu'elle est dans les Everglades, voilà tout.

— Et ce n'est déjà pas mal, ajouta Akamatsu.

Quand ils prirent place dans la De Soto, Gaylord et Robinson étaient un peu moins fringants qu'à leur arrivée.

---oOo---

La voiture s'immobilisa en bordure de la 441. Akamatsu et Cadogan en descendirent. Instantanément, ils sentirent que la chaleur avait baissé de plusieurs degrés.

— Bon sang ! jubila Cadogan, il fait presque frais. Pourtant, le soleil tape toujours autant… Si c'est le résultat de la mise hors-service du déshydrateur que vous avez trouvé, je crois qu'après l'intervention des avions l'air redeviendra respirable.

Le front du Japonais se plissa.

— L'opération n'est pas commencée, dit-il, et j'ai la conviction qu'elle ne sera pas aisée. Gaylord prétend que les chasseurs détruiront facilement les sphères. Je ne suis pas de son avis.

— Vous devenez pessimiste !

— Simplement réaliste, rectifia Akamatsu. Les sphères ne sont pas grosses. Vues du ciel elles auront la dimension d'une pièce d'un dollar. Si nous trouvions le laboratoire de miss Atomos, nous obtiendrions un résultat plus rapide. C'est à cela que nous devons nous atteler, Cadogan !

Le G'man dénoua la corde retenant le canot pneumatique, et dit, en la rejetant par-dessus le toit de la voiture :

— Pour être attelés, nous le serons ! Il faut trimbaler ce canot jusqu'à l'étang, sans oublier les pagaies et les talkies-walkies… Il est loin, cet étang ?

Akamatsu l'aida à descendre le canot en répondant :

— Les distances sont difficiles à évaluer lorsqu'on avance dans un paysage aussi uniforme que celui-ci. Néanmoins, je sais qu'il nous faudra

pour le moins marcher pendant une vingtaine de minutes…

Dix minutes plus tard, Akamatsu appela l'hélicoptère.

— Vous êtes en retard, reprocha Gaylord. N'oubliez pas de nous contacter de quart d'heure en quart d'heure ! Le Singe commençait à se faire des cheveux.

— Tout va bien, assura Akamatsu. Nous sommes dans le marécage. Avez-vous des nouvelles de l'aviation ?

— Elle arrive. Pensez à rentrer votre tête quand les chasseurs vous survoleront, et n'oubliez pas notre contact de quatorze heures !

Akamatsu coupa, replaça le talkie-walkie sur son épaule et reprit l'extrémité du canot. Il marchait devant, suivait très exactement les traces de roues qu'avait laissées la Buick de miss Atomos. La chaleur, bien que plus supportable, était malgré tout assez forte pour que chaque effort nécessite une dépense d'énergie considérable. Ils progressèrent encore un moment, escaladèrent une petite butte et découvrirent subitement l'étang qui paraissait s'étendre à l'infini avec ses îlots innombrables, ses épais massifs de roseaux, ses bancs d'herbes immobiles.

— Où est la bagnole ? s'enquit Cadogan à mi-voix.

— Elle devrait être là, dit-il. Voyez. Les traces s'arrêtent au bord de l'eau…

Cadogan s'approcha, examina la berge. Les traces n'allaient pas plus loin, ne continuaient pas dans la vase. On eût dit que la voiture avait été enlevée par une grue installée sur une grosse embarcation. Seulement, c'était impensable car l'eau peu profonde n'autorisait pas ce genre de performance.

Akamatsu se baissa, balaya de la main une fine poudre noirâtre qui tapissait le sol et dit :

— Fusil désintégrateur… Cette poussière représente probablement tout ce qui reste de la Buick. Nous brûlons, Cadogan !

Le G'man regarda autour de lui avec inquiétude.

— Compte tenu des circonstances, dit-il je trouve que le mot est plutôt mal choisi ! Qu'est-ce que nous pouvons faire contre un rayon désintégrateur ?

Akamatsu dégaina son Colt Cobra.

— Rien de changé, fit-il froidement. Vous empoignez votre arme et vous essayez de tirer avant celui qui tient le fusil. Mourir d'une rafale de mitraillette ou d'un coup de rayon, ça revient au même, n'est-ce pas ?

Cadogan opina sans enthousiasme. Il lui semblait que son 38 était une arme dérisoire, comparé aux engins terrifiants dont disposait miss Atomos.

— Amenons le canot, souffla Akamatsu.

Ils le tirèrent sur le sol sec, le mirent à l'eau et montèrent à bord. Un instant après ils ramaient lentement vers l'îlot le plus proche.

CHAPITRE X

Smith Beffort commença à se rendre compte de ce qui se passait autour de lui environ deux heures après avoir été assommé par Akamatsu. Il reprit pied brutalement, sans période transitoire, à la façon d'un plongeur qui remonte comme un bouchon à la surface.

— Alors, demanda le Singe, comment vous sentez-vous ?

— Bien, répondit aussitôt Beffort. Qu'est-ce que je fais dans ce lit d'hôpital ?

Le Singe alluma un cigare.

— Ce bureau est peint en blanc et nous sommes dans les locaux de la police. On a juste dénoué votre cravate avant de vous allonger sur ce lit. Pendant que vous respiriez de l'oxygène en bouteille, un toubib a soigné votre doigt. Théoriquement, vous devriez être en bonne forme. Est-ce le cas ?

Beffort se dressa sur ses coudes. Sa vision était nette, son pouls normal. Seule, sa nuque était légèrement douloureuse à l'endroit où Akamatsu avait frappé.

— C'est le cas, dit-il. Pouvez-vous m'expliquer ce qui m'est arrivé sur le terrain d'aviation de Palm Beach ?

Le Singe toussota.

— Vous êtes tombé dans les pommes, mentit-il.

— Ce bureau est situé à Palm Beach ?

— Nous sommes à Saint-George, en Géorgie. L'air de la Floride contient un gaz étrange qui a la propriété de plonger dans l'ivresse ceux qui le respirent. Son action est assez lente, mais provoque infailliblement chez l'homme le besoin de boire. Nous ne savons pas encore pourquoi les femmes échappent à son action, et l'on parle d'hormones comme toujours dans ces cas-là.

— Et les enfants ?

— Ils sont hébétés, mais redeviennent normaux après un séjour de trente minutes sous une tente à oxygène. Cependant, ils restent incapables de nous dire ce qu'ils ont fait depuis hier soir. Il en est de même pour les hommes qui remplissent les hôpitaux, les cliniques d'Alabama et de Géorgie. Quant aux femmes, c'est définitif. Elles sont mortes par strangulation au cours de la matinée…

Beffort se leva, enfila son veston qui reposait sur le dossier d'une chaise, mit ses chaussures. À cause du pansement qui lui emprisonnait la main gauche, le Singe dut lui nouer ses lacets.

— Je pense qu'Akamatsu, Cadogan et Witturst sont restés à Palm Beach ? s'enquit Beffort.

Le Singe fit une dernière boucle, se redressa.

— Witturst était mal en point et je l'ai ramené. Mais le Japonais et Cadogan sont en cet instant dans les Everglades. Ils sillonnent les marais à bord d'un canot pneumatique. Venez dans l'autre pièce, nous allons prendre de leurs nouvelles.

Beffort le suivit dans une salle où était installé un puissant poste émetteur-récepteur. Écouteurs aux oreilles, un homme du F.B.I. local maintenait le contact avec l'hélicoptère posé sur l'aéroport de Palm Beach.

— Quoi de neuf ? demanda le Singe.

— Rien. Gaylord attend le contact de quatorze heures quinze. En dernier lieu, le canot débordait d'un îlot que Cadogan et Akamatsu venaient de visiter…

— Et l'aviation ?

— J'ai intercepté des appels destinés à l'état-major de Valdosta. Les chasseurs ont déjà détruit quatre-vingts sphères disséminées entre la frontière et Gainesville. Elles sont généralement disposées à intervalles réguliers, mais leur concentration est plus forte autour des agglomérations.

L'homme tira sur sa cigarette qui menaçait de s'éteindre et ajouta, après avoir lâché un nuage de fumée :

— Le général Stuart a expédié une escadrille sur Palm Beach avec mission de nettoyer les Everglades. Régions de Palm Beach et de Broward. Les chasseurs sont passés au-dessus de Cocoa à quatorze heures dix.

Le Singe consulta sa montre, vira vers Beffort en mâchonnant son cigare et dit :

— Dans quinze secondes, Akamatsu va appeler l'hélico…

Beffort opina distraitement. Il pensait à Mie Azusa.

---oOo---

Le canot pneumatique évoluait doucement entre les roseaux et se rapprochait silencieusement d'un autre îlot. Dans ce fouillis végétal, la navigation n'était pas facile. Les deux hommes transpiraient malgré la température plus clémente et leur chemise collait à leur peau.

Seul Cadogan ramait. À l'avant du canot, revolver en main, le Japonais scrutait l'étang. Il savait par expérience comment miss Atomos pouvait détecter leur présence : micros ultrasensibles et caméras automatiques étaient les espions habituels dont il fallait le plus se méfier.

Cadogan claqua des doigts pour attirer l'attention de son équipier et lui désigna sa montre. Akamatsu fit signe qu'il avait compris. Il s'empara d'un talkie-walkie, en déplia l'antenne télescopique et pressa le bouton d'émission.

— Canot appelle, dit-il à mi-voix.

— J'écoute, répondit Gaylord. Où en êtes-vous ?

— Nous allons aborder le deuxième îlot. Tout va bien.

— Si vous êtes à proximité d'une sphère, prévint le pilote, méfiez-vous car les chasseurs arrivent.

— *Okay*. Terminé.

— Prochain contact à quatorze heures trente. Terminé.

Akamatsu reposa le talkie-walkie, reprit son Colt Cobra, pivota derechef vers l'avant. À petits coups de rame, Cadogan amena le canot sur la berge. La toile épaisse racla le fond vaseux et l'embarcation s'immobilisa. Soudain, le silence fut troublé par un ronronnement lointain, puis, presque instantanément, un avion passa en rase-mottes dans un grondement de tonnerre.

Sous le déplacement d'air, les roseaux se couchèrent, l'eau se mit à clapoter et un nuage de poussière s'éleva en tourbillonnant au-dessus de l'îlot.

L'avion effectua un autre passage. Ses mitrailleuses crachèrent le feu sur une proche mais invisible cible et l'appareil s'éloigna dans le sifflement rageur de ses deux réacteurs.

Maintenant, le canot tanguait et la poussière était si épaisse que les deux hommes n'y voyaient pas à dix mètres. Akamatsu sauta néanmoins sur le sol que le soleil avait durci, fit signe à Cadogan de débarquer à son tour. Ce

dernier le rejoignit. Il tenait son 38 et portait en bandoulière le second talkie-walkie.

Sans un mot, en étouffant le bruit de leurs pas, ils s'éloignèrent avec précaution en suivant le bord de l'eau. Ils avaient décidé de ne parler qu'en cas de stricte nécessité, et ce fut sans doute à cause de cela qu'ils perçurent un bruit léger qui s'élevait du sommet de l'îlot.

Ils se figèrent immédiatement, tendirent l'oreille. Le bruit ressemblait à celui qu'émet une girouette en pivotant autour de son axe. Comme la poussière retombait, les deux hommes distinguèrent un appareil bizarre qui tournait à la façon d'un radar. De loin, il ressemblait à une pancarte fixée à une mince tige métallique, mais Akamatsu ne s'y trompa point.

Il s'allongea en faisant signe à Cadogan de l'imiter et il se mit à ramper en direction du canot. Il ne pouvait l'expliquer au G'man, mais il était certain que ce qu'ils avaient vu était une caméra rotative que le passage fracassant de l'avion avait mise en mouvement. Cela laissait sous-entendre que le refuge-laboratoire de miss Atomos se trouvait à proximité, que des dizaines de caméras du même type balayaient inlassablement les marécages. La liaison micros-caméras était ainsi prouvée, et il devenait quasiment miraculeux que les deux hommes n'eussent pas déclenché plus tôt ce redoutable mécanisme.

Dans ce paysage où rien ne bougeait quelques instants auparavant, l'eau qui clapotait depuis le passage du chasseur devenait une précieuse alliée. Tout bruit serait fondu dans ce murmure continu auquel venaient s'ajouter les chuintements des roseaux dont les tiges se redressaient. Un homme à l'écoute ne pouvait qu'être trompé par les micros.

Restait la télévision. Pour le moment, la poussière noyait encore les choses de son voile poudreux. Akamatsu comprit qu'il fallait mettre ce sursis à profit. Il laissa Cadogan passer devant lui, attendit qu'il soit assis dans le canot et repoussa celui-ci d'un solide coup de pied avant de s'y installer.

— Revenons sur la berge, souffla-t-il. Désormais, nous connaissons l'emplacement du refuge de miss Atomos, mais encore faut-il que nous sortions vivants des marais pour que notre découverte soit efficace.

Ils ramèrent furieusement, passèrent une première ligne de roseaux. De là, l'îlot n'était plus visible, mais Akamatsu savait que des micros pouvaient avoir été installés en avant-garde.

Ils adoptèrent donc une nage plus silencieuse qui les porta au-delà du premier îlot sur lequel ils n'avaient rien trouvé. À partir de ce point, la zone de sécurité était atteinte.

Akamatsu appela l'hélicoptère. Il était quatorze heures trente-cinq et Gaylord était sur des charbons ardents.

— Ne faites plus ce genre d'omission, aboya-t-il. Le Singe était déjà prêt à faire sauter des paras !

— Ne criez pas, demanda poliment le Japonais. Votre voix porte loin et nous ne sommes qu'à une centaine de brasses du refuge de miss Atomos.

— Bon Dieu ! hurla le pilote, vous l'avez trouvé !

— Nous arrivons, fit Akamatsu.

Et il coupa le contact. Gaylord criait vraiment trop fort.

---oOo---

Le docteur Soblen somnolait. Le silence qui l'entourait était celui d'un tombeau et même la bouche d'aération ne laissait filtrer aucun bruit. Dans de telles conditions, le temps n'a plus de limites.

Soblen n'aurait su dire s'il se trouvait là depuis une heure ou depuis huit. Son estomac ne le tiraillait point, il n'avait pas soif, n'éprouvait nul besoin naturel. Il savait seulement qu'il était vivant. Soudain, les verrous claquèrent et la porte s'ouvrit sur le garde du corps de miss Atomos. Il fit deux pas dans la cellule, laissa tomber les vêtements qu'il portait.

— Habillez-vous, docteur. Nous partons dans dix minutes.

— Vingt-quatre heures ont déjà passé ? fit Soblen avec incrédulité.

Il y eut l'habituel temps de silence et l'homme dit :

— Non, mais nous sommes dans l'obligation d'abandonner notre refuge. Vos amis ont détruit un grand nombre de nos appareils. Il faut que nous changions nos plans.

— Vous voulez dire que vous n'êtes plus en mesure d'étouffer la Floride ?

— C'est cela. Un incident technique nous a empêchés de poursuivre notre action, mais nous allons employer d'autres moyens pour paralyser cet État. Habillez-vous.

Soblen quitta son lit, commença à enfiler ses vêtements. Il y trouvait un certain plaisir. C'était un peu comme s'il rentrait chez lui après une longue absence. Dans l'une des poches de son veston, il découvrit ses lunettes et s'empressa de les remettre.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Vous le savez, docteur. Nous retournons sur l'île.

— Comment ?

— Un sous-marin nous attend dans le port de Palm Beach.

Afin de gagner du temps, Soblen s'habillait avec lenteur. Il pensait qu'un sous-marin ne passe pas inaperçu, espérait que la police ou l'armée finirait par le repérer.

— Un submersible ne va pas très vite dit-il. Quand arriverons-nous à destination ?

— La cité Atomos est une île flottante docteur. Elle est capable de s'enfoncer à de très grandes profondeurs et elle peut se déplacer plus vite qu'aucun de vos navires. En ce moment, elle nous attend au large de Palm Beach.

Soblen tressaillit. Jusqu'alors, il s'était imaginé que l'île évoluait dans le Pacifique. Or, elle se trouvait maintenant dans l'Atlantique, plus précisément dans le détroit de Floride, et n'avait probablement jamais été plus vulnérable. Coincée entre les Bahamas et la côte est, c'est-à-dire en un point où les grands fonds sont inexistants, l'île flottante prenait un risque certain pour récupérer miss Atomos.

Soblen pensait que s'il parvenait à s'échapper et à prévenir les autorités, l'île pourrait être prise au piège. Il noua ses lacets, jeta un coup d'œil oblique sur son gardien.

L'homme était puissant, lourd, mécanisé. D'un coup de poing, il pouvait tuer Soblen, mais sous condition d'en avoir préalablement reçut l'ordre.

Entre la force et la rapidité d'exécution il y a une marge d'importance. Soblen fonça brutalement, passa entre la cloison et son gardien. Il accrocha la porte qu'il entraîna dans sa course, pivota sèchement et poussa un verrou tandis que le battant se refermait avec fracas. Tout ceci n'avait tenu qu'à des dixièmes de seconde. Chaque geste avait parfaitement été lié avec le précédent et la chance s'en était mêlée.

Soblen ne savait pas comment il avait fait, mais une chose était certaine : il se trouvait dans le couloir.

Il imagina que le Grand Cerveau, qui avait automatiquement enregistré la scène, devait à la même seconde donner ses directives pour que toute retraite soit coupée. Des hommes, et miss Atomos en personne, étaient probablement en marche afin de stopper la ridicule tentative du prisonnier… Soblen n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire. Il savait qu'il lui fallait trouver au plus vite le moyen d'échapper aux regards de ses

poursuivants car c'était évidemment par eux que le Grand Cerveau était renseigné.

Brusquement, Soblen comprit qu'il venait de découvrir le point faible de cette redoutable organisation. Cela devenait d'une simplicité enfantine. Il suffisait de quelques grenades lacrymogènes !

Sans yeux, le Grand Cerveau redeviendrait une machine. Rien qu'une machine…

Soblen cessa de rêver. Il était dans un abri souterrain mieux gardé qu'une forteresse et il ne disposait pas d'autres armes que ses mains et son intelligence. Il se mit à courir droit devant lui, au beau milieu du tunnel bétonné qu'éclairait faiblement l'étrange clarté bleuâtre que diffusait le sol. Il se souvenait que Beffort et Akamatsu avaient également évolué dans un refuge semblable à celui-ci et qu'ils y avaient trouvé une salle bourrée de matériel.

Il déboucha dans une pièce ronde et nue, vit un escalier métallique qui s'élevait autour d'un axe central, et en commença sans hésiter l'escalade. Il s'efforçait de ne pas faire de bruit et essayait de se déplacer aussi vite que possible. Il agirait ainsi tant qu'il serait assuré de ne pas tourner en rond, tant qu'il ne se heurterait pas à une force supérieure ou à un obstacle infranchissable.

Un étage plus haut, Soblen entendit un martèlement de pas. Il se jeta dans un coin d'ombre, s'écrasa contre le mur. Ses vêtements clairs pouvaient se confondre avec la teinte du béton. Les pas se rapprochèrent. Deux hommes, portant la fameuse combinaison et les courtes bottes, passèrent non loin de lui. Ils n'étaient pas armés et avançaient sans hâte.

Soblen les regarda disparaître dans l'escalier et se glissa dans un nouveau couloir. Celui-ci était moins bien éclairé que les précédents. Une certaine humidité y régnait. Soblen franchit un coude, se trouva brusquement devant une porte. Indécis, il s'immobilisa. Fallait-il ouvrir cette porte ou revenir en arrière ?

— Avancez, docteur, fit la voix de miss Atomos.

Soblen serra les dents, se plaqua contre le mur.

— Ne faites pas l'enfant, reprit miss Atomos. Vous étiez obligé d'arriver là où vous êtes, et nous n'avons rien fait pour vous en empêcher. Si vous résistez, cela sera très désagréable pour vous.

La porte glissa de bas en haut et disparut dans le plafond. Au même instant, trois hommes surgirent du coude que Soblen venait de franchir. Le

docteur reconnut son gardien et les deux hommes qui étaient passés devant lui alors qu'il tentait grotesquement de se dissimuler dans l'ombre. Le trio obstruait tout le couloir, avançait comme un rouleau compresseur.

Soblen capitula. Il passa la fente qui marquait l'emplacement de la porte, pénétra dans un tunnel où stationnait un camion bâché.

— Venez ici, fit miss Atomos. Nous n'attendions plus que vous pour quitter cet endroit.

La jeune fille était déjà dans le camion. Soblen fut soulevé de terre par son gardien et se retrouva assis sur un banc. Des hommes en noir l'entouraient. Ils étaient armés de fusils désintégrateurs et le fixaient attentivement de leurs yeux morts.

Les autres montèrent, la bâche se rabattit et le camion démarra en faisant grincer ses vitesses.

Soblen se laissa aller contre le dossier de bois. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir.

CHAPITRE XI

Lorsque le camion transportant le docteur Soblen s'ébranla, Akamatsu et Cadogan étaient sur le point d'atteindre l'aéroport. La De Soto roulait à vive allure sur le tronçon ouest est de la 441, tandis que le camion progressait lentement, sous terre et à la façon d'une taupe, en direction de la sortie du tunnel.

Dans cette course involontaire, mettant en compétition des adversaires qui ignoraient encore qu'ils se rejoindraient en fin de compte, la De Soto avait évidemment l'avantage.

Le camion devrait revoir le jour à l'intérieur d'un parc entourant une villa inhabitée, suivre ensuite la secondaire 46 jusqu'au front de mer et parcourir une section de la fédérale 1 avant d'arriver au port, alors que la De Soto en était toute proche.

Cadogan engagea la voiture sur la bretelle de dérivation conduisant au terrain, et dit ;

— Le réservoir de cette bagnole est presque à sec. Il faudra faire le plein à la première occasion.

— Vous n'avez que l'embarras du choix, fit Akamatsu. Ce ne sont pas les pompes à essence qui manquent.

Puis il reprit, en changeant de sujet :

— Depuis que les chasseurs ont détruit les sphères, j'ai la sensation que le vent se lève. J'espère que le canot pneumatique ne sera pas entraîné sur l'étang.

— Pour nous, ce ne serait pas une grosse perte. Savez-vous que nous sommes des pilleurs ? Les gens du Somota seront en droit de nous demander des comptes lorsque le calme sera rétabli. Et je ne parle pas de cette voiture, louée par Beffort dans des conditions que nous ignorons et à laquelle il manque une aile !

Akamatsu haussa les épaules.

— Il n'y aura pas de problème en ce qui concerne la voiture, dit-il. Le nom du loueur est gravé sur cette plaque. Quant aux propriétaires du Somota…

Il se tourna brusquement vers Cadogan.

— Vous avez bien dit Somota ?

— Oui, puisque c'est le nom du yacht. Pourquoi cela vous semble-t-il tout à coup étrange ?

Akamatsu lui agrippa le bras et dit, avec excitation :

— Cadogan, votre méfiance était justifiée ! Ce yacht porte le nom inversé de nos ennemis ! Atomos égale Somota !

Cadogan freina brutalement, et la De Soto s'immobilisa face à l'entrée de l'aéroport en faisant hurler ses pneus.

— Bon sang ! s'exclama le G'man, comment cela nous a-t-il échappé quand nous étions à bord ? J'ai eu ce nom sous le nez pendant au moins trente secondes !

Akamatsu s'empara d'un talkie-walkie.

— Faites demi-tour, dit-il à Cadogan. Je préviens Gaylord que nous allons au port…

Tandis que le G'man exécutait une rapide manœuvre, l'homme de la Tokkoka enclenchait son appareil.

— Canot appelle.

— Parlez ! cracha Gaylord qui se tenait constamment à l'écoute.

Akamatsu lui expliqua pourquoi lui-même et Cadogan retournaient au port, mais le pilote explosa :

— Le Singe attend que vous indiquiez l'emplacement du refuge pour envoyer les bombardiers ! Vous croyez que c'est le moment d'aller vous balader ?

— Prenez une carte, répliqua froidement Akamatsu, je vais vous donner les coordonnées…

— Allez-y, grogna le pilote, j'ai tout ce qu'il faut à portée de la main.

Akamatsu lui indiqua le point des Everglades où se trouvait l'abri souterrain de miss Atomos et dit en terminant :

— Nous avons abandonné là-bas un canot pneumatique. Il est de couleur claire et les pilotes pourront le prendre comme jalon puisqu'il est situé à cent brasses, plein Est de l'abri.

— *Okay*. Restez à l'écoute un instant…

Cadogan accéléra dans une ligne droite. La De Soto traversait de nouveau la ville morte. La chaleur n'était plus aussi écrasante, mais la légère brise qui venait du large transportait des odeurs horribles de cadavres en décomposition.

— Souhaitons, murmura Cadogan, que les hommes et les enfants ne se réveillent pas dans ce charnier…

Akamatsu ne répondit pas. Il attendait que Gaylord le rappelle. Il imaginait que le pilote devait être en communication avec le Singe et que ce dernier allait prendre immédiatement le mors aux dents. Dans ces cas-là le Singe ne badinait pas. Il connaissait le danger que représentait une action Atomos. Le laboratoire et la partie des Everglades qui l'encadrait seraient sans aucun doute écrasés sous un déluge de bombes.

— J'appelle canot, lança Gaylord.

— Parlez, fit Akamatsu.

— Le Singe me prie de vous transmettre ses félicitations. Par ailleurs, il vient d'envoyer deux vedettes rapides en direction du port. Elles sont chargées d'arraisonner le Somota au cas où celui-ci parviendrait à vous échapper. En outre, le destroyer Missouri croise au large de Palm Beach. Il est prêt à soutenir les vedettes. Appelez-moi dès que vous aurez du nouveau et n'oubliez pas de me contacter tous les quarts d'heure, même si c'est le calme plat. Compris ?

— Compris.

Gaylord coupa et Akamatsu déposa le talkie-walkie sur la banquette.

— Nous arrivons, fit Cadogan en prenant un dernier virage.

La De Soto déboucha sur le quai et les deux hommes découvrirent la perspective polychrome du port et de la plage. Le Somota était toujours amarré au même endroit et aucune agitation ne se manifestait à son bord Cadogan stoppa la voiture dans l'ombre que dispensait le mur de la digue, coupa le contact, le silence était épais, mais les arbres et là mer commençaient à frémir sous le vent. Ce retour à l'état naturel avait quelque chose de lénifiant. Il semblait que la fin du sortilège Atomos soit liée au réveil des éléments.

— Nous y allons ? proposa Cadogan.

Akamatsu endossa les bretelles d'un talkie-walkie, dégaina son Colt Cobra.

— Allons-y, dit-il, mais avec prudence. Si quelqu'un veille à bord du yacht, notre présence est déjà signalée.

Cadogan s'empara du second talkie-walkie, baissa le cran d'arrêt de son 38 et les deux hommes descendirent de voiture. Ils longèrent le quai en restant dans l'ombre de la digue, s'immobilisèrent à quelques mètres du yacht.

— Ne mettons pas nos œufs dans le même panier, dit Akamatsu. Couvrez-moi pendant que je monte à bord.

Cadogan s'abrita derrière une bitte de fonte, fit signe qu'il était prêt, Akamatsu s'élança, franchit en courant l'étroite passerelle, se glissa sur la plage avant. À cet instant, un bruit de moteur le fit se retourner. À l'autre bout du quai, un vieux camion venait d'apparaître et progressait en ferraillant le long de la digue.

Cadogan émit un léger coup de sifflet et Akamatsu comprit qu'il avait aussi reconnu le camion de la fédérale 441 auquel la De Soto avait concédé une aile avant d'échapper à son attaque.

---oOo---

Le docteur Soblen épiait ses gardiens depuis la sortie du tunnel. Il s'était levé plusieurs fois sous prétexte de prendre son mouchoir dans sa poche, de tirer sur ses plis de pantalon ou d'améliorer son inconfortable position, et personne n'avait tenté de le retenir. Dans le camion, il disposait donc d'une certaine liberté de manœuvre qu'il était bien décidé à mettre à profit dès la première occasion.

Soblen n'était pas agressif, mais il était terriblement tenace et n'avait absolument pas peur des risques qu'une nouvelle tentative d'évasion pourrait lui faire courir.

La bâche n'avait pas été complètement refermée et, quand elle se soulevait, Soblen apercevait la route et les arbres qui la bordaient. Ainsi, il sut que le camion arrivait au Port de Palm Beach lorsque les arbres disparurent et furent remplacés par des câbles d'amarrage et des poupes de bateaux. Jusque-là Soblen n'avait pas cru en ses chances, sauter sur la route, c'était se placer en terrain découvert, s'exposer au tir mortel d'un fusil désintégrateur. Par contre, l'eau devenait un élément favorable.

Soblen n'avait rien d'un athlète, mais il était très bon nageur…

Cadogan regardait venir vers lui le vieux camion. Il ne doutait pas que ceux qui l'occupaient soient des serviteurs de miss Atomos et son index se crispait instinctivement sur la détente de son arme. Cadogan n'avait jamais été réellement engagé dans une action directe contre feu M^me^ Atomos et son sentiment prédominant était fait de peur panique en voyant s'approcher ce

véhicule ferraillant, apparemment inoffensif, mais qui ne pouvait pas manquer de contenir sous sa bâche déteinte les pires moyens d'extermination.

D'autre part, Paul Cadogan était un impulsif. Ses réflexes fonctionnaient plus vite que son cerveau. Il pensa que, pris entre le camion et le yacht, lui et Akamatsu n'auraient aucune chance de s'en tirer si une échauffourée se produisait.

Quand le camion fut à bonne portée, le G'man ouvrit le feu. Sa première balle émietta le pare-brise. La deuxième creva le pneu avant droit. Le véhicule effectua immédiatement une embardée qui lui fit traverser toute la largeur de la digue et il heurta violemment l'épais mur de protection. À cette seconde précise, le docteur Soblen bondit par-dessus la ridelle. Il boula comme un lapin sur les pavés inégaux, se redressa avec une surprenante vivacité, sprinta et plongea entre deux bateaux.

Akamatsu, comprenant que le drame était inévitable, avait appelé Gaylord dès le premier coup de feu. Il vit passer Soblen mais n'en continua pas moins de parler dans son micro :

— Amenez-vous ! cracha-t-il. Ne vous occupez pas de nous. Essayez d'expédier le yacht par le fond. Miss Atomos doit être dans ce camion et…

Trois hommes en noir sautèrent à terre. Cadogan se découvrit et vida son chargeur sur eux. L'un des hommes leva le fusil désintégrateur qu'il portait, le pointa sur le G'man. Il y eut un éclair éblouissant, un chuintement de papier froissé. Cadogan et la bitte de fonte qui était censée le protéger s'enflammèrent et tombèrent en poussière.

— Faites attention, prévint Akamatsu, ils ont des fusils désintégrateurs !

— Nous décollons, lui répondit Gaylord. Tirez-vous de là en vitesse ! Un bombardier se déroute afin de nous donner un coup de main…

— Je plonge, fit Akamatsu.

Il passa sous la rambarde, se laissa glisser dans l'eau. Le Somota était entouré de bateaux et il n'eut aucun mal à s'éloigner sans se faire voir. Accroché à une chaîne, il jeta un coup d'œil sur le quai. Miss Atomos avançait à pied vers le yacht. Un groupe d'hommes armés des terrifiants fusils l'encadraient. Plus près, le vent commençait à disperser les cendres de Cadogan.

Soudain, un sifflement de pales déchira l'air.

Akamatsu vit surgir l'hélicoptère au ras des toits. Il amena le talkie-walkie devant sa bouche et cria :

— Reprenez de la hauteur, Gaylord ! Leurs fusils désintégrateurs portent à trois cents mètres ! Méfiez-vous, ils sont sur la digue !

— Z'en faites pas ! répliqua le pilote avec excitation.

L'hélicoptère s'éleva d'un jet pendant que ses mitrailleuses balayaient la digue et le Somota. Deux des compagnons de miss Atomos s'écroulèrent sous la force d'impact des projectiles, puis se relevèrent aussitôt. Ils étaient sûrement gravement atteints, mais le cerveau moteur qu'ils portaient dans le crâne leur conférait réellement l'immortalité… Akamatsu s'éloigna d'un crawl puissant, passa entre deux bateaux et aperçut le docteur Soblen qui était accroché à une bouée.

— Soblen !

Le savant se retourna, cria quelque chose qu'Akamatsu n'entendit pas, car l'hélicoptère venait à nouveau d'ouvrir le feu contre le Somota. Le yacht vibra sous les rafales de balles explosives. Une sourde détonation se produisit à son bord et le bâtiment s'environna de fumée. Une seconde après, des flammes jaillirent de sa cheminée, s'élevèrent très haut dans le ciel.

Akamatsu comprit que le réservoir de carburant avait été touché, tira mentalement son chapeau à Robinson et nagea jusqu'à Soblen.

— Alors, docteur, comment ça va ?

— Bien, indiqua laconiquement Soblen. Pouvez-vous me dire pourquoi l'hélicoptère s'acharne sur ce yacht alors que miss Atomos a l'intention de fuir à bord d'un sous-marin ?

Akamatsu s'accrocha à la bouée. Le Somota brûlait maintenant comme une torche et des débris incandescents fendaient l'air en sifflant.

— Il n'y a pas de sous-marin dans le port dit-il. Où avez-vous été tirer ce canard, doc ?

— Croyez-moi sur parole, Yosho ! J'étais prisonnier de miss Atomos et je sais qu'elle compte s'embarquer avec ses hommes à bord d'un sous-marin.

Akamatsu appela Gaylord :

— J'ai retrouvé Soblen, dit-il lorsque le contact fut établi. Il affirme qu'un sous-marin se trouve dans le port. L'apercevez-vous ?

— Non, mais fichez le camp ! Le bombardier arrive. Il va lâcher ses prunes et quand il repartira Palm Beach n'aura plus de digues, plus de quais, et plus un seul bateau !

— Nous ne pouvons pas bouger ! Miss Atomos et sa troupe peuvent nous apercevoir ! Leurs fusils ne pardonnent pas !

L’hélicoptère passa en trombe et Gaylord répondit :

— Rien à craindre de ce côté. Ils viennent tous de décamper à bord d’une voiture qui stationnait sur la digue. J’aurais pu canarder la bagnole, mais le yacht passait avant tout, n’est-ce pas ?

— *Okay*, vous avez fait du bon travail. Maintenant, suivez cette voiture, Gaylord. Nous allons essayer de quitter cet endroit avant qu’il soit trop tard…

L’hélicoptère s’éloigna dans le sifflement de ses pales.

— Venez, doc, fit Akamatsu.

Les deux hommes nagèrent jusqu’au quai se hissèrent sur la terre ferme et se mirent à courir vers les maisons. Ils avaient une centaine de mètres à parcourir avant de sortir de la digue. Derrière eux, le Somota brûlait toujours, commençait à prendre de la bande. Ses amarres se brisaient les unes après les autres avec des claquements de fouet, et le bateau voisin se hérissait de flammes.

— L’intervention du bombardier est désormais inutile, haleta Soblen. Dans quelques instants tous les bateaux brûleront et si miss Atomos a regagné la ville, c’est que le submersible n’était pas au rendez-vous !

Comme il ralentissait, Akamatsu l’empoigna par le bras afin de l’obliger à reprendre sa course.

Ils n’étaient qu’à la moitié de la digue quand le bombardier apparut dans le ciel. Il volait assez haut, mais le chapelet de bombes qu’il lâcha était très visible du sol.

Akamatsu et Soblen se jetèrent à terre, roulèrent contre le mur de la digue et le déluge annoncé par Gaylord s’abattit sur le port.

Deux bombes tombèrent d’abord au centre de la rangée de bateaux, non loin des deux hommes, et les coulèrent sans rémission. Puis, le Somota fut touché de plein fouet. Pulvérisé, il s’éparpilla alentour et ses débris enflammés stridulèrent dans l’espace tandis que la digue tremblait sous les impacts.

Une accalmie se produisit pendant que le bombardier faisait demi-tour et les deux hommes se remirent à courir en direction du rivage. Maintenant, les bateaux qui n’avaient pas été coulés flambaient. La digue avait perdu son phare et des vagues énormes déferlaient le long des quais écroulés.

Le bombardier effectua un passage afin de juger des résultats de son attaque, s’éloigna au-dessus de Palm Beach et fit un autre virage.

Courant toujours dans la poussière et la fumée, les deux hommes atteignirent enfin l'esplanade où s'amorçait la digue. Là, ils étaient hors de danger. Ils traversèrent la rue, s'abritèrent sous un porche.

Le port était méconnaissable et le fracas des explosions roulait encore sur la ville morte.

— Regardez ! cria Soblen.

La tourelle d'un sous-marin émergeait des flots. Le submersible roula sur lui-même et sa quille vint effleurer la surface tandis qu'une longue traînée d'huile se répandait dans le port.

À son retour, le bombardier fit bonne mesure. Il largua ses bombes sur le sous-marin déjà agonisant. Celui-ci fut broyé, éclata comme une coquille de noix et disparut définitivement sous les flots.

Miss Atomos pouvait déchirer son billet de retour…

CHAPITRE XII

Tandis que le submersible disparaissait dans les remous et les déflagrations des bombes, une escadrille de B-57 pilonnait les Everglades.

Soblen et Akamatsu sentaient le sol trembler sous leurs pieds et les vitres des immeubles vibraient continuellement. Un énorme nuage noir s'élevait à l'Ouest, se teintait de rouge chaque fois qu'une bombe au napalm embrasait les marécages.

Une mouette se montra brusquement. Elle sauta la digue, se laissa glisser sur l'aile en un long vol plané. Son œil rond semblait examiner le port en flammes, les débris noircis qui flottaient sur l'eau huileuse, comme s'il se fût agi d'un nouvel et inquiétant univers. Enfin, elle franchit le petit môle et se posa sur la plage.

C'était le premier animal vivant que les deux hommes voyaient depuis leur arrivée à Palm Beach.

Le docteur Soblen, qui n'avait jusqu'alors eu le loisir de penser à autre chose qu'à sauver sa peau, se souvint des paroles prononcées par son gardien. Il se tourna vers Akamatsu et dit en essuyant les verres de ses lunettes :

— Vous ne m'avez pas demandé où ce sous-marin devait nous conduire, Tosho ?

— C'est vrai, docteur, mais reconnaissez que le moment était peu indiqué.

Il observa le visage grave du savant, et ajouta :

— Allez-vous m'annoncer une nouvelle catastrophe ?

Soblen secoua la tête.

— Pas exactement. Le sous-marin devait nous emmener sur la cité Atomos. Elle doit actuellement se trouver au large de Palm Beach et y demeurera probablement tant que Miss Atomos et ses compagnons n'auront pas été récupérés.

Les yeux du Japonais se plissèrent.

— Pensez-vous que nous sommes en mesure de la détecter et de la détruire ?

— Peut-être. Mais il faut tout d'abord que vous sachiez que Sam Forbes, Maggy Fairbank, Gregory et May Maxwell, ainsi que leurs deux fils, se trouvent sur l'île !

Des rides barrèrent le front d'Akamatsu.

— Je ne comprends pas, dit-il. Pourquoi diable Miss Atomos s'est-elle emparée de leurs cadavres ?

— Ils sont vivants, Yosho !

— Impossible, doc !

Soblen lui répéta les confidences de Miss Atomos et dit pour conclure son invraisemblable histoire :

— Je devais moi-même être opéré demain matin. Si je n'avais pas bénéficié de votre aide pour m'enfuir, je serais à mon tour devenu un robot soumis aux directives du Grand Cerveau !

Akamatsu resta muet un instant et dit :

— Tout ceci est hallucinant, mais nous avons du moins la certitude que le Grand Cerveau et ceux qui lui obéissent sont neutralisés chaque jour pendant une heure ! Il faut que nous prévenions le Singe et Smith Beffort de cet état de choses…

Il appela Gaylord par l'intermédiaire du talkie-walkie, qu'il n'avait pas lâché malgré son poids, et entra instantanément en contact avec l'hélicoptère. Il révéla au pilote que l'île flottante était à proximité de la côte est de la Floride et une conversation s'engagea entre Akamatsu et le Singe avec Gaylord servant de relais.

Comme Miss Atomos et ses hommes avaient abandonné la De Soto avant de disparaître dans les rues de Palm Beach, il fut décidé que la ville serait évacuée en priorité et bloquée par l'armée. En outre, la marine devait fermer le détroit de Floride.

La manœuvre consistait à maintenir Miss Atomos sur place et l'île flottante dans le détroit, jusqu'au lendemain matin neuf heures. C'était une sorte de trêve, mais elle était obligatoire.

Ce même jour, la vie reprit son cours normal dans tout l'État.

Les sphères avaient été détruites par l'aviation et l'air était redevenu parfaitement respirable. Toute menace immédiate paraissait écartée mais, en raison des révélations du docteur Soblen, la police, l'armée et la population

restaient en état d'alerte. Une fantastique hécatombe de Bébés Crotales fut réalisée dans l'après-midi sur la totalité du territoire et le portrait-robot de Miss Atomos fut diffusé par la presse.

Palm Beach, complètement évacuée dès vingt et une heures, devint la ville la plus déserte du Monde. L'armée l'encerclait. On était assuré que Miss Atomos et ses redoutables serviteurs s'y trouvaient toujours qu'ils ne pourraient franchir les barrages à la faveur de la nuit.

En mer, la marine veillait. Le détroit de Floride était devenu un piège terrible d'où même un poisson ne pouvait s'échapper.

De la terrasse du Hilton, le Singe contemplait les rues vides. À ses côtés, Soblen, Akamatsu et Beffort fumaient en silence. Une tension particulière flottait dans l'air.

— Ainsi, marmonna le Singe sans se retourner, ils vous ont laissé entendre qu'ils attaqueraient avec d'autres moyens ?

Soblen releva le nez.

— Sans plus de précision, souligna-t-il.

La nuit était épaisse. À l'horizon, les lumières des navires de guerre formaient des guirlandes éparses et, plus près sur les trottoirs et la chaussée, les lampadaires jetaient leurs halos blafards. Devant l'hôtel, trois voitures blindées équipées de lance-flammes stationnaient. Elles encadraient une jeep réservée au Singe et la De Soto de Beffort. La voiture avait été retrouvée non loin du port. Son réservoir était à sec, ce qui expliquait pourquoi Miss Atomos l'avait abandonnée. Depuis le plein avait été fait et la voiture était en bon état de marche, mais Beffort se demandait en quelle circonstance il pourrait l'utiliser.

Car, et là était le dilemme, rien ne saurait être entrepris tant que Miss Atomos resterait cachée. Il en allait de même en ce qui concernait la cité Atomos. L'île pouvait demeurer sous l'eau pendant des mois sans risque, et la marine se fatiguerait avant elle.

Les États-Unis croyaient avoir la situation bien en main, mais ça n'était qu'une impression.

— En définitive, fit le Singe, nous en sommes réduits à la défensive…

C'était une constatation particulière qui rejoignait l'opinion générale. Il n'y eut pas de commentaire. Le Singe tira sur son cigare et reprit :

— Nous en sommes réduits à la défensive et aux suppositions. Comment voyez-vous la suite des événements, Smith ?

Beffort jeta son mégot, l'écrasa sous sa semelle.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Nous avons affaire à une machine dont les réactions sont imprévisibles. Nous pensons que le Grand Cerveau ne quittera pas le détroit sans Miss Atomos. C'est une opinion ridicule ! À l'heure qu'il est, l'île est peut-être à des milles de Palm Beach et nous ignorons si le Grand Cerveau n'a pas tué Mie Azusa et ses compagnons avant de prendre la fuite… Comme vous venez si bien de le dire, nous en sommes réduits aux suppositions !

Le Singe se retourna. La pointe incandescente de son cigare brillait comme un signal.

— Et vous, docteur, vous n'avez rien à dire ?

Soblen se racla la gorge.

— Je ne suis pas de l'avis de Smith, dit-il. Pendant ma courte captivité, j'ai eu la sensation que le Grand Cerveau et chacun de ses membres formaient un bloc indissoluble. Je ne crois pas que l'esprit de M^me^ Atomos, matérialisé par cette machine électronique, puisse se résoudre à perdre ses serviteurs. L'organisation Atomos a besoin de bras pour fabriquer les appareils qui doivent détruire les États-Unis et chaque fois que l'un de ces morts vivants disparaît, l'ensemble perd de son efficacité. Donc, je pense que l'île restera dans le détroit aussi longtemps que Miss Atomos sera enfermée dans Palm Beach.

Le Singe s'assit.

— Il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas, dit-il. Si Miss Atomos et ses séides sont immortels, pourquoi se sont-ils enfuis lorsque l'hélicoptère a mitraillé et incendié le Somota ?

Akamatsu prit la parole :

— L'immortalité ne confère pas à Miss Atomos le pouvoir de rejoindre l'île flottante à la nage. Le Grand Cerveau a enregistré la destruction du sous-marin et c'est de lui qu'est venu l'ordre de repli. Maintenant, il ne faut pas oublier que tout ceci était peut-être prévu !

— N'exagérons pas, pria Soblen.

— Il a raison, intervint Beffort. L'organisation Atomos n'est jamais prise de court. Chaque acte en prépare un autre et rien n'est jamais improvisé. Cette nuit, je ne serais pas surpris si une attaque de grande envergure était lancée contre Palm Beach…

Le Singe haussa les épaules.

— Attaquer cette ville ne rimerait à rien, objecta-t-il. À moins que Miss Atomos ne soit en péril, le Grand Cerveau n'a aucune raison d'intervenir.

Or, les maisons ont été fouillées pendant l'évacuation et nous n'avons pas découvert pour autant le lieu où elle se terre. Dites, Smith, vous n'auriez pas une petite idée à ce sujet ?

Beffort lui jeta un coup d'œil surpris.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

Le Singe tira sur son cigare et dit innocemment :

— C'est vous qui avez reçu Mie Azusa dans votre chambre. Je me demandais simplement si elle ne vous a pas fait certaines confidences…

— Je vous ai dit comment se sont déroulées nos entrevues, fit Beffort mal à l'aise. La jeune fille qui venait chez moi n'avait rien de commun avec Miss Atomos et elle ne se souvenait même pas comment elle arrivait jusqu'au Hilton. Demandez donc à Soblen ce qu'il pense de ce dédoublement de la personnalité.

Le docteur eut un geste de lassitude.

— Ne revenons pas là-dessus, Beffort. Il est évident que Sam Forbes, Maggy Fairbank et les Maxwell ne servent pas le Grand Cerveau de gaieté de cœur.

— Ils sont morts ! aboya le Singe. Mie Azusa est vivante et personne ne me fera croire qu'elle agit sous la contrainte ! Je suis intimement persuadé que cette fille a joué la comédie afin de vous attirer plus facilement dans un piège !

Il se leva, pointa son cigare sur Beffort et déclara :

— N'oubliez pas, Smith, qu'elle a vidé un chargeur sur vous juste après votre première rencontre. Vous avez échappé à la mort par miracle, mais le lendemain elle est revenue avec une arme chargée. Pouvez-vous affirmer qu'elle n'avait pas l'intention de faire une nouvelle tentative ? Pouvez-vous affirmer que le Grand Cerveau existe ?

Comme Beffort restait muet, il reprit :

— Personne ne m'ôtera de l'idée que Mie Azusa est l'héritière volontaire de M^me^ Atomos. C'est elle qui dirige les opérations et, si une machine électronique fonctionne quelque part, il est évident que Mie Azusa l'a mise en route. Que certains membres de l'organisation aient été opérés est moins invraisemblable. Le cerveau-moteur a été créé pour vaincre les résistances. Ainsi, Mie Azusa aurait dû évidemment faire opérer le docteur Soblen afin d'obtenir sa collaboration.

— Où l'aurait-elle fait opérer ? demanda Beffort.

— Sur l'île, renvoya le Singe.

— Donc, ironisa Beffort, vous admettez l'existence de la cité Atomos, celle d'une extraordinaire organisation, mais vous niez qu'une machine puisse faire fonctionner tout cela !

— Dans toute réalisation, articula doucement le Singe, il y a obligatoirement une intervention humaine. Seule la nature échappe à cette loi.

— La main fut celle de M^me^ Atomos, jeta Beffort. Vous vous hérissez parce que des hommes obéissent à une machine, mais cette machine ne s'est pas fabriquée spontanément. Disons qu'un être humain a inventé le Grand Cerveau pour soumettre d'autres êtres à sa volonté posthume et cela paraîtra plus clair.

— Je n'y crois pas, s'entêta le Singe.

Il se leva, consulta sa montre et dit :

— Il est plus de minuit. Je vais me coucher et je vous conseille d'en faire autant car, demain matin, à neuf heures, il faudra être fin prêt.

— Je veille encore un instant, décida Beffort.

— Moi également, dit Akamatsu.

Le Singe écrasa son cigare.

— Et vous, docteur ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas sommeil, affirma Soblen. Après avoir goûté aux cellules de Miss Atomos, j'apprécie beaucoup la fraîcheur de cette terrasse.

Le Singe leur souhaita une bonne nuit et s'éloigna. Il descendit l'escalier conduisant aux salles de jeux, traversa le bar supérieur et prit l'ascenseur.

Soblen et Beffort avaient retrouvé leurs chambres respectives. Akamatsu et le Singe venaient d'occuper les chambres 306 et 308 situées au même étage. Eddy Witturst dirigeait les patrouilles qui sillonnaient la ville à bord de voitures équipées de lance-flammes. Une équipe de surveillance s'était installée au rez-de-chaussée, mais l'hôtel était quasiment désert.

Le Singe atteignit le troisième étage, prit pied sur le palier et avança vers sa chambre. Il en poussa la porte, tendit la main afin de donner la lumière et eut l'impression que le plafond s'écrasait sur son crâne, il tenta de se retenir, mais ses jambes plièrent et il s'écroula. Sa dernière vision fut celle de deux hommes en combinaison noire qui se penchaient sur lui, puis il éprouva une violente douleur au niveau du cœur et perdit connaissance.

L'un des hommes le chargea sur son dos, son compagnon le précéda dans le couloir désert en tenant fermement son fusil désintégrateur et ils disparurent derrière la porte de l'escalier de service.

Aux environs d'une heure du matin, Akamatsu et Soblen allèrent se coucher. Smith Beffort fuma une cigarette, puis quitta le Hilton par la porte principale. Il salua le lieutenant qui commandait la section veillant sur l'hôtel, monta dans la De Soto, et s'éloigna en direction du port.

Il agissait sans plan déterminé, simplement parce qu'il savait ne pas pouvoir trouver le repos tant que Mie Azusa serait en danger. Beffort n'avait jamais aimé avant de connaître la jeune fille. Il approchait de la trentaine et, comme tous ceux dont le cœur est neuf, était victime du fameux coup de foudre qui précède infailliblement l'amour-passion.

Ceci eût d'ailleurs été plutôt bénéfique si un destin cruel n'avait voulu qu'il tombât justement amoureux de la femme qu'il était chargé de réduire à l'impuissance.

Morne, Beffort stoppa sur le quai que quelques réverbères éclairaient. Là-bas, sur la digue bombardée, Paul Cadogan avait trouvé la mort. À côté, le Somota n'était plus qu'une épave noircie et, en travers du port, le sous-marin coulé devait obstruer complètement la passe entre le môle et la digue. Çà et là, des bateaux flottaient la quille en l'air et des mâts émergeaient de l'eau sombre, tels des bras de noyés.

Au large, les lumières de l'escadre scintillaient et tout autour de la ville, des projecteurs déchiquetaient la nuit de leurs faisceaux blafards. Palm Beach était cerné comme aucune ville ne l'avait été ; mais le silence dans lequel elle baignait était celui d'une tombe.

Beffort passa en première et lança la De Soto vers la poste centrale. C'était à proximité de ce bâtiment que Miss Atomos avait abandonné la voiture. Beffort s'arrêta à l'angle des deux rues qu'on lui avait indiquées regarda les immeubles. Miss Atomos pouvait se cacher dans n'importe lequel d'entre eux…

Beffort quitta l'endroit, vira autour de la place et se trouva soudain devant la maison détruite de John Twain, le chef de la police tué à sa place dans la chambre 300. Il allait descendre de la De Soto lorsqu'une voiture de patrouille surgit. Elle se gara et Witturst sauta sur le trottoir.

— Nous vous cherchons depuis un moment, jeta-t-il.

— Vous avez besoin de moi ?

— Plutôt ! Le Singe a disparu ! C'est Akamatsu qui s'en est aperçu en se rendant au bar. Il ne pouvait pas dormir. Dans le couloir, il a constaté que la porte du Singe était entrouverte…

— Il y a combien de temps ? coupa Beffort.

— Une vingtaine de minutes. Depuis, des recherches ont été entreprises sans résultat.

— *Okay*, fit Beffort, retournons au Hilton !

Les deux voitures s'éloignèrent et le canon d'un fusil désintégrateur rentra à l'intérieur d'une des pièces de la maison en ruine. C'était là que Miss Atomos et ses hommes s'étaient réfugiés. Là que le Singe avait été transporté.

À une minute près, Beffort avait failli être désintégré et Miss Atomos en personne tenait le fusil. Si elle n'avait pas tiré, c'était uniquement parce que la voiture de Witturst était équipée d'un poste radio et qu'il y avait beaucoup trop de monde à son bord…

CHAPITRE XIII

À six heures du matin, le Singe n'avait toujours pas été retrouvé. On savait simplement qu'il avait quitté le Hilton par la porte de service. Cette conclusion était obligatoire, logique par déductions, mais n'établissait pas une certitude. Personne ne s'était imaginé que le Hilton puisse être attaqué par Miss Atomos. On s'était contenté de boucler les portes de l'intérieur, mais n'importe qui avait pu se glisser dans l'hôtel par un soupirail ou une fenêtre.

La thèse de l'enlèvement ne fut admise que très tard, lorsque les équipes de recherches annoncèrent tour à tour que les postes de garde de la périphérie n'avaient aucune nouvelle du Singe.

Le jour s'était levé. La journée allait être belle, chaude, sans nuage. Le vent soufflait du large, balayait un ciel uniformément bleu, soufflait sur la terre sèche et craquelée par quinze jours de terrible canicule.

En certains points, l'eau potable manquait et on disait que le lac Okeechobee avait atteint son niveau le plus bas depuis cent cinquante ans. L'air était pur, les mouettes jouaient en piaillant sur le rivage, mais la mer était plate comme une plaque de verre.

Pas une vaguelette, pas une frange d'écume, rien.

— C'est incroyable, estima Soblen. Avec un vent pareil, on devrait avoir des vagues d'au moins un mètre…

C'était d'autant plus surprenant que l'escadre qui gardait le détroit avait fait savoir qu'elle était durement secouée. Sur la côte est, la météo indiquait un vent soufflant à près de cent kilomètres à l'heure. De nombreux arbres étaient arrachés et un avion militaire avait été plaqué au sol juste après avoir décollé. À Palm Beach, le vent était aussi violent mais, par un inexplicable caprice de la nature, il passait au-dessus de la ville sans provoquer le moindre dégât…

À huit heures trente, la tempête balayait toute la côte est, de Fernandina Beach à Key West. Les bateaux devaient rester au port, les avions étaient dans l'impossibilité de prendre l'air et la route du littoral devint impraticable. Au large, les navires de guerre se cramponnaient mais leur situation était précaire.

Et, toujours, Palm Beach reposait dans sa morne torpeur face à son morceau d'océan que nulle ride ne plissait…

Seul maître à bord depuis la disparition du Singe, Smith Beffort attendait l'heure H. Les opérations devaient primitivement commencer à neuf heures précises, mais l'aviation grommelait et la marine n'était pas chaude.

Au téléphone, le général Stuart explosa :

— Nous ne pouvons pas décoller ! Nos appareils sont dans les hangars et les hommes ne tiennent pas debout sur les terrains ! Il faut ajourner notre intervention !

Par radio, l'amiral Patton fit, en termes plus mesurés, connaître son opinion :

— Mes bâtiments sont dans l'incapacité d'intervenir efficacement depuis sept heures du matin. Notre ligne est brisée, et un sous-marin est en difficulté à un mille de Key Largo. Pas question de grenadages ou de torpillages dans de telles conditions. Si vous ne m'accordez pas l'autorisation de gagner la haute mer, je ne réponds plus de rien.

À huit heures cinquante-cinq, la Maison-Blanche demanda à l'aviation et à la marine de rester sur leurs positions, et d'exécuter les ordres, coûte que coûte. Les militaires protestèrent. Un débat s'engagea entre les sénateurs, le Président et les plus hautes autorités de l'armée, si bien qu'à l'heure H la confusion la plus complète régnait et que chaque ordre était automatiquement suivi d'un contrordre.

À neuf heures, Beffort donna l'ordre aux patrouilles de regagner leur Q.G., renvoya l'équipe qui gardait le Hilton et s'installa dans la De Soto, face à l'hôtel, après avoir délégué ses pouvoirs au docteur Soblen et à Akamatsu.

Ce qu'il faisait était tout à fait en dehors de la ligne tracée par le Singe quelques heures auparavant, mais la confusion dans laquelle se débattait le pays autorisait la mise en application de n'importe quelle initiative privée.

À neuf heures deux, Mie Azusa traversa l'avenue. Elle portait une combinaison noire et de courtes bottes. Son allure était vive, mais son fin visage était marqué par le désespoir.

Beffort lança la voiture, stoppa à la hauteur de la jeune fille, ouvrit la portière. Sans un mot, Mie Azusa s'installa à son côté, se suspendit à son cou, et se mit à pleurer.

Beffort, étrangement ému, lui caressa les cheveux.

— Où vous êtes-vous réveillée, Mie ? demanda-t-il doucement.

— Dans une maison sans toit, répondit-elle.

Beffort éprouva un choc. Il lui avait posé cette question machinalement, sachant fort bien qu'elle ne se souvenait jamais de quel endroit elle venait et voilà que le voile semblait sur le point de se déchirer.

Il maîtrisa son impatience, garda la tête de la jeune fille au creux de son épaule et dit sans cesser de la caresser :

— Cette maison se trouve loin d'ici ?

— Non, Smith.

— Seriez-vous capable d'y retourner ?

— Je crois que oui.

Elle leva les yeux sur lui et ajouta :

— C'est la première fois que je m'éveille ailleurs que dans la rue, depuis que je viens vous voir au Hilton. Par contre, je porte l'uniforme que nous portons sur l'île. Smith, ceci signifie que je vais très prochainement vous quitter.

Beffort la serra contre sa poitrine.

— Pour l'instant, dit-il, le Grand Cerveau ne fonctionne pas. Conduisez-moi à la maison sans toit, Mie. Nous y trouverons peut-être le moyen de faire échec à cette machine électronique.

Elle secoua ses mèches brunes, et dit avec résignation :

— Vous savez aussi bien que moi que c'est inutile. La maison dans laquelle j'ai repris conscience est déserte et j'ignore totalement comment j'y suis venue. Pourquoi les rues sont-elles vides, Smith ?

Beffort éluda la question, et décida en faisant démarrer la De Soto :

— Indiquez-moi le chemin. Vous êtes sortie de cette avenue, n'est-ce pas ?

Il roula jusqu'au croisement, vira lentement. Mie Azusa lui saisit le bras et supplia :

— Nous n'avons plus que peu de temps à passer ensemble et c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons. Arrêtez la voiture, mon chéri. Je veux rester entre vos bras.

Beffort la dévisagea. Son regard était dur, ses mâchoires crispées et ses mains puissantes blanchissaient en étreignant le volant.

— Je ne puis me résigner à vous perdre sans rien tenter, articula-t-il d'un ton ferme. D'autre part, quelqu'un envers qui j'ai beaucoup d'amitié a disparu et je suis sûr que ce sont vos hommes qui l'ont enlevé.

— Mes hommes ? souffla la jeune fille.

— Vous ne pouvez vous rappeler, mais il s'est passé pas mal de choses depuis notre dernière entrevue, Mie. Quand vous devenez Miss Atomos, le Grand Cerveau vous domine complètement. Vous êtes alors l'incarnation du mal, le reflet vivant de l'esprit démoniaque de M^me^ Atomos. Cette ville ne compte plus un seul habitant et une armée l'encercle car le Monde entier sait que vous y êtes cernée. En outre, nous sommes certains que l'île flottante se trouve en ce moment quelque part au large de Palm Beach. Nous devions l'attaquer, mais la tempête nous gêne considérablement.

— La tempête ? s'étonna Mie Azusa. Ici le soleil brille et il n'y a pas le moindre souffle de vent !

Beffort stoppa la De Soto, se tourna vers sa compagne.

— Je n'ai pas le temps de tout vous raconter, mais sachez cependant que mon ami, le docteur Soblen, a été votre prisonnier. Au cours de sa détention, il a appris de votre bouche divers détails qu'il nous a communiqués après son évasion. Un yacht et un sous-marin ont été détruits. Le submersible devait vous ramener sur l'île. À la suite de sa disparition, vous avez reçu l'ordre de vous cacher avec vos hommes. Voilà, en bref, ce qui s'est passé depuis hier matin.

Mie Azusa cacha son visage dans ses mains et gémit :

— Je ne me souviens de rien, Smith. C'est affreux.

Beffort lui saisit sèchement le poignet.

— Écoutez, fit-il d'une voix tendue, il faut que vous m'aidiez ! Si nous ne trouvons pas le moyen de mettre hors d'état le Grand Cerveau avant la fin de l'heure qui court, il se passera des choses très graves. D'abord, vous regagnerez l'île. J'ignore comment, mais je pense que votre voyage se fera par la mer, car les eaux sont comme figées à proximité de Palm Beach. Vos techniciens ont certainement fabriqué des appareils capables de dompter les éléments. Ils les utilisent depuis ce matin pour que la marine ne puisse intervenir, et pour que l'aviation reste au sol. Les États-Unis sont désarmés avant d'avoir pu engager un semblant d'action ! Mie, vous devez m'aider !

La jeune fille se révolta brusquement :

— Comment ? Je ne sais rien, je ne me souviens de rien ! Ce que vous venez de m'apprendre ne me concerne pas, Smith ! Je vous ai quitté hier matin. Pour vous, il s'est écoulé vingt-quatre heures depuis que j'ai franchi le seuil de votre chambre. Moi, j'ai dormi…

Beffort agita une main apaisante. Il comprenait qu'il se heurtait continuellement à un mur infranchissable en essayant de faire appel aux souvenirs de sa compagne. Il persistait à vouloir prendre ce problème d'une façon logique, alors que les données de ce même problème étaient inexistantes.

Il remit la voiture en marche et dit :

— Conduisez-moi à cette maison sans toit, Mie.

— Vous ne trouverez rien, Smith…

Il ne répondit pas, ralentit à un carrefour.

— À droite ou à gauche ?

— À gauche.

Beffort tourna, vit la poste centrale. Brusquement, il sut que la maison ne pouvait être que celle de John Twain. Dans la nuit, il avait déjà eu envie d'y pénétrer, mais l'intervention d'Eddy Witturst l'avait détourné de son projet.

— C'est ici, dit Mie Azusa.

C'était bien la maison de Twain. Beffort arrêta la De Soto le long du trottoir, consulta sa montre. Il était neuf heures douze.

— Vous voyez, murmura la jeune fille, cette maison est en ruine. Je suis certaine que…

— Taisez-vous, intima Beffort, et venez avec moi. Nous causerons plus tard.

Ils descendirent, traversèrent le trottoir, passèrent dans le jardin par la grille qui était grande ouverte. Beffort avançait sans hésitation et Mie Azusa le suivait pas à pas. Ils contournèrent les ruines, pénétrèrent dans l'habitation par l'entrée principale.

Le silence était complet, lourd de menaces imprécises.

Dans le vestibule, la jeune Japonaise s'accrocha à Beffort.

— N'y allez pas, Smith…

Elle était livide. Beffort la repoussa doucement et demanda :

— Dans quelle pièce vous êtes-vous réveillée ?

— Ici, dans ce salon…

Beffort y entra. Tous les meubles avaient été repoussés contre le mur. La fenêtre était entrouverte et un grand tapis se trouvait roulé en travers de la

pièce. Dans un angle, une tache brune maculait le sol.

Beffort se baissa, gratta de l'ongle.

— C'est du sang, dit-il.

Mie Azusa se laissa tomber sur une chaise placée à côté d'un meuble bas qui supportait un appareil téléphonique. Elle était très pâle, ses mains tremblaient. Émotive comme elle semblait l'être, il fallait faire un effort pour se la représenter en Miss Atomos. Bouleversée par la vue d'une tache de sang, il fallait que le Grand Cerveau eût sur elle une emprise fantastique pour la transformer si radicalement en machine à tuer.

— Restez ici, dit Beffort.

Elle se leva d'un élan.

— Ne me laissez pas seule, Smith ! J'ai peur…

Il hocha la tête, regagna le vestibule. Mie Azusa était collée à lui lorsqu'ils montèrent l'escalier. La pénombre gommait les marches, tandis que plus haut le soleil incendiait le palier. Le toit était crevé mais ceci n'était pas l'œuvre de l'effondrement. Les tuiles avaient été enlevées méthodiquement, la charpente sciée, ainsi que les lattes.

Le soleil tombait sur une machine étrange, solidement fixée au centre du grenier. Beffort n'avait jamais vu les appareils déshydrateurs, mais à la description que lui en avait faite Akamatsu il comprit que cette machine fonctionnait également à l'énergie solaire. Si elle n'était pas encore en état de marche, cela ne saurait évidemment tarder.

— À quoi sert-elle ? demanda Mie Azusa.

Beffort se pencha sur les volets, tâta le métal qui se réchauffait lentement.

— Je l'ignore, dit-il, mais je suis persuadé que sa destination est néfaste. Nos avions ont détruit pas mal d'appareils de ce type. Cependant, ils n'ont pu voir ceux qui sont cachés dans des endroits pareils à celui-ci… Je me demande si c'est là l'arme annoncée par l'un de vos hommes au docteur Soblen ?

Il réfléchit un court instant et dit :

— Avant tout il faut la démolir. Venez, nous redescendons.

Au rez-de-chaussée, Beffort décrocha le téléphone et forma le numéro de son Q.G. de l'hôtel Hilton.

Soblen répondit aussitôt, et Beffort lui fit part de sa découverte. Ensuite, il questionna :

— Comment vont les choses hors de Palm Beach, docteur ?

— Assez mal. Cinq avions se sont écrasés en essayant de décoller malgré la tempête et la marine fait route vers l'Est. Il n'y aura pas d'opération Atomos tant que les éléments seront contre nous, Smith… Où êtes-vous ?

— Dans la maison de John Twain.

— Seul ?

Beffort hésita.

— Parlez sans crainte, le rassura Soblen nous sommes entre nous.

— Mie Azusa est avec moi, lâcha Beffort. Elle a passé la nuit ici, mais le Singe et les hommes qui l'ont probablement enlevé ne m'ont pas attendu.

— Comment savez-vous qu'ils étaient aussi dans cette maison ?

— Un tapis roulé semble avoir servi d'oreiller et le parquet porte des traces de sang. Le Singe est sans doute blessé. Il faut immédiatement engager des recherches, doc.

— C'est vous qui les avez stoppées ! rappela Soblen.

— J'avais mes raisons !

— Vous ne vouliez pas qu'on ouvre le feu sur Mie Azusa, je l'ai parfaitement compris ! À quoi tout ceci va-t-il vous mener, Smith ? Vous savez bien que cette jeune fille est absolument irrécupérable !

Il parlait fort. Beffort tourna le dos à la jeune fille, mit sa main en cornet autour du récepteur pour l'empêcher d'entendre.

— C'est mon affaire, dit-il à mi-voix. Nous avons à peine une trentaine de minutes avant le réveil du Grand Cerveau. Relancez les patrouilles, doc, et envoyez ici une équipe qui aura pour mission de faire sauter la machine.

— D'accord. Qu'allez-vous faire ?

— J'ai l'intention de rester avec Mie Azusa.

— Même après dix heures ?

— Oui.

— Vous êtes fou, Smith ! s'insurgea le savant. Elle a déjà tenté de vous tuer ! Avez-vous oublié qu'elle est aussi Miss Atomos ?

— Je n'ai rien oublié, doc, mais il faut bien que quelqu'un prenne le risque de remonter jusqu'à la source.

— Voulez-vous dire que vous allez volontairement vous laisser entraîner dans la cité Atomos ?

— Avant, je tenterai tout ce qui sera en mon pouvoir pour découvrir l'île, mais quand il ne restera plus qu'une solution, je n'hésiterai pas.

Il y eut un choc, puis la voix d'Akamatsu jeta :

— C’est de la pure démence, Smith ! Sur l’île, vous serez neutralisé et opéré avant de pouvoir lever le petit doigt. Plus tard, nous vous retrouverons parmi nos ennemis !

— Il faut couler cette île, Yosho…

— Nous y parviendrons autrement !

— Comment ?

Le Japonais resta muet. Beffort reprit :

— Vous avez pu constater que nos armes conventionnelles sont inefficaces. Un vent trop fort et une mer démontée arrêtent généralement les guerres. Nous sommes l’arme au pied, mais le Grand Cerveau va reprendre la lutte dès que la trêve aura pris fin. Occupez-vous du Singe, je m’occupe de l’île.

Il raccrocha avant qu’Akamatsu ne puisse placer un mot, pivota et constata qu’il était seul dans la pièce.

En entendant Soblen dire qu’elle était irrécupérable, Mie Azusa s’était enfuie…

CHAPITRE XIV

Beffort visita rapidement la maison, fit le tour du jardin et regagna la rue. Celle-ci était encore déserte, mais une vague rumeur et des ronflements de moteurs montaient dans le lointain.

La De Soto se trouvait toujours en stationnement. Beffort y monta, avisa un papier froissé qu'on avait glissé sous l'un des balais de l'essuie-glace. Il s'en empara, lut la courte phrase : *Je crois que le docteur Soblen a raison. Adieu, Smith. Nous nous reverrons dans un autre monde. Je vous aime.*

Et, tragiquement, c'était signé M. A.

Miss Atomos, Mie Azusa ?

Beffort gronda entre ses dents. Les patrouilles venaient d'être lâchées par Soblen et Akamatsu. La meute se rabattait vers le centre. Chaque voiture était équipée de plusieurs lance-flammes. Cette arme, apparemment désuète, était devenue l'engin le plus efficace des États-Unis dans la bataille épisodique qu'ils livraient à l'organisation Atomos. Transformée en torche et réduite en cendres par un jet enflammé, Mie Azusa disparaîtrait à jamais…

Le cerveau-moteur n'assurait l'immortalité qu'à un corps intact, ou n'ayant subi que très peu de dommage.

Beffort démarra en trombe. Sans trop savoir pourquoi, il pensait que Mie Azusa avait pris la direction du port. À pied, elle ne pouvait avoir beaucoup d'avance. Il roula comme un fou en surveillant les trottoirs, déboucha sur l'esplanade, stoppa.

La digue et le môle baignaient dans la chaleur, dans l'eau si extraordinairement calme. Quelques mouettes dormaient sur les vieilles pierres chaudes, mais le paysage était d'une mortelle immobilité.

Plus haut, à une distance que Beffort ne pouvait évaluer, le vent soufflait à une vitesse fantastique. Néanmoins, c'était comme si une invisible cloche

eût protégé Palm Beach de ses effets, car nul frémissement n'agitait la surface de l'eau ni les branches des arbres. Au large, l'escadre n'était plus visible. On ne voyait que la mer déchaînée, les vagues énormes qui déferlaient au-delà de la zone tranquille. Beffort se tourna vers les immeubles. Là aussi, régnait le plus grand calme. Mie Azusa avait pu se cacher dans un appartement, dans une cave. Elle était peut-être dans l'une des nombreuses voitures abandonnées un peu partout, derrière un rocher, dans un bateau que le bombardement et l'incendie avaient épargné…

Pour la retrouver, il faudrait une armée, des heures de recherches, et il était maintenant neuf heures quarante !

Soudainement démoralisé, Beffort descendit de voiture, alla s'asseoir dans l'ombre d'un porche. Il savait qu'il aurait dû agir, que chaque seconde comptait, mais il ne pouvait se résoudre à s'éloigner du port. Il alluma une cigarette et attendit.

---oOo---

Les fantassins et les chars envahissaient lentement la ville. Chaque immeuble était fouillé de fond en comble, des hommes prenaient position sur les toits, aux carrefours. Ce déploiement de force paraissait disproportionné, mais les États-Unis avaient appris à se méfier.

Dans le même temps, et malgré la tempête, la Floride était passée au peigne fin par l'armée et les habitants valides. Chacun inspectait sa maison, son champ, son usine. On cherchait les appareils, du même type que celui signalé par Smith Beffort et tous les endroits exposés au soleil furent consciencieusement ratissés. À neuf heures cinquante, des centaines d'appareils étaient détruits. À neuf heures cinquante-cinq, le vent tomba brusquement et la mer commença à se calmer.

Les navires de guerre firent demi-tour, mais ils étaient trop loin de Palm Beach et du détroit de Floride pour espérer arriver avant dix heures. L'aviation traîna ses chasseurs hors des hangars sans trop de conviction. En cinq minutes, que pouvait-on faire ?

Dans Palm Beach, et pendant que Beffort attendait toujours sur le port, l'avance des patrouilles se poursuivait inexorablement mais avec une lenteur exaspérante.

— Nous n'arriverons jamais à visiter toutes ces maisons avant dix heures, observa Witturst. Il ne reste que cinq minutes, n'est-ce pas ?

Le sergent qui conduisait la jeep consulta sa montre.

— Exactement quatre minutes trente, dit-il.

Ils se trouvaient en avant-garde. Derrière eux, à peu de distance, un tank roulait au milieu de la chaussée. Il progressait à l'allure d'un homme au pas, dans un sourd grondement, et ses chenilles s'incrustaient profondément dans le goudron que la chaleur liquéfiait. De part et d'autre de la chaussée, les sections de fantassins se relayaient pour perquisitionner dans les immeubles.

— Tout ceci a été entrepris trop tard, déplora le sergent. Une dizaine d'appareils ont été mis hors de service, mais il doit en rester beaucoup qui fonctionnent encore.

Witturst ne répondit pas. Il pensait surtout au Singe.

Brusquement, une rafale de mitraillette claqua. Les soldats se ruèrent vers un immeuble de trois étages dont une fenêtre venait de voler en éclats et des cris retentirent.

— Demi-tour ! ordonna Witturst.

La jeep vira souplement, se dirigea vers l'immeuble, escalada le trottoir et stoppa le long du mur. Witturst et le sergent sautèrent à terre, s'approchèrent d'un groupe de fantassins que commandait un sous-lieutenant.

Les hommes encadraient la porte du bâtiment. Du couloir, on percevait des cris, des appels, mais aucun autre coup de feu ne fut tiré.

Quelques secondes coulèrent, puis une douzaine de soldats apparurent. Ils poussaient devant eux six hommes hébétés, vêtus de combinaisons noires, chaussés de courtes bottes. Deux soldats portaient un corps inanimé, dont la tête ballottait lugubrement au rythme de leurs pas.

— Bon Dieu ! rugit Witturst, c'est le Singe !

Il voulut s'avancer, mais un caporal le retint fermement.

— Ne vous excitez pas, mon vieux, dit-il, ce type est mort. Il a été piqué en plein cœur…

Witturst se dégagea rudement, examina le Singe. Le vieil homme était déjà froid. Une tache de sang maculait sa chemise à la hauteur du cœur et la mort remontait visiblement à plusieurs heures.

Witturst se releva, gagna la rue. Les six hommes étaient alignés, dos au mur, et avaient l'air terrorisés. Witturst rompit le cercle que formaient les fantassins, se planta devant les hommes en noir. Il savait qu'ils étaient inoffensifs, inconscients des actes qu'ils avaient accomplis auparavant.

— Attention, prévint le sous-lieutenant, il est exactement dix heures ! Écartez-vous !

Witturst obtempéra ainsi que les fantassins. Tout le monde reflua et les six hommes se retrouvèrent seuls, face à un tank et à une vingtaine de lance-flammes braqués dans leur direction.

Tout à coup, les six hommes furent secoués comme par une décharge électrique et se redressèrent. Toute expression disparut de leurs visages et leurs yeux ressemblèrent brusquement à des objectifs de caméra.

— Que se passe-t-il ? souffla le sous-lieutenant.

— Ce qui était prévu, répondit Witturst. Nous les avons retrouvés trop tard et ils viennent d'être repris en charge par le cerveau électronique. Désormais, nous pouvons nous attendre au pire. S'ils bougent, donnez l'ordre à vos lance-flammes d'ouvrir le feu. C'est le seul moyen de les arrêter !

Les six hommes étaient statufiés contre le mur et leur raideur avait quelque chose d'inhumain. À les voir, tous sentaient qu'ils n'appartenaient plus à notre Monde, qu'une puissance maléfique les habitait.

Soudain, le plus grand d'entre eux leva la main. Son doigt se tendit vers la civière sur laquelle les soldats avaient déposé le corps du Singe et il dit :

— Cet homme va mourir définitivement si nous ne pouvons pas l'emporter sur notre île.

— Il est déjà mort, répondit Witturst, la gorge nouée.

— Oui. Il est mort. Votre science ne peut rien pour lui et il ne vous restera qu'à l'enterrer. Plus tard, nous reviendrons le chercher. Nous lui rendrons la vie. Il deviendra sans doute le meilleur serviteur de Miss Atomos. Nous…

L'homme s'interrompit brusquement, sans raison apparente. Un formidable silence s'abattit sur la rue, puis les six hommes se mirent en marche.

— Tirez ! hurla le sous-lieutenant.

Les vingt lance-flammes crachèrent instantanément le feu. Un rideau de flammes environna les six hommes, les carbonisa sur place, les réduisit en cendres.

Le Grand Cerveau venait de les sacrifier, car il avait besoin de toutes ses facultés pour sauver Miss Atomos…

---oOo---

Smith Beffort avait entendu la rafale de mitraillette, puis le silence était retombé. Il s'était relevé par réflexe et, maîtrisant l'envie d'aller voir ce qui se passait, il avait gagné le bord du quai.

C'était là qu'Akamatsu et le docteur Soblen l'avaient surpris à neuf heures cinquante-huit. Le Japonais portait toujours son talkie-walkie, était en contact permanent avec l'hélicoptère de Gaylord.

Leur jeep s'arrêta derrière la De Soto et ils sautèrent à terre. Beffort marcha vers eux et Soblen s'écria :

— Que faites-vous ici, Smith ? Voici près d'une demi-heure que nous vous courons après ! J'espère que vous avez renoncé à votre folle idée ?

Beffort eut un geste de découragement.

— Je crois bien que rien ne va se passer comme je l'avais prévu, doc. Je pensais que le port était obligatoirement le lieu où Mie Azusa et ses hommes allaient se réunir, que c'était ici que l'île devait les récupérer…

— Il y a sûrement eu un changement de programme, dit Akamatsu. Après votre appel téléphonique de neuf heures trente, nous avons alerté Washington afin que le nécessaire soit fait au sujet des nouveaux appareils. Depuis trois minutes, on peut affirmer que la Floride est nettoyée de toute machine infernale. La plupart d'entre elles ont été découvertes dans des greniers. Comme chez John Twain, les toits avaient été crevés afin de laisser passer le soleil et la tempête a subitement cessé après la mise hors de service des appareils. La marine revient sur les positions qu'elle avait dû déserter et l'aviation se prépare à décoller. Voilà une chose que le Grand Cerveau n'avait certainement pas prévue ! Si l'île reste dans le détroit, elle risque de se faire couler et j'ai l'impression que le Grand Cerveau prendra la décision d'abandonner Miss Atomos. Votre présence ici ne rime plus à rien, Smith.

Connaissant l'entêtement de Beffort, il venait de se donner beaucoup de mal pour le convaincre d'avoir à modifier ses projets. Beffort qui avait parfaitement compris la manœuvre montra les dents.

— Ne vous fatiguez pas, Yosho. Au point où en sont les choses, ma présence ailleurs n'est pas indispensable. Il reste un peu moins d'une minute avant le réveil du Grand Cerveau. C'est un laps de temps trop court pour qu'une action nouvelle soit entreprise avec quelque chance de succès. Vous savez aussi bien que moi que ni la marine ni l'aviation ne pourront intervenir efficacement avant au moins quinze minutes. D'ici là, l'île

flottante peut apparaître au beau milieu du port, ou débarquer un commando chargé d'escorter Miss Atomos…

Le signal sonore du talkie-walkie d'Akamatsu lui coupa la parole. Le Japonais enclencha la manette d'émission.

— J'écoute, dit-il.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, dit Gaylord. Votre collègue Eddy Witturst vient de retrouver le cadavre du Singe. Vous me recevez bien ?

— Bien reçu, confirma Akamatsu d'une voix blanche.

À ses côtés, Beffort et Soblen écoutaient, crispés. La mort du Singe était pour eux un rude coup.

— En ce moment, reprit Gaylord, je capte l'émission d'une voiture radio appartenant aux patrouilles de recherches. Six hommes ont été capturés. Ce sont eux qui ont enlevé et tué le Singe. Ils font évidemment partie de l'organisation Atomos.

Akamatsu rencontra le regard de Beffort et demanda :

— Et Mie Azusa ?

— Aucune nouvelle… Attention, il est dix heures !

La communication fut brusquement coupée et un hurlement de moteur déchira le silence. Les trois hommes se retournèrent, virent qu'un puissant canot débordait du môle. Une femme le pilotait et ses cheveux noirs flottaient au vent.

— C'est Mie Azusa ! cria Beffort.

— Erreur, rectifia Soblen. Maintenant, elle est redevenue Miss Atomos !

Beffort n'entendit pas. Il fila comme un trait vers le quai, bondit dans un canot qu'il avait préalablement repéré en prévision de cet instant et lança le moteur.

Akamatsu le rejoignit au sprint, sauta dans l'embarcation au moment où elle s'ébranlait. Beffort pivota, le dévisagea et dit :

— Ça ne va pas être une partie de plaisir, Yosho !

— Eh bien, nous serons deux à nous ennuyer, Smith !…

CHAPITRE XV

Le canot de Miss Atomos franchit la passe à toute allure au moment précis où Beffort mettait les gaz. Les quatre-vingt-dix chevaux du Starflite rugirent, et le racer déjaugea brutalement. Il se cabra, retomba instantanément bien à plat et se mit à filer entre les épaves.

Akamatsu se cramponna à son siège, déclencha une nouvelle fois la manette d'émission de son talkie-walkie.

— Canot appelle ! lança-t-il.

C'était le mot de code en vigueur depuis son expédition avec Cadogan dans les Everglades et Gaylord répondit aussitôt.

— Nous venons de repérer Miss Atomos, cria Akamatsu afin de couvrir les grondements du moteur. Elle a près de trois cents mètres d'avance sur nous à la sortie du port et je ne crois pas que nous parviendrons à la rejoindre. Cela n'a d'ailleurs pas d'intérêt. Elle va regagner l'île, c'est ça qui est important. Avertissez l'aviation et la marine. Nous prenons un cap plein-ouest.

— Bien reçu, jeta Gaylord. Je décolle immédiatement pour vous prêter main-forte en cas de pépin !

Akamatsu s'assura que Beffort n'avait pas entendu et s'agrippa derechef au plat-bord. Ils venaient de sortir du port. Assez loin devant, le canot de Miss Atomos fonçait en direction du large. Pour l'instant, la mer et le ciel étaient déserts. Si le Grand Cerveau s'apprêtait à recevoir Miss Atomos, il attendait, selon toute évidence, le dernier instant pour faire émerger son île flottante. Akamatsu était curieux de voir à quoi ressemblait la cité Atomos. Il imaginait quelque chose ressemblant à un sous-marin, mais était incapable de s'en figurer les dimensions.

Soudain, l'eau bouillonna à un mille de distance, et une coque gigantesque apparut. Elle ne s'élevait pas de plus de cinq mètres au-dessus

des flots, mais s'étendait sur une vaste surface.

Sa couleur était celle de la mer, sa forme était ronde, bombée comme une toupie hollandaise et un cockpit la chapeautait. Le canot de Miss Atomos filait droit sur l'étrange engin et n'en était plus très éloigné lorsque l'aviation surgit brutalement.

Les chasseurs-bombardiers passèrent à plus de neuf cents kilomètres à l'heure, lâchèrent leurs bombes et s'éloignèrent dans le sifflement de leurs réacteurs.

Quelques bombes tombèrent à l'eau mais la plupart frappèrent leur objectif de plein fouet. Une série de déflagrations ébranla l'air, mais lorsque la fumée des explosions se fut dissipée. Beffort et Akamatsu constatèrent que la cité Atomos était absolument intacte.

Blême, Beffort vira vers Akamatsu.

— Êtes-vous prêt à m'accompagner jusqu'au bout, Yosho ?

— Allez toujours, Smith, nous verrons bien, répondit paisiblement le Japonais.

Les chasseurs-bombardiers revenaient déjà. Ils allaient comme la foudre, amorçaient un piqué, et le staccato de leurs mitrailleuses retentissait lorsqu'une lueur bleuâtre jaillit de l'île et fulgura dans le ciel pur. Les avions furent frappés par le rayon désintégrateur, disparurent d'un coup, sans que le moindre débris ni la plus petite explosion ne saluent leur sacrifice.

Au même instant, une ouverture se fit dans la coque de l'île. Le canot de Miss Atomos ne réduisit pas sa vitesse. Il arriva sur l'île en trombe, s'enfonça dans le couloir pratiqué et s'évanouit dans le ventre de la vaste cité.

Akamatsu savait ce qui allait se passer.

Il bondit sur Beffort, le ceintura, et d'un formidable effort il le jeta par-dessus bord. Tout de suite après, il plongeait à son tour, se débarrassait de son talkie-walkie et remontait à la surface.

Le canot continuait sur sa lancée en soulevant une gerbe d'écume, dans le grondement de son moteur poussé au paroxysme.

Beffort cracha une gorgée d'eau et cria furieusement :

— Pourquoi avez-vous fait ça, Yosho ?

Le Japonais n'eut point besoin de s'expliquer. Une autre lueur bleuâtre fila au ras des flots, frappa le canot qui fut gommé de la surface de la mer et le calme retomba définitivement sur ce coin des côtes de Floride.

Dans un prodigieux silence, la cité Atomos s'enfonça dans l'Atlantique et disparut en produisant un énorme bouillonnement.

Cinq minutes plus tard, l'hélicoptère recueillait Beffort et Akamatsu et les ramenait sur l'aéroport de Palm Beach.

---oOo---

Trois jours après cette dramatique journée, on enterra le Singe dans le cimetière de Palm Beach. Logiquement, le vieil homme aurait dû reposer à New York mais, sur les instances de Beffort, le gouvernement avait accordé une dispense.

À la fin de la cérémonie, Beffort, Akamatsu et Soblen se retrouvèrent sur l'aéroport. Le Japonais regagnait son pays où d'étranges disparitions venaient de se produire. Les dirigeants de la Tokkoka pensaient que Miss Atomos y était pour quelque chose, car les personnalités enlevées appartenaient toutes au domaine scientifique. En outre, la cité Atomos avait par deux fois été signalée dans le détroit de Tsougarou et l'on se demandait si l'île flottante ne possédait pas une base dans les parages.

— Vous savez, disait Akamatsu, je ne me fais pas d'illusion. En trois jours, la cité Atomos a été signalée dans toutes les parties du Monde et certains témoins jurent qu'ils l'ont même vue passer dans le ciel !

— Cela ne m'étonnerait pas, dit Beffort. Depuis que Mie Azusa (il se refusait à l'appeler autrement) lui avait échappé, il avait considérablement changé.

— Moi non plus, assura Soblen. L'organisation Atomos est assez puissante pour faire voler cet engin. En tout cas, les États-Unis ont encore subi un demi-échec…

— Les journaux parlent d'une demi-victoire, grimaça Beffort.

— Cela revient au même, fit Akamatsu. Ce qui est vrai, c'est le fait que la cité Atomos n'a pu aller jusqu'au bout de son projet criminel et que les forces armées n'ont pu la détruire. Qu'allez-vous faire maintenant, Smith ?

Beffort cligna des yeux dans le soleil.

— Le nouveau chef du F.B.I. m'a donné carte blanche, Yosho. Je vais donc rester à Palm Beach.

— Bon sang ! s'exclama le Japonais, vous n'allez pas me dire que vous veillerez la tombe du Singe ?

— C'est exactement mon intention. Le Grand Cerveau a dit qu'il viendrait le sortir de son cercueil et il tiendra parole car ceci fait partie d'un

plan préétabli. Souvenez-vous que le Singe avait par deux fois échappé à des attentats criminels. Il semble que le Grand Cerveau veuille à tout prix s'assurer sa collaboration. Même à titre posthume…

— Je n'en crois rien, fit Akamatsu.

Soblen haussa les sourcils.

— Vous avez tort, dit-il. Nous avons constaté avec stupeur que le corps du Singe était en parfait état. Aucune trace de décomposition après trois jours de mortification ! Je suis sûr que son cadavre sera dans le même état dans plusieurs mois. Les hommes qui l'ont tué lui ont probablement injecté dans le cœur un produit spécial…

Akamatsu entendit qu'on appelait les voyageurs à destination de New York. Il serra la main aux deux hommes, ramassa sa valise.

— Smith, dit-il, n'oubliez pas d'avoir besoin de moi si la cité Atomos réapparaît.

— N'ayez crainte, Yosho. Vous serez le premier informé.

Akamatsu se tourna vers Soblen, lui fit un clin d'œil.

— Au revoir, docteur…

— Je vous accompagne, coupa le savant. À tout de suite, Smith.

Ils s'éloignèrent rapidement, pénétrèrent sur le terrain.

— Prenez soin de lui, doc, commença le Japonais.

— N'ayez crainte. J'ai également obtenu l'autorisation de rester à Palm Beach.

— Il est toujours amoureux de Mie Azusa, n'est-ce pas ?

— Toujours, Yosho, et j'ai l'impression que le mal ne fera qu'empirer au fil des jours. Smith est l'homme d'un seul amour. Mie Azusa est une jolie fille, mais elle est surtout une victime. Ceci suffit à sublimer les sentiments que Smith lui porte. Il ne pense qu'à elle… Savez-vous qu'il a loué la chambre trois cent cinquante-quatre au Hilton ?

— C'est là que Mie Azusa venait le voir !

— Oui. Il pense qu'il la verra revenir dans cette même chambre, un jour entre neuf et dix heures !

Akamatsu se mordilla la joue.

— Cela se pourrait bien, dit-il. Mais il se pourrait aussi que le Grand Cerveau fasse coup double quand il viendra voler le cadavre du Singe !

— Nous y avons pensé, fit froidement Soblen. Sans le savoir, Smith Beffort sert d'appât. Il est surveillé jour et nuit par ses collègues du F.B.I. et personne ne pourrait toucher à un seul cheveu de sa tête sans être

instantanément transformé en écumoire ! Vous pouvez partir tranquille, Yosho…

---oOo---

Smith Beffort était appuyé au balcon de sa fenêtre. Minuit venait de sonner et il n'avait pas sommeil. Il pensait à Mie Azusa, savait qu'il ne trouverait pas le repos avant de l'avoir libérée de ses chaînes.

Rien ne le laissait prévoir, mais il était persuadé que, sous peu, il recevrait sa visite. C'était ce qu'il attendait…

FIN

Numérisé en janvier 2016